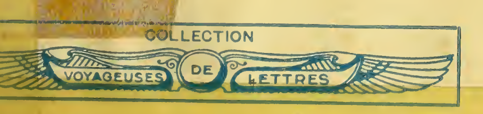
LA PORTE DU MÉDRESSÉ BLEU

NOËLLE ROGER

# EN ASIE MINEURE

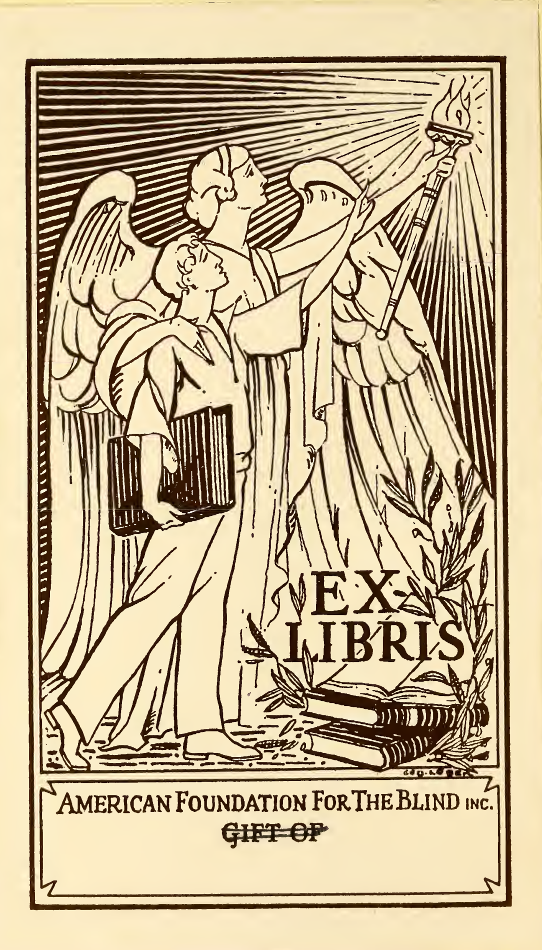
## — LA TURQUIE DU GHAZI —

PRÉFACE DE GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE




7e Mille

FASQUE[...] [...]EURS


EX LIBRIS
AMERICAN FOUNDATION FOR THE BLIND INC.
GIFT OF

# EN ASIE MINEURE

## — LA TURQUIE DU GHAZI —

## DU MÊME AUTEUR

---

Docteur Germaine. . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

La Route de l'Orient . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

Les Carnets d'une Infirmière . . . . . . . . . 1 vol.

Le Choix d'Andromaque. . . . . . . . . . . . 1 vol.

Les Disciples. . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

Le Nouveau Déluge . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

Le Nouvel Adam. . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

Celui qui voit . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

Le Livre qui fait mourir . . . . . . . . . . . 1 vol.

Le Soleil enseveli . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

Princesse de Lune. . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*100 exemplaires sur « Alfax », des Papeteries Navarre.*

NOËLLE ROGER

# EN ASIE MINEURE

## — LA TURQUIE DU GHAZI —

PRÉFACE DE GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*ILLUSTRÉ DE PLANCHES HORS TEXTE*

PARIS
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1930

# PRÉFACE

*Voici que, du fond des siècles, l'Asie Mineure fait un geste vers l'Europe. Ce bras tendu pardesus le Bosphore semble vouloir se détacher du corps ancestral et se greffer au corps européen. Namik Kémal s'écrierait, peu s'en faut : « C'est nous qui sommes les Latins! »*

*L'auteur du livre que j'ai l'honneur de présenter au public explique cela en une remarque profonde : « La Turquie d'Angora adopte notre civilisation de cette manière foudroyante qui fut toujours la manière turque. »*

*Cette transformation brusque et presque brutale est précisément l'objet du présent ouvrage.*

*Une Occidentale, fortement préparée par ses*

*études antérieures, armée d'un grand courage et d'une robuste petite Ford, munie d'une provision de curiosité et d'essence à éclairer au loin les plus sombres déserts de la terre et de l'histoire, a parcouru ces contrées où la plus vieille civilisation du monde s'était endormie et, la trouvant réveillée par l'apparition du Ghazi à Angora, s'est donné pour tâche, en confrontant le passé et le présent, de découvrir comment ils s'adapteront l'un à l'autre et quel sera le résultat de cette union dans l'avenir.*

*Lisez ce livre et vous y trouverez, avec des tableaux dessinés d'une main ferme et délicate, un exposé de problèmes sociaux à décourager un Montesquieu ou un Gobineau.*

*Comment l'Asie Mineure s'arrachera-t-elle à son sommeil millénaire? Et comment se comportera-t-elle à l'égard de ce réveil imprévu qui vient à elle du dehors ?*

*Il est impossible de passer sous silence, même dans cette courte préface, les données du problème : d'abord, l'étrange contraste entre la puissance de création qui fut celle de l'Antique Anatolie (d'où vient à l'Europe le plus clair de sa civilisation) et la prodigieuse stérilité où cette*

*même Anatolie s'enfonça pendant des siècles. Depuis les Hittites jusqu'à Byzance, depuis le culte de la Diane d'Ephèse jusqu'à la prédication de saint Paul, on eût pu croire que la destinée du monde allait se fixer là : et, soudain, d'un coup d'aile, elle s'envola.*

*Pourquoi? Pourquoi cette naissance et cet abandon? Pourquoi cette ruine? Pourquoi cette désolation? Faut-il rendre responsable ce sol rebelle, ces eaux stagnantes et saumâtres, ces plateaux ravagés des vents, cette rebellion constante de la nature? Mais, alors, comment expliquer l'antique prospérité, ces villes immenses, ces remparts colossaux encore debout, ces temples, ces mosquées, ces églises, ces couvents parsemant de cônes de pierre d'infinies vallées et révélant ainsi, par surcroît, une exubérance de population et d'abnégation invraisemblable; comment expliquer, en un mot, ces créations prodigieuses dans l'ordre matériel, intellectuel, mystique qui se prolongèrent durant toute l'antiquité et qui encombrèrent même le Moyen Age?... Et, alors, encore une fois, quelles sont les raisons de l'effondrement soudain?*

*Si ce n'est pas le sol, le climat, s'agit-il d'une*

*lassitude des peuples, ou bien de l'antagonisme des races? Si l'énergie humaine est puissante, les passions humaines sont-elles si mauvaises?...*

*L'auteur du livre se pose toutes ces questions. Ayant dit* ce qui fut, *il expose ce qui lui paraît* devoir être.

*Ne pouvant négliger le spectacle de la ruine laissée par des siècles de stagnation (et qui s'est achevée hier, en quelque sorte, par le ravage de la dernière guerre et par l'exode d'une population entière, 40.000 foyers détruits rien qu'à Smyrne!), sentant bien que la paix des choses et la paix des âmes pourra seule ramener le bien-être et procurer la grande réparation, il se borne cependant au calcul des forces actuelles et s'applique à déterminer les chances de réussite telles qu'elles se présentent.*

*Quels sont donc les éléments permettant de bien augurer de l'avenir?*

*Les voici : d'abord le Ghazi : l'Asie Mineure a trouvé un homme. « Il n'a qu'à vous regarder, dit un jeune homme. Quand il fixe son regard sur quelqu'un, il sait déjà qu'il obtiendra ce qu'il demande »... — « Ces yeux du Ghazi, d'un bleu*

*ardoise sous les grands sourcils blonds, on ne peut plus les oublier quand, une fois, ils ont croisé les vôtres; un regard droit et clairvoyant qui pénètre les intentions secrètes, et si chargé de volonté que toute résistance paraîtrait une folie. Caressant ou hautain, distant ou brillant d'ironie, il peut devenir implacable. J'ai vu des gens bouleversés par ce regard. Déjà ils étaient à la merci de Kémal, livrés tout entiers à ce dominateur qui n'avait pas prononcé un mot. »*

*Portrait décisif, tracé par une femme, — et par une femme qui sait voir, peut-être?*

*Auprès du maître, il y a une équipe, — une équipe et une élite : des hommes de premier ordre, tel cet Ismet Pacha, le négociateur de Lausanne, qui a montré à nos diplomates ce qu'est un homme sachant ce qu'il veut; et combien de jeunes gens, ayant puisé en Europe, aux universités, aux écoles, aux techniques, ce qui peut leur servir de notre culture? Par exemple, celui dont le nom se traduit « Lumière d'Allah », ardent patriote, humaniste convaincu, intellectuel et esthète, qui va répétant qu'il faut, avant tout, « apprendre aux enfants turcs le latin, pour les soumettre à la précision et*

*à la clarté occidentale »; qui prétend leur inoculer, par ce vaccin étranger, l'activité intellectuelle, l'esprit d'invention, le goût du progrès, secouer en eux l'indolence, le vague, le flottant, le rêve. Pour transformer la race, il la remettrait à la chaudière et, des membres dissous, referait un corps tout neuf.*

*Chef, équipe, élite, tout cela ne suffit pas : en plus, il faut un peuple. Or, le peuple turc, outre ses qualités de courage et de dignité incontestables, a des dons naturels qui laissent la porte grande ouverte à l'espoir : l'esprit de sacrifice et la ténacité patiente : — « Nous n'avons pas d'argent », disent-ils, « c'est vrai, mais nous vivons de rien. » — « Tout nous manque », disent-ils encore, « mais nous avons un compagnon de route qui ne nous a jamais manqué : le temps ». — « La Turquie a tenu, elle tiendra. »*

*L'auteur du présent ouvrage dégage, chez ce vieux peuple, soudain rajeuni, ces traits frappants, et, par-dessus tout, cette originalité suprême : « La civilisation du caractère ». La note n'est-elle pas donnée, d'ores et déjà, par la poésie turque moderne dont les accents portent si loin?*

*Par exemple, ces deux admirables vers de la dernière « lamentation » :*

*Ce n'est pas moi qui suis en exil,*
*C'est l'exil qui est en moi.*

*Et ces deux autres admirables vers signalant la renaissance et l'espoir :*

*Si une muraille d'acier encercle, à l'Occident, l'horizon,*
*J'ai, pour garder ma frontière, ma poitrine qu'anime une [foi ardente...*

*« Un peuple qui n'a pas voulu mourir », tel est, en vérité, ce peuple turc. Comment ne pas admettre qu'il fera le nécessaire pour vivre et survivre?*

*Ce renouvellement nécessaire, le Ghazi et son équipe le confient, en somme, à la discipline du peuple, et (il faut bien dire la chose en toute simplicité) à la leçon du maître d'école. La Turquie d'Anatolie obéit; et elle apprend à lire, à penser, à travailler. Elle se rue sur le manuel. Rien de plus touchant que le tableau de cette classe où le grand-père ânonne et épelle l'alphabet latin près de ses petits-enfants que ce grimoire n'étonne déjà*

*plus, tous également inclinés sur la page où se lit la parole qui infusera une vie nouvelle à un peuple sans fez et sans voile.*

*Le problème est donc tel, et telle serait la solution.*

*En 1870, on nous disait que c'était le maître d'école allemand — et non le fusil à aiguille — qui avait gagné la bataille de Sedan. Aujourd'hui, on affirme qu'il appartient au maître d'école de fonder des Empires... en Orient. Qui peut sonder les voies de la divine Providence?*

*Que celle-ci ou d'autres conduisent au but, il est certain qu'un peuple capable d'un tel effort est digne de l'attention de l'Univers. Et il est bon que ce livre paraisse en France pour nous offrir le spectacle de cette vieille terre en gestation d'une humanité* se refaisant *par sa propre volonté.*

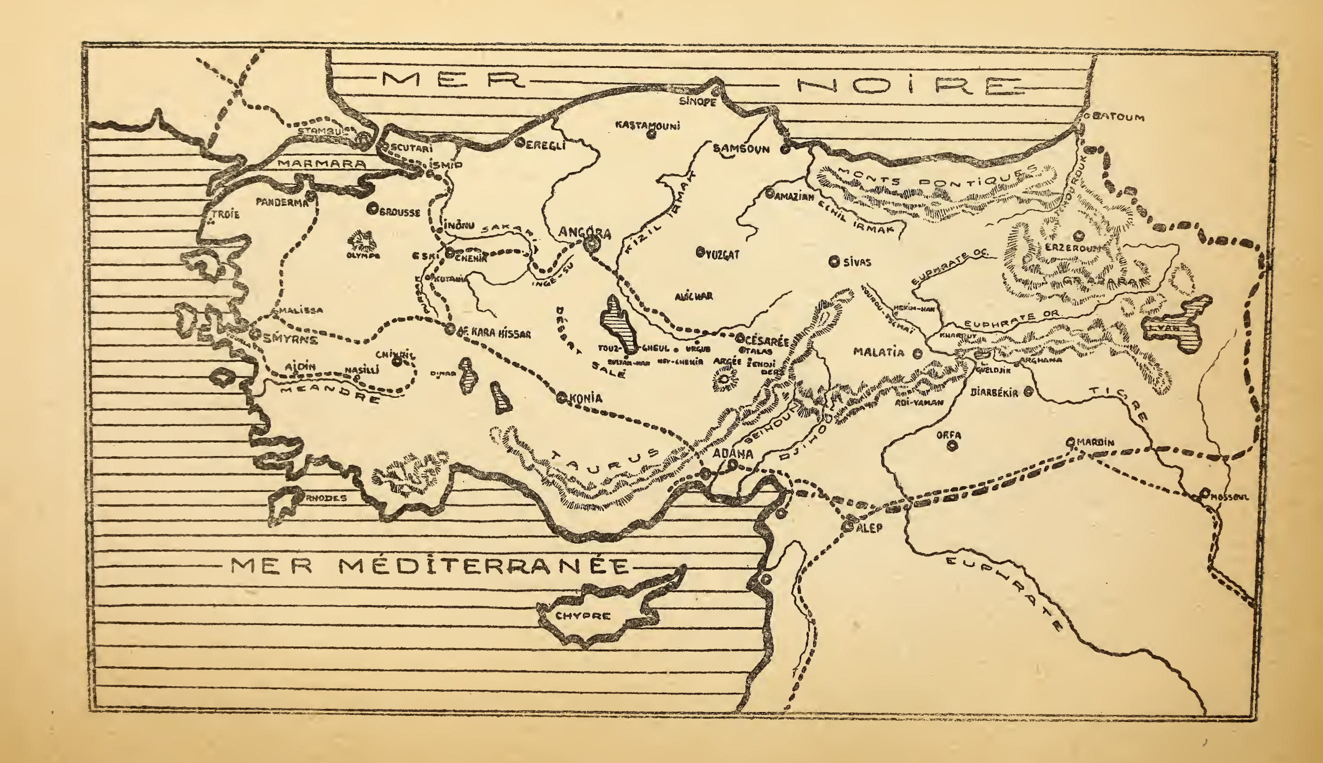
*Car il n'est pas du tout indifférent à l'Europe que son autorité s'accroisse dans cette Asie myst rieuse au moment précis où, en sens contraire, une partie d'elle-même s'écoule vers l'Asie. A la frontière des pays des Soviets, l'essai social de la Turquie d'Angora compte parmi les plus graves sujets de méditation qui s'imposent à la pensée*

*moderne. Emportés par notre propre tourbillon, ne négligeons pas les Turcs. Les Turcs de Loti n'ont pas dit leur dernier mot. Soyons attentifs à la parole du Ghazi qui nous est ici répétée : « Les Turcs sont résolus à regagner en quelques années les siècles que leurs pères ont perdus. »*

Gabriel HANOTAUX,

*de l'Académie française.*

---


MER NOIRE
SINOPE
BATOUM
KASTAMOUNI
SAMSOUN
EREGLI
SCUTARI
STAMBUL
ISMID
MARMARA
PANDERMA
TROIE
BROUSSE
OLYMPE
INÖNU
SAKARIA
ANGORA
KIZIL IRMAK
AMAZIAH
ECHIL IRMAK
MONTS PONTIQUES
TCHOUROUK
ERZEROUM
YOZGAT
SIVAS
ESKI CHEHIR
KUTAHIA
INGE-SU
ALICHAR
EUPHRATE OC.
EUPHRATE OR.
HEKIM-HAN
MALISSA
SMYRNE
AF. KARA HISSAR
DÉSERT SALÉ
TOUZ-GHEUL
URGUB
CÉSARÉE
TALAS
ARGÉE
MALATIA
KHARPUT
VAN
AIDIN
NASILLI
MEANDRE
KONIA
TAURUS
SEIHOUN
DJIHOUN
ADANA
ARGHANA
DIARBÉKIR
ADI-YAMAN
TIGRE
ORFA
MARDIN
MOSSOUL
RHODES
ALEP
MER MÉDITERRANÉE
CHYPRE
EUPHRATE

# EN ASIE MINEURE

## — LA TURQUIE DU GHAZI —

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

### LA TERRE OU LE SOLEIL SE LÈVE

L'Anatolie, terre fermée, muette, difficile d'accès, longue péninsule hérissée de montagnes, inclinée vers l'Occident ; le continent d'Asie la projette du côté de l'Europe, comme un bras tendu. Une étroite fosse de mer la sépare du rivage rouméliote. Des massifs redoutables l'isolent de la Perse. Et cependant l'Europe la renvoie sans cesse à l'Asie, négligeant d'observer que les Turcs appartiennent aux mêmes ascendances primitives que les races européennes, oubliant que

son histoire fut à tel point mêlée à celle de l'Asie Mineure qu'il faut aujourd'hui toute la patience des savants pour démêler l'inextricable écheveau des peuples et des migrations.

L'Anatolie, « la terre où le soleil se lève », n'a pas fini de livrer ses secrets : d'année en année, de jour en jour, elle se révèle davantage une des éducatrices de l'humanité primitive. Des industries entre les plus anciennes se développèrent non loin des sources du Tigre. Elle connut un art parfait au temps où l'Occident s'attardait dans les demi-ténèbres des âges protohistoriques. Vingt siècles avant qu'Homère ne chantât la prise de Troie, elle cultivait sur ses hauts plateaux une civilisation raffinée, attestant de longues et nobles traditions, devançant la civilisation assyrienne, et qu'il serait peut-être équitable de confronter avec la civilisation égyptienne, — trois foyers rayonnants dont la lumière devait plus tard éveiller la Grèce.

Les Romains, essayant d'assujettir l'Anatolie, y portèrent leurs méthodes, édifièrent des aqueducs et des murailles. Elle participa un moment à la grandeur de Byzance, puis se ressaisit. Elle trouva des maîtres dans sa population autochtone. Et c'est de Brousse qu'ils partirent pour porter à Constantinople une domination, un art — un faste égalant le faste de l'ancienne Byzance.

A cet art, à cette culture, l'Europe, qui avait tremblé devant l'invasion turque, demeura désormais étrangère. Ce fut à ce moment que se creusa le fossé qui sépare les Européens occidentaux de leurs frères d'Orient. Malentendu ? Indifférence ? Rancune d'une part, effroi peut-être, — dédain de l'autre ? L'empire des sultans regardait du côté de l'Asie. C'est aujourd'hui, après qu'ils ont secoué ce joug séculaire, que les Turcs se dépouillent des longues habitudes d'immobilisme, et, se rappelant leurs lointaines origines, leurs liens de parenté avec les Européens, s'efforcent de rattraper le temps.

*
* *

De quelque point qu'on aborde les hauts plateaux de l'Anatolie, de la verte plaine de Brousse, ou des rives édéniques de Smyrne, de la vallée du Méandre, jardin du paradis, des bords de la mer Noire ou des serres chaudes d'Adana, on a l'impression de gravir, degré par degré, les bastions d'une âpre forteresse, irréductible.

Bordée de tous côtés par d'étroites bandes de terre fleurie et comblée, comme de fossés bien arrosés, elle apparaît, gradin après gradin, plus sévère, séries de plateaux montant de l'ouest à l'est, étageant ses villes cadenassées par les montagnes jusqu'à ce bourg d'Erzeroum, à 1.800 mètres

d'altitude. Elle domine le désert de Syrie; elle va s'appuyer aux massifs du Caucase et de l'Ararat, nœud puissant qui divise en deux parts le continent d'Asie, aussi nettement que des espaces océaniques.

Oui, forteresse, l'Anatolie multiplie les ouvrages de défense, aligne dans les régions de l'est, autour de chacune de ses plaines, une suite de terribles montagnes; ses collines occidentales ressemblent à des postes d'observation; ses cols sont d'inquiétant défilés, ses gorges, des abîmes entre des parois à pic. Et les hautes cimes de l'Olympe de Bithynie, de l'Erdjias et du Taurus se dressent comme des sentinelles géantes.

Ce formidable appareil, qui protégea les germes sensibles des civilisations primitives, isola, pendant des siècles, un peuple satisfait de son isolement. Il commence de comprendre que les murailles infranchissables ne peuvent plus, aujourd'hui, empêcher les hommes de participer au grand courant de la vie universelle.

II

## UNE CAPITALE AU DÉSERT

Mes yeux se sont fermés, encore pleins des images ravissantes d'une fin de journée d'été à Constantinople : la courte traversée de Galata à la gare d'Asie, Haïdar Pacha, puis les rives de la Marmara, les courbes molles, les maisons enfouies sous les roses, les arbres penchés, sombres guirlandes découpées sur la mer, le clair de lune argentant des campagnes mystérieuses et touffues.

Le train roule dans la nuit, le train accéléré qui, trois fois par semaine, assure le service entre la capitale d'hier et celle d'aujourd'hui.

Le jour levant nous réveille. Les yeux, un instant, vacillent, en découvrant cette terre d'Anatolie, immense et vide, sans arbre, sans herbe, encerclée de montagnes si lointaines, et d'un blond si léger, qu'elles semblent à peine une limite ; elles prolongent l'horizon en verticale à la rencontre du ciel ; paysage qui serait désolé, puis-

que toute vie en paraît absente, et qu'on est accoutumé à chercher dans la nature les traces humaines, — si ce n'était cette lumière bondissante et neuve, au point qu'on dirait qu'elle n'a jamais servi. Le vent fouette les visages penchés à la portière, déjà je reconnais le vent qui a passé sur des cimes et rapporte on ne sait quels effluves réconfortants. Il nous accueille dans son libre royaume. Après l'oppression de la canicule sur les bords brûlants de la mer, se sentir enveloppés par le souffle des montagnes !... Je lui souris avec gratitude.

Un arbre est un événement. Quelques saules se suivent dans un creux. On voit luire un peu d'eau parcimonieuse, un ruisseau que la sécheresse n'a pas tout à fait épuisé. O prodige ! Des plans de tournesols... il y a donc des habitants sur cette terre dépouillée ? Seules, jusqu'ici, défilaient à toute vitesse les petites gares pimpantes, comme des joujoux à peine sortis du magasin, et portant un nom illisible. Mais voici que le pauvre ruisseau a permis l'existence d'un village : des maisons de pisé s'aplatissent contre le sol, de la même couleur que lui, et, tout de suite s'effacent, semblent rentrer dans la terre, ne laissant de visible qu'une étroite bande de verdure. La plaine remonte insensiblement vers les montagnes désertiques. Elle se rétrécit tout à coup. Le train

s'engouffre dans un dédale de défilés rocheux.

Une autre plaine surgit, vaste, entourée de montagnes, et que dominent trois collines : la plus haute porte à son faîte une ville dressée dans ses remparts et abrite une vieille cité déroulée à ses pieds; la plus basse laisse entre elle et sa voisine une large coupure où s'inscrit une sommité lointaine.

Des usines. Des antennes de télégraphie sans fil, là-bas. Un quai, des autos alignées; une large avenue tirée au cordeau, coupant des terrains vagues, bordée de baguettes d'acacia et tendue vers cette foule d'édifices très modernes envahissant la plaine, et qui déconcertent les yeux tout à l'heure éblouis de solitude : Angora.

*
* *

Aucune transition entre la cité médiévale et la ville nouvelle qui, sans cesse, multiplie ses bâtiments neufs. Elles ne se pénètrent point. Elles se juxtaposent. L'une, retirée dans sa citadelle et blottie au pied des pentes arides; l'autre, avançant hardiment dans la plaine, s'adosse à la colline de Tchan-Kaya. On l'appelle Yéni-Chéhir, la ville neuve.

Celle-ci compte cinq années d'existence à peine; l'autre? cinq mille ans, peut-être, car elle a

dû être habitée au temps des Hittites, et même avant... Sa muraille d'enceinte est vieille de plus de deux mille ans. Une de ces villes qui ont toujours été là.

Après un passé tumultueux, où elle fut ardemment convoitée, prise et reprise par des vainqueurs différents, après des heures de gloire, — elle a vu proclamer un empereur romain, elle entendit peut-être prêcher saint Paul, elle assista à deux conciles de l'Église et connut des saints, — Angora, retombée à l'obscurité, n'était que le chef-lieu d'un vilayet, ne changeant rien à son mode de vie et à sa physionomie, depuis l'époque lointaine où les Turcs seldjoukides la plièrent à la loi islamique et la dotèrent d'admirables mosquées. A plus d'une reprise, elle fut un centre de réaction contre l'empire ottoman. Il semble que, de tous temps, les Turcs aient trouvé dans cette cité l'atmosphère propice à leurs aspirations, à leurs résistances et reconnurent en elle le cœur même de leur race vaillante et opiniâtre. Mais ces mouvements n'intéressaient pas l'Europe, et Angora continuait d'être une obscure bourgade perdue sur les plateaux d'Asie Mineure.

Lorsque survint la plus magnifique de toutes ses aventures... D'ailleurs, elle était prête à l'instant où son destin lui fit signe.

Avant que Mustapha Kémal, commandant une

armée de volontaires, parvînt à Césarée, Angora lui fit dire qu'il pouvait compter sur elle. Dès lors elle fut la ville élue. Promue capitale de la République turque, appelée du jour au lendemain à l'existence d'aujourd'hui, elle dut, avec ses pauvres moyens, accueillir les membres du Gouvernement et leur suite nombreuse. Elle vit s'abattre sur elle un essaim d'architectes, de fonctionnaires, de journalistes, qui la bousculaient, s'installaient, réclamaient des maisons, du terrain, des renseignements. De son mieux elle ajusta ses vieilles rues aux quartiers en devenir, ses toits sans ambition à ces ministères sortis du sol comme par enchantement, à ces banques aux façades imposantes. Elle garde cette physionomie un peu effarée des gens qu'une fortune subite oblige à emménager dans une demeure luxueuse et inachevée, qui les effraie à leur insu et où ils essaient de conserver tant bien que mal les chers souvenirs de leur obscurité.

Des rues que l'on perce, de brillants magasins confrontés avec les échoppes du bazar, des édifices qu'on voit s'élever de jour en jour, des plâtras, des échafaudages, de vieux cimetières que l'on défonce, pour les transformer en jardins, et qui laissent échapper leurs crânes.

Cependant la physionomie de la ville neuve se dessine déjà : villas alignées, bâtiments officiels

aux façades habillées de faïences bleues et vertes, rues larges, où la circulation des automobiles sera facile à régler, coupant à angle droit l'avenue de la République aux longues perspectives régulières, qui deviendra les Champs-Élysées d'Angora. Elle commence à se border de palais : le Musée la domine, puis le vaste ministère de l'Hygiène, le *Turk-Odjak* (foyer turc) en construction. La statue équestre de Mustapha Kémal, en bronze, apparaît au centre d'un rond-point où de frêles acacias essaient résolument de grandir. Aux abords de la colline de Tchan-Kaya, où l'avenue de la République conduit en ligne droite, la plupart des ambassades établiront leurs quartiers : celle d'Allemagne, installée la première, multiplie ses édifices ; le palais des Soviets est une masse écrasante.

Au flanc de la colline un peu verte où les notables d'autrefois cultivaient leur vigne, s'échelonnent les villas des ministres, parmi les maisonnettes anciennes, crépies en blanc et rose sous l'entrelacs des poutres. Au sommet, la résidence de Mustapha Kémal. On la reconnaît de loin, car elle est entourée de vieux arbres, un sujet d'étonnement ici... un luxe, le seul luxe, auquel il tienne.

L'avenue de la Gare aborde la ville entre le palais du Parlement et le nouvel hôtel, l'Angora



Photo Henri Martin.

LA BASE DES MURAILLES D'ANGORA (CHÈVRE D'ANGORA)

Palace, pour aboutir aux rues commerçantes où circulent les autobus, où des magasins neufs présentent les « dernières nouveautés ». Les rues se déploient autour d'une place que domine le monument de la République.

Sur un socle très haut, où sont sculptés des bas-reliefs, le général victorieux, à cheval, fixe sur la plaine son regard indomptable. A ses pieds, trois figures de bronze : deux soldats jetés en avant, appelant leurs camarades; en arrière, une paysanne, qui porte un obus sur son épaule courbée, symbolise l'action héroïque des femmes d'Anatolie pendant la guerre d'indépendance. N'est-ce pas la première fois qu'en Turquie on voit une place publique s'orner d'une figure féminine? Le long de la plate-bande fleurie, autour du monument, des têtes de loup, en pierre, carrées, puissantes, laissent échapper un filet d'eau.

A ces palais, à ces villas, les architectes s'efforcent de donner le style du pays. Ils distribuent des coupoles, empruntent aux vieilles maisons leurs encorbellements, les façades à trois pans, les balustrades de pierre. Ils font venir de Koutaya des faïences bleues et vertes qu'ils disposent en frise et en dessins réguliers le long des corniches.

S'ils s'égarent et veulent imiter l'Occident,

l'opinion publique les rappelle à l'ordre. Un journaliste facétieux ne déclarait-il pas que tel édifice n'est point de style turc puisque les pigeons d'Angora refusent de s'y poser! Il faudrait parler aussi de l'ébahissement des cigognes, nichées sur la colonne d'Auguste, et qui ne reconnaissent plus la cité dont elles sont le porte-bonheur...

On voudrait que la ville neuve ne comptât que ces maisons basses entourées de jardins que les Turcs affectionnent. Mais la surenchère du terrain leur infligera bientôt les hautes bâtisses et la proximité des appartements superposés, une des laideurs de l'Occident. Un architecte m'affirme que, dans la vieille ville, un mètre de sol s'est vendu jusqu'à six cent livres turques (1). Le prix moyen est de cent livres turques par mètre carré.

Jusqu'ici, néanmoins, l'Angora nouvelle garde une unité de style, une spontanéité, nulle part rencontrées, et l'on respire dans ses rues une sorte d'enthousiasme, de bonne volonté, de jeunesse émanant de partout. Le mot « demain » retentit sans cesse : les yeux des Turcs contemplent la cité future ; il semble que le présent s'agrandisse de l'avenir, un avenir rempli des belles certitudes du présent.

(1) La livre turque vaut 2 fr. 60 or.

*
* *

*La vieille ville.*

Angora, réveillée en sursaut par le prince Charmant. Sous le manteau neuf dont il l'a revêtue à la hâte, elle a gardé sa robe d'autrefois. Comme elle me plaît cette robe désuète, laissant traîner ses plis au bas de la colline et déroulée à la rencontre de l'Angora nouvelle !

Maisons crépies en blanc, aux poutres apparentes, façades à encorbellement, vieux moucharabieh dont les boiseries lavées sont devenues presque grises, mosquées entourées de grands arbres, places silencieuses, recueillies autour d'un tombeau.

Brusquement, au sortir d'une rue transversale, on voit apparaître la citadelle emboîtant tout le faîte de la colline. Haute muraille flanquée de proche en proche par des tours pentagonales qui s'avancent comme des proues, double enceinte abritant la Cité d'en haut. Le long des rampes abruptes on reconnaît les restes d'un troisième mur de défense et l'emplacement de grosses tours rondes qui descendaient jusqu'à la ville romaine.

C'est la fin de l'après-midi. L'ardeur du soleil oblique se réfugie le long de ces flancs arides, comme appelé par ces pierres qui se dorent et s'empourprent. Toute la colline d'Angora flamboie, jusqu'aux masses sévères du vieux han (1), énorme construction, vieille de plusieurs siècles, à mi-hauteur, et l'on ne prête aucune attention aux quelques villas neuves qui montent à l'assaut des premiers escarpements.

La petite Cité d'en haut est si bien lovée entre ses murailles qu'on ne l'aperçoit pas tandis qu'on gravit le roide chemin. Et c'est une surprise, lorsqu'on a franchi la porte en arc, ouverte dans l'épaisseur du massif de pierres, de la découvrir, intacte et secrète, avec ses maisons anciennes si rapprochées que leurs encorbellements se touchent par-dessus les ruelles. Elle a son bazar où les échoppes se serrent, et, sur une place étroite et ombragée, sa mosquée enclose d'un mur où s'encastrent des marbres grecs et romains portant des inscriptions.

Le long des rues si calmes, des femmes accroupies sur leur seuil vous suivent du regard. Le bazar a fermé ses portes; les hommes reviennent de la mosquée. Autour d'une fontaine avare, un groupe de jeunes filles et d'enfants attendent leur tour

(1) *Caravansérail.*

de poser une cruche sous le mince filet d'eau.

Une pente nue rejoint la muraille supérieure où s'adosse une construction blanche, reste de la citadelle, qui deviendra un musée. Elle surplombe une paroi à pic encore défendue par des murs, face à la colline jumelle, le mont Tamerlan, désert, qui étage ses blocs de porphyre d'un rouge sombre autour des stèles d'un vieux cimetière.

On s'asseoit sur les pierres chauffées. Des lions de marbre romains s'échelonnent au pied de la petite maison où loge le gardien du musée, un philosophe qui cultive des lauriers roses et soigne une bande de chats. Ici, à près de mille mètres d'altitude, on respire des souffles frais. Toute la plaine d'Angora s'étale, remontant doucement vers les ondulations lointaines, s'appuyant à ce demi-cercle de collines où les villégiateurs d'autrefois ont laissé des traces de verdure. La montagne du Ciel, là-bas, ferme l'horizon de son triangle bleu; l'Elma-dagh, dominant Tchan-Kaya, face à l'Hissar-dagh, semble une longue colline crénelée en dépit de ses 1.980 mètres.

Le soleil va plonger derrière la montagne; il tombe au ralenti dans une orgie de lumière rouge, et la plaine, tout à l'heure d'un blond ardent, devient pourpre, rose et violette : impalpable floraison de la terre, d'une douceur, d'une

richesse, que les futurs jardins d'Angora ne parviendront jamais à égaler.

Le soleil a disparu. La montagne du Ciel plaque une pyramide violette sur le ciel rouge. La lumière de la plaine s'effeuille. Le crépuscule est très bref; nos yeux retournent vers la ville neuve, ample, régulière, gainée d'échafaudages, qui déjà pique de points de feu le bord du désert ; les vieux quartiers turcs sont massés dans l'ombre, tandis que les maisons de la Cité d'en haut gardent une clarté à leurs façades, étrange reflet d'un monde qu'on ne voit pas.

Des fils brillants s'étirent dans la plaine assombrie. Un ruisseau? Je pense à la rivière d'Angora dont je n'ai pu découvrir le cours. Elle a un nom, Inge-Sou (l'eau mince), elle reçoit même des affluents. Peut-être s'endort-elle en été, au milieu de son lit. Ces fils brillants allongés sur la plaine, c'est tout ce qui reste d'elle, sans doute.

## *Le chat d'Angora.*

J'ai voulu faire la connaissance d'un chat d'Angora. Ces chats fameux dont on dit qu'ils sont presque aveugles, et qu'un œil n'est jamais de la même couleur que l'autre.

Le philosophe de la citadelle m'a montré le sien. D'une blancheur de neige, nonchalamment assis sur une table, le chat m'a regardée avec une lassitude méprisante. Puis il a baissé ses yeux, dont l'un est jaune et l'autre vert, et il est revenu à son rêve. La tête petite, les épaules étroites, négligeant de dresser ses oreilles pointues, laissant pendre sa longue queue, il est fier, languissant et beau, comme une fin de race.

Imprudente, j'ai tendu la main pour le caresser. Il n'a pas reculé, s'est détourné simplement, puis il s'est levé, dédaigneux de fuir, il s'est borné à se rasseoir en me tournant le dos, un dos svelte et hautain dont je n'osai plus troubler l'immobilité

### *La citadelle est un livre d'or.*

La muraille de la citadelle est un livre d'or où chaque époque a laissé sa signature.

— A commencer par les Galates, dit le professeur, empaumant déjà sa thèse favorite.

Car cet Occidental, qui enseigne le latin à Constantinople, voit des Galates partout. A l'entendre, puisque les Galates sont des Gaulois, les Turcs, descendant de deux races mêlées, les

autochtones d'Anatolie et les Galates, seraient des arrière-cousins des Français du Nord.

Dans les rues d'Angora, à chaque instant, il vous arrête : le Turc aux yeux bleus que nous venons de croiser, la petite fille aux tresses blondes, des Galates!

— Avez-vous remarqué ? ce monsieur, à gauche, qui descend du trottoir, il ressemble à M. Poincaré! Et celui-ci...

Il montre un Turc engraissé, à la démarche solennelle :

— Tout le portrait de Victor Hugo!

Nous venons du vieux han; le professeur a mesuré les piliers énormes qui soutiennent la voûte, en partie ruinée, où les voyageurs d'autrefois s'abritaient, où des vagabonds kurdes, aujourd'hui, ont élu domicile. Il a brandi son mètre, brusquement déployé, sur l'essaim de petits mendiants aux yeux noirs, demi-nus et charmants, qui le harcelaient. Et les gamins, stupéfiés par ce prodige, se sont enfuis, ont disparu soudain dans l'ombre des piliers.

A présent, nous longeons la muraille d'enceinte.

— On attribue aux Galates ces fondations magnifiques, ces blocs régulièrement taillés, emboîtés les uns dans les autres, et cimentés de telle façon qu'ils demeurent indéracinables,



Photo Henri Martin.

LE VIEUX " HAN " D'ANGORA

depuis l'an 287 avant Jésus-Christ, malgré tous les assauts qu'ils ont subis.

Et sans doute, les Galates, en arrivant, avaient trouvé les ruines de murailles plus anciennes : cette ville fut prédestinée à la lutte.

— A cette date, les Galates s'installèrent en Asie Mineure. D'après la tradition, ils ne sont autres que ces Gaulois, qu'un roi de Bithynie avait appelés à son aide. Il leur donna, le long du Kizil-Irmak, des terres considérables qu'ils agrandirent encore, et, de conquête en conquête, ils rallièrent tout le pays à leurs institutions démocratiques. Ils étaient organisés en une sorte de confédération, comprenant leurs trois groupes, ayant chacun à sa tête quatre tétrarques, assistés d'un conseil de trois cents membres. L'Assemblée des États se réunissait chaque année à Druidesmentum... On n'a pas encore identifié cet endroit... Les Galates eurent à soutenir toutes sortes de combats. D'abord contre Antiochus Soter, roi de Syrie...

Je prends des notes fiévreuses dont je ne me servirai point. Et je contemple à la dérobée les impérissables fondations gauloises.

— En l'an 189 avant Jésus-Christ, commence la lutte avec les Romains. Le consul Manlius, à Afium Karahissar, pour encourager ses troupes à combattre un ennemi redouté, leur disait :

« Les Gaulois de Galatie se sont abâtardis, sang mêlé, Gallo-Grecs... »

Les Galates se battirent si bravement, néanmoins, que Manlius, vainqueur, leur laissa leur indépendance. Et ce fut l'empereur Auguste qui réduisit la Galatie en province romaine.

— Auguste ne manqua pas de consolider ces remparts. Les murs de briques qui surmontent les puissantes assises sont attribués aux Byzantins, lorsqu'à la mort de Théodose la Galatie devint partie de l'Empire d'Orient.

Au XIe siècle, ce fut au tour des Turcs seldjoukides de réparer la forteresse.

Les Turcs seldjoukides secouèrent la domination de Byzance et se fortifièrent à Angora.

— Ils prirent, pour réparer les brèches, toutes les pierres qui leur tombaient sous la main. Voyez ces blocs disparates, ces marbres sculptés introduits dans la muraille, ici, un lion romain... là, une inscription grecque, et ces chapiteaux, ces fragments de colonnes, quel singulier effet sur cette muraille guerrière !

— Mais non, la patine du temps a tout accordé. Le soleil a vernissé les pierres, les briques et les marbres, accoutumé les ordres différents à vivre en harmonie. Cette tête de lion me semble très à l'aise ici... et très en beauté.

Le professeur m'entraînait vers la porte voûtée.

— Reconnaissez les rainures des herses que Bohémond a fait installer. Encore une empreinte française... Après dix-huit années d'occupation Bohémond et ses Croisés durent restituer la ville aux Seldjoukides.

Puis les sultans de Brousse y régnèrent jusqu'à l'arrivée des hordes de Tatars. En 1402, Tamerlan, — Timour, le grand chef tatar, ayant vaincu le sultan Bayazide Ier à la bataille d'Ancyre, dans la plaine de Chibouk, tout près d'ici, prit possession de la citadelle. Il devait mourir trois ans plus tard, au moment où il partait à la conquête de la Chine.

— La tradition veut qu'il soit enterré sur le mont Tamerlan, dit le professeur en se tournant vers la sauvage colline, et que ses restes y demeurent encore. Cela me paraît douteux. Car il s'était montré un ennemi trop féroce pour que les Turcs l'aient laissé dormir si près de leur citadelle.

Une dernière fois, les murailles furent réparées par un conquérant qui ne devait pas non plus garder longtemps la ville indomptable : Mehmet Ali, sultan d'Égypte, en 1838.

— Il faut noter encore...

Le professeur replonge dans un passé plus lointain, énumère des batailles, laisse tomber des noms pêle mêle.

Je rêve au pied de la muraille où tant de mains ont collaboré. Phrygiens, Galates, Romains, By-

zantins, Turcs seldjoukides, Ottomans, Tatars, Égyptiens, bâtirent, exhaussèrent, retouchèrent la triple enceinte d'Angora. Mais c'était toujours le même peuple qui vivait enfermé dans ces pierres, assistant aux allées et venues des conquérants multiples, le peuple anatoliote, patient et opiniâtre, qui reçut l'organisation gallo-grecque et l'organisation romaine, puis la loi chrétienne et la loi de l'Islam, ce peuple d'Anatolie, immuable sous des noms différents, le peuple turc.

Le jour tombe. Le professeur s'est tu. J'oublie les notes et la leçon.

Ici, le passé continue de vivre d'une vie sourde et secrète, qui devient sensible à certaines heures de silence. Penchée sur cette cité, témoin de si nombreuses batailles, et où passèrent des héros et des saints, je crois saisir, dans ce lent crépuscule abolissant la nouvelle Angora, une palpitation profonde de l'âme humaine multiple et pareille, qui, depuis des millénaires, n'a pas cessé d'habiter ces murs.

### *Le temple d'Auguste.*

La ville garde des souvenirs de ces civilisations diverses, et les habitants, d'un régime à l'autre, mêlèrent les traditions sans détruire les œuvres.

Une des plus belles mosquées seldjoukides d'Angora porte le nom d'Aslam Hané, la demeure du lion, sans doute à cause de ce grand lion de marbre, en face de sa porte, legs des Romains probablement. Sans le déranger, ils ont élevé à quelques pas de lui un tombeau où s'adosse une maison décrépite et précieuse, car des dalles sculptées sont insérées dans les murailles. Une inscription grecque demeure bien lisible sur l'un de ces marbres : les noms de quatre-vingts habitants d'Ancyre qui s'étaient réunis pour élever un monument en l'honneur d'Auguste.

Le temple d'Auguste atteste l'importance que l'Empereur accordait à sa ville d'Ancyre, puisque, sur les murailles de ce temple, il fit graver son testament, copie, dit l'inscription, de l'acte authentique qui est gravé à Rome, sur deux tables d'airain.

Les tables d'airain ont disparu, et c'est à Angora qu'il faut venir pour déchiffrer le texte du testament impérial. Si les chrétiens, transformant le temple en église, ont détruit le mur du fond avec sa porte, les murailles latérales et l'entrée majestueuse restent intactes. Intactes ces hautes pierres dorées tenues entre elles par des crampons, offrant au graveur cette belle page lisse et dure où les caractères apparaissent très nets, l'inscription latine sur la face

interne, la traduction grecque sur la face extérieure.

Hautaine justification de sa vie, que le vieil empereur dicta à l'âge de soixante-seize ans, paroles fières et tristes que l'on croit entendre résonner entre les murailles magnifiques, avec l'inflexion d'un adieu.

« ... Quant aux nations étrangères, quand j'ai pu les conserver sans danger, j'ai mieux aimé les conserver que les détruire...

... J'ai fait revivre les exemples de nos ancêtres...

... Dans les temples de toutes les villes d'Asie, j'ai rétabli après ma victoire les ornements dont les avait dépouillés, pour en jouir comme d'une propriété privée, celui auquel j'avais fait la guerre...

... Je n'ai pas voulu prendre la place de quelqu'un qui vivait encore...

... Sans que j'aie jamais fait la guerre injustement à aucun peuple... »

Paroles qui résonnent singulièrement aujourd'hui comme naguère.

Saint Paul les a-t-il déchiffrées sur cette paroi, quand il vint à Ancyre fonder l'église des Galates, ainsi que l'affirme la tradition? Sans doute aura-t-il pensé, en face de ce temple alors dans toute sa gloire, qu'à une telle grandeur manquait la grandeur de la grâce.

Trois siècles plus tard, Jovien dut les méditer ici même, lorsqu'à Ancyre, revêtu de la pourpre impériale, il célébra la solennité de son consulat, donnant à la cité d'Asie l'éphémère prestige d'une capitale d'empire.

Peut-être, saisi par ce caractère de durée, le caractère de ce temple et, déjà, le caractère de cette ville, rêva-t-il à son propre avenir, au testament qu'il écrirait un jour, sur un marbre impérissable, lui qui devait mourir sept mois plus tard.

### *Les jardins d'Angora.*

Une capitale où l'eau manque... On ne peut compter sur l'intermittent Inge Sou qui ne garde en été que quelques flaques boueuses où les bestiaux vont boire, et les femmes, laver leur linge. La ville qui pouvait s'en tirer à peu près, avec ses quelques fontaines, lorsqu'elle comptait trente mille habitants, ne sait plus comment suffire aux besoins de quatre-vingt mille !

Il était question d'amener à Angora l'eau d'un petit lac, situé à vingt-cinq kilomètres, au delà des défilés de Tchan-Kaya, sur la route de Koniah. Mais, tout récemment, on a trouvé des sources, à une quinzaine de kilomètres de la

ville. Il a fallu les chercher en creusant le sol jusqu'à quatorze mètres de profondeur. L'eau est pure et suffisamment abondante. De grands travaux sont commencés pour la capter. Lorsqu'ils s'achèveront, on sera en mesure de distribuer à chaque habitant cent vingt litres par vingt-quatre heures.

Plus tard, lorsque la cité s'agrandira? On trouvera d'autres sources...

En attendant, il faut une lutte incessante pour obtenir un parterre.

Autour des villas neuves on a préparé des jardins, jardins en devenir, où des plantes, hâtivement semées et courageuses, tendent leurs fleurs le long des clôtures : capucines, œillets d'Inde; les passants leur sourient et se retournent pour les regarder encore.

Chaque jour, je me penche au balcon de l'hôtel sur la plate-bande d'herbe vive qui est un bain frais pour les yeux. Un arrosage quotidien lui permet de supporter l'accablant soleil. Cet arrosage coûte à l'Angora Palace vingt-cinq francs or par jour...

De l'autre côté de la route, le jardin du Parlement entoure le bâtiment neuf à trois ailes, au balcon ajouré, aux jeux de faïences bleues, qui a une expression de bonhomie. Les arbres sont à peine en état de feuiller; on n'a pu obtenir un



ANGORA. — LE PALAIS DU PARLEMENT

buisson, un coin d'ombre. Le jardin aux allées trop blanches semble un miroir où convergent les rayons de soleil. Pourtant il a des fleurs qu'un vieux jardinier suisse arrose avec pitié, tout en se lamentant de dispenser si peu d'eau ; ces fleurs aux corolles diminuées ont l'air de s'épanouir à travers de la souffrance. Il en est d'un peu désuètes et charmantes, comme ces volubilis qui montrent tant de bonne volonté. Les rudes soucis ne sont pas difficiles à contenter et les zinias s'efforcent chaque jour d'élever davantage leurs tiges raides où un bouton est promis. Il y a aussi des roses, le triomphe du vieux jardinier qui les compte avec vénération et se fâche si quelqu'un essaie de lui en dérober une. Ces roses d'Anatolie, éclatantes et fragiles, dont les corolles privées d'humidité s'effeuillent à peine ouvertes, comme elles sont précieuses !

Un jour que nous partions pour l'intérieur du pays, un jeune confrère journaliste m'apporta un bouquet : des zinias, des œillets d'Inde, serrés, presque sans feuilles, et des roses ! Comme une sorte de prodige je le considérais, je le gardais dans mes mains, qui, depuis si longtemps, n'avaient tenu de fleurs. Et rien ne m'a touchée davantage que cette offrande d'un pauvre jardin d'Angora, ces fleurs qui ont tant de mal à s'ouvrir et qu'on donnait à une passante.

*Sur une terrasse de Tchan-Kaya.*

Pourquoi Mustapha Kémal a-t-il élu, comme capitale, dans cette plaine dépouillée, cette rude cité. si pauvre, sans ombrage et privée d'eau ?

Telle est la question que se posent certains étrangers. Sans doute ne sont-ils pas venus sur cette terrasse, au sommet de la colline de Tchan-Kaya, devant la maison très simple que Mustapha Kémal a fait agrandir d'une tourelle pour loger sa bibliothèque. Ils ne se sont pas arrêtés à cette place, la place même où le Ghazi contemple chaque jour Angora dans les robes changeantes que tisse la lumière. Ils auraient senti qu'il l'a choisie, dure à elle-même, vaillante, irréductible, parce qu'il l'a reconnue et s'est retrouvé en elle.

Forteresse au cœur de l'immense forteresse qu'est l'Anatolie, défendue de tous les côtés par ses montagnes, qui ne livrent qu'à regret d'étroits passages, habituée à dominer, pure des malfaisantes atmosphères levantines, elle s'imposait.

Comment aurait-il pu préférer Césarée, à cause de ses verdures et de ses eaux courantes, Césarée, âpre au gain, où les Grecs avaient si longtemps établi leurs commerces ? Koniah conser-

vatrice de trésors, centre de culture religieuse? Brousse trop près de la mer?

Angora, c'était sa ville à lui. Et puisqu'il a déjà accompli ce tour de force de transformer, par sa seule volonté, la bourgade, qui n'avait d'autre richesse que son passé chargé d'histoire, en une très moderne capitale, il accomplira de nouveaux prodiges, il fera fleurir des jardins et pousser des forêts.

L'histoire de la Turquie connaît des rythmes mystérieux. Une fois déjà, un grand chef, un victorieux, choisit Angora pour y enraciner la domination seldjoukide : sans doute obéissait-il au même ordre intérieur.

Angora. Avec son faîte horizontal et les pentes régulières de sa colline, elle a gardé, en les amplifiant, les lignes des vieilles citadelles hittites, recouvertes de terre, qui bombent de place en place le sol de l'Anatolie. De quelle poigne elle étreint sa colline! Avec quelle taciturne allégresse elle érige sa muraille, deux fois millénaire, et ses tours qui semblent un collier de sentinelles! Elle enferme ses petites maisons et veille sur la cité neuve répandue à ses pieds.

Autour de cette dure silhouette, d'une grandeur qui se révèle peu à peu, s'évase la plaine nue, close entre ses montagnes. Muets colloques, échanges silencieux... comme elles s'entendent,

la plaine désertique et la vieille cité ! Ici, rien ne parle de vie facile, de repos, d'oubli, de détente. Elles sont loin, les nuits voluptueuses du Bosphore, les promenades enchantées sur les bateaux déchirant l'eau soyeuse, entre les palais inondés de clair de lune : l'odeur des roses qui vous rejoint, l'ombre des bois, la douceur des rivages. Ici tout est lutte, dans le passé, dans le présent, luttes autrefois contre les envahisseurs, hier, contre une armée que soutenait l'Europe, aujourd'hui, contre une nature ingrate, un sol qui refuse la culture, contre une humanité pliée à des routines... Ici, tout est dépouillement. Une sorte d'ascétisme héroïque s'épanche de la ville à la plaine : dédaigneuses des contingences, indifférentes aux biens qu'on entasse et qu'on évalue, elles ne connaissent que l'or impondérable qu'elles bercent longuement à chaque aurore, à chaque soleil couchant.

Le mouvement des montagnes elles-mêmes apparaît symbolique : entre elles s'établissent de mystérieuses correspondances. Une tête de rochers se lève et veille par-dessus cette longue épaule ; d'autres faces sont dressées, des bras se tendent.

Gigantesques répliques de la citadelle humaine, les montagnes s'ordonnent en une série d'enceintes, et forment un cercle immuable autour des trois collines dont la plus haute porte la cité bien gardée.

III

## ON EST EN TRAIN DE CONSTRUIRE

— On est en train de construire... dit le ministre.

Quel ministre ? Celui de l'Instruction publique? de l'Intérieur ? de l'Hygiène ? des Affaires étrangères ?

Peu importe, car tous ont répété ces mots qui reviennent sans cesse sur leurs lèvres; jeunes, tous, ils ont la même expression d'ardeur, ils sont remplis d'enthousiasme, de projets. Ils se groupent autour de leur chef, Mustapha Kémal, accordés à la même idée, dévoués à la même cause. Ce gouvernement turc donne une singulière impression d'unité.

— On est en train de construire...

— Quoi ? quoi donc encore ?

Tout : des ministères et des écoles, des instituts, une annexe à l'hôpital, des casernes, des maisons pour les fonctionnaires, des aqueducs,

des routes, des kilomètres de chemin de fer, un village modèle, que sais-je? Tout enfin.

Une autre phrase, également sobre, s'aligne en face de la première :

— Nous devons compter sur nos seules ressources qui ne sont pas grandes.

Tout construire... et si peu de capitaux! Se suffire à soi-même, se créer soi-même... On écoute, on admire tant de confiance, et, de jour en jour, on constate que ces projets, qui semblaient chimériques, passent dans l'ordre des réalisations. Tel est le miracle turc...

Lorsque le gouvernement de la République, il y a cinq ans, vint s'installer à Angora, il trouva la vieille cité dénuée de toute ressource et infestée de malaria.

Il fallut s'arranger comme on put, camper, vivre de rien dans des maisons délabrées. Déménager de la somptueuse ville des sultans pour tomber dans ce désert! Les ambassadeurs louaient à la semaine des wagons-lits, immobilisés sur les rails. On improvisait des dortoirs pour les députés. Tous eurent à souffrir. Les ministres prenaient la fièvre et continuaient de travailler. On assistait à cet étonnant spectacle d'un gouvernement sans domicile qui campait dans sa capitale.

Architectes, entrepreneurs, maçons se mirent à la besogne. On construisait partout à la fois. Il

fallait aller au plus pressé. En premier lieu, vivre...

Aujourd'hui encore, il n'est pas facile d'installer à Angora le vaste appareil gouvernemental d'un grand pays. Beaucoup de fonctionnaires hésitent à faire venir leur famille : il faut accepter l'inconfort, l'inachevé. On manque de logement et la vie est très chère. Cependant, de mois en mois, la situation s'améliore. Les maisons poussent plus vite que les arbres. Elles se multiplient à raison d'un millier par année. Depuis que l'Angora Palace est ouvert, avec ses vastes salons, son restaurant, sa terrasse, la vie sociale s'est établie.

On se retrouve, le soir; on cause; l'orchestre ressuscite autour des danseurs un peu de l'atmosphère d'autrefois. On a pu donner des dîners et des bals. On a pu loger le roi et la reine des Afghans.

*
* *

Tout d'abord il fallut assainir la plaine, lutter contre les moustiques porteurs de malaria, drainer les marécages que le capricieux Inge Sou laissait un peu partout sur sa route, en automne et au printemps. Aujourd'hui, dans cette plaine d'Angora, la malaria est vaincue : il n'y a presque plus de moustiques. Il n'y a plus de fiévreux.

— Nous avons entrepris la lutte contre le palu-

disme dans tout le pays, dit le ministre de l'Hygiène. Ce sera long. Mais nous obtenons déjà des résultats.

Il fait apporter des graphiques où s'inscrivent les courbes des maladies. Le paludisme et la variole sont en décroissance.

Il y a le trachome enraciné dans les régions de l'Est. Cette ophtalmie purulente, très contagieuse, qui rend aveugle, est un terrible adversaire. Il y a la tuberculose et la syphilis...

— On est en train de construire à Angora un Institut central d'hygiène. La fondation Rockefeller a fait un don de 80.000 dollars pour l'équipement scientifique. Le premier bâtiment, destiné aux sections de bactériologie et de chimie, est déjà achevé. L'Institut central d'hygiène donnera des cours de perfectionnement aux médecins et au personnel sanitaire.

Car cette vaste Anatolie, où tout est à créer, où les communications sont si difficiles, manque du personnel indispensable pour lutter contre les maladies. On s'occupe de le former. Il existe déjà une école d'infirmières dépendant du Croissant Rouge. On commencera sans tarder à préparer des « assistantes sociales », qui soigneront les malades dans les lointains villages. Et l'on va construire à Angora un foyer pour ces infirmières.

L'assistance médicale gratuite est encore très insuffisante. En faveur d'une population de 15 millions d'habitants, on ne dispose, dans les hôpitaux de Turquie, que de 9.750 lits. On s'efforce de les multiplier en dépit des moyens matériels restreints. On crée des dispensaires, auxquels on annexe une salle de cinq lits ; 155 districts possèdent déjà leur dispensaire. Le vilayet d'Angora en compte, à lui seul, dix, qui seront bientôt aménagés d'une manière perfectionnée et pourront servir de modèle.

Des sociétés privées, comme le Croissant Rouge, la Ligue antituberculeuse, le Croissant Vert, — aurait-on jamais cru qu'il faudrait, en Turquie, lutter contre l'alcoolisme ! — secondent l'effort du gouvernement.

Nous avons visité l'hôpital d'Angora, une série de pavillons clairs et gais, fort bien tenus. Quelques-unes des chambres ne contiennent que quatre lits. Au-dessus de la porte du pavillon principal, on remarque un bas-relief en marbre, représentant l'histoire de la médecine, copie de la fresque de Bourgeois qui décore l'amphitnéâtre de l'École de médecine, à Paris.

Au laboratoire de pharmacie, nous avons vu entrer une jeune fille, timide, baissant ses yeux noirs, escortée de sa mère.

— Je vais lui faire une prise de sang, dit le médecin. Elle voudrait se marier. Alors... Notre loi exige désormais le certificat médical pré-nuptial.

Ainsi la Turquie s'installe une des premières dans des habitudes qui seront peut-être celles de demain.

*
* *

— On est en train de construire... dit le ministre de l'Instruction publique.

Des écoles primaires, des écoles moyennes, des Instituts techniques.

— Nous avons 6.060 écoles primaires fréquentées par 450.000 enfants. Mais elles ne sont pas suffisantes. Le nombre des écoliers a doublé depuis la révolution. Les classes ne les contiennent plus. Dans certaines écoles on est obligé de répartir les élèves en deux groupes, dont l'un travaille le matin et l'autre, l'après-midi.

On projette de créer des écoles ambulantes pour les villages lointains et difficiles d'accès. L'institutrice arrivera dans une roulotte où elle logera, elle apportera tout son matériel scolaire et la mosquée servira de classe.

Angora possède treize écoles primaires, dont quatre, toutes neuves, et l'on prévoit la construction d'une quatorzième. Ces écoles ont des classes spacieuses et aérées où la lumière entre

à flots, des cours de récréation, des lavabos bien installés.

Au rez-de-chaussée du Ministère, on a réuni des travaux d'élèves : modelages, aquarelles naïves, cartes de géographie en relief, pages d'écriture où s'alignent les caractères compliqués et beaux de l'alphabet arabe, œuvre des écoliers de cinquième année. Cinq ans, c'est un minimum, en Turquie, pour apprendre à écrire.

Le long des murs, des figures d'étrangers regardent avec indulgence ces humbles travaux d'enfants : Molière, Racine, Gœthe, Schiller, Voltaire, Pasteur, Tolstoï...

Au lycée d'Angora, qui compte 500 élèves, dont 120 seulement sont externes, nous avons visité la salle où les meilleurs devoirs sont exposés. Sur de longues pancartes s'étalent des inscriptions admirablement calligraphiées. Je prie qu'on m'en traduise quelques-unes, graves conseils, réflexions, paroles du Ghazi de préférence, telle celle-ci :

« L'instruction ne doit pas être considérée comme un élément de luxe, mais comme un adjuvant à la lutte quotidienne pour vivre. »

Nous parcourons le vieux bâtiment modernisé, pourvu de laboratoires et d'appareils à douches. Une quarantaine d'élèves inspecteurs prennent des cours de vacance avant de partir pour les

écoles lointaines qu'ils initieront aux nouvelles méthodes.

Ils sont rangés dans le jardin. Les uns ont des cheveux déjà grisonnants. Tous ces yeux brillent d'enthousiasme.

— Nous pouvons les envoyer dans les endroits les plus difficiles, les plus déserts, dit le représentant du Ministre. Ils acceptent tout, ils considèrent leur mission comme un apostolat.

Un jeune homme exprime, en français, au nom des élèves, leur espoir de contribuer au développement de la Turquie.

*
* *

— Nous n'avons pas assez de personnel, dit le Ministre.

On crée des écoles normales. Les futures institutrices reçoivent des notions d'hygiène afin de pouvoir conseiller les mères, et les élèves instituteurs se familiarisent avec les questions agricoles pour venir en aide aux paysans.

Le gouvernement se préoccupe surtout de l'enseignement professionnel, car il s'agit de remédier à cette carence de travailleurs spécialisés, qui forçait les Turcs jusqu'ici à recourir aux Européens.

— On est en train de construire à Angora un

Technicum qui sera achevé dans trois ans, outillé de la façon la plus moderne, et coûtant un million et demi de livres turques. Il recevra les enfants qui auront suivi l'école primaire. Après cinq ans de préparation, ils sortiront ouvriers qualifiés. Les élèves les plus distingués continueront leurs études, recevront pendant deux ans un enseignement spécialisé et deviendront des techniciens. L'état-major rêve la création d'une école polytechnique pour former des ingénieurs militaires. Déjà on la prévoit à Angora. Cette école sera moins théorique que celles de l'Occident. Elle aura ses hauts fourneaux, ses laboratoires d'électricité où les élèves ingénieurs s'initieront à la pratique du métier.

— Et qu'a-t-on prévu pour les femmes?

— Un Institut technique avec une section commerciale et une section normale. Il y aura des cours de tissage et de broderie, d'économie domestique et de sténographie. On est en train de le construire à Angora.

Déjà les ministères emploient des femmes comme dactylographes. Il y a même une femme sous-chef de bureau.

On rêve en regardant ces jeunes filles apporter un document, nettes, agiles, les cheveux coupés. Cinq ans pour bouleverser une tradition vieille de plusieurs siècles !

De jeunes sociétés contribuent de tout leur pouvoir à cette extension de la main-d'œuvre féminine : le Foyer du travail, l'Union des femmes qui favorise les initiatives et crée une atmosphère d'entr'aide.

Les femmes turques continuent aujourd'hui la besogne qu'elles avaient assumée pendant la guerre d'indépendance. Elles se tiennent debout aux côtés des hommes, comme ces paysannes d'Anatolie qui apportaient des munitions...

*
* *

Le Ghazi a dit :

— Nous sommes forcés de regagner en quelques années les siècles que nous avons perdus.

Au ministère de l'Intérieur, à celui des Travaux publics, à celui des Finances, partout on assiste à cet effort de rattraper le temps. Qui donc accusait les Turcs d'indolence ? Ils ont déployé en cinq ans une activité qui semble un fait unique dans l'histoire universelle. Chaque année voit poser des kilomètres de rails, construire des kilomètres de route. Et il faut considérer que, dans la presque totalité du pays, le trafic se fait à dos d'âne ou à dos de chameau et que chaque bûche, chaque pierre doit être ainsi patiemment transportée le long des sentiers de montagne.

On s'efforce d'améliorer la condition des pay-

sans. Libérés de la dîme qui les écrasait en raison surtout des exactions de l'ancien régime, ils acquittent un impôt raisonnable, calculé d'après l'importance de leurs immeubles et de leurs troupeaux. Aussi le cheptel est-il en augmentation malgré plusieurs années consécutives de terrible sécheresse.

La Turquie nouvelle, jusqu'ici, n'a point contracté d'emprunt. Chaque année, elle amortit la dette flottante que lui a laissée l'Empire et elle augmente son budget qui a passé de 33 millions, en 1914, à 207 millions de livres turques en 1928. Grâce à une administration sans cesse revisée, à des économies obtenues peu à peu, à des impôts progressifs frappant surtout la classe aisée, et à de nombreux impôts indirects, la jeune République réussit par ses propres moyens à faire face à ses dépenses.

Le premier souci de Mustapha Kémal, sa plus grande sollicitude fut d'abord pour l'armée. Les soldats, bien nourris, bien vêtus, sont soumis à une instruction solide, car l'armée doit être aussi l'école. Autrefois, le service militaire durait cinq années et se prolongeait, dans certains cas, pendant dix ou douze ans... Aujourd'hui il compte dix-huit mois, dont trois mois de vacance.

Dans les casernes d'Angora (casernes provisoires, recouvertes en tôle ondulée en attendant

la belle caserne qu'on est en train de construire), nous avons pu les étudier de près ces garçons disciplinés, aux gestes vifs et précis, qui venaient présenter leur tête aux compas anthropométriques.

Les officiers reçoivent avec une courtoisie charmante. Il y a des fleurs autour du mess, et l'on prend le café en mesurant les hommes.

— Parce que nous voulons la paix, dit le commandant, nous voulons être forts. On ne peut défendre la paix que si l'on ne redoute pas la guerre. Nous avons 120.000 hommes sous les armes, bien entraînés, rompus à toutes les fatigues. Nous pouvons en lever immédiatement 600.000, et doubler ce chiffre en cas de besoin.

Souvent, au cours de nos voyages dans les régions lointaines, nous les avons admirés, ces soldats endurants et sobres, habitués aux privations, et portant leur uniforme aux tons neutres avec une fierté ingénue. En matériel de guerre l'armée turque est bien approvisionnée : ne possède-t-elle pas celui que l'Europe envoyait aux Grecs ?

On fait un grand effort pour doter le pays d'une aviation perfectionnée. Jusque dans de pauvres villages nous avons vu les affiches de « la Loterie au bénéfice de l'aviation ».

Avec ses surfaces planes enfermées entre des montagnes, l'Anatolie semble prédestinée à l'essor



ANGORA. — LE MONT TAMERLAN, CIMETIÈRE TURC

des grands oiseaux qui franchissent en si peu d'heures des distances invraisemblables. Peut-être l'avion deviendra-t-il indispensable à la vie quotidienne, en Anatolie, plus rapidement qu'en Occident.

*
* *

Ces préoccupations des nécessités immédiates n'empêchent pas le gouvernement de s'intéresser aux besoins de l'esprit. On doit construire à Angora une bibliothèque. En attendant, les livres sont rassemblés dans les sous-sols du ministère de l'Instruction publique, où de nombreux lecteurs viennent chaque jour les consulter.

Le musée est déjà terminé et l'on est en train de l'aménager.

Les membres de la mission américaine qui poursuivent une série de fouilles archéologiques viennent y installer leurs trouvailles, des poteries, des sculptures, des inscriptions.

Sans doute y transportera-t-on ces marbres grecs et romains, ces bas-reliefs hittites rangés aujourd'hui dans la cour du temple d'Auguste, et ce lion magnifique qu'on vient tout justement d'amener du désert.

En relief sur une dalle, la tête triangulaire, les mâchoires ouvertes, la queue relevée, il va, emporté par un mouvement irrésistible. Il donne

la sensation d'une force libre. Le sculpteur hittite, en simplifiant cette féroce effigie, accusa le caractère de puissance. C'est ainsi qu'un jour, il a dû voir paraître, sur quelque haut plateau, le lion, passant comme un dominateur.

A côté du lion terrible d'Hanskoï, les lions romains, aux crinières bouclées, ressemblent à de gros chiens soumis.

Le musée d'Angora deviendra un centre d'études pour ceux que passionne l'histoire, encore si obscure, des peuples primitifs en Anatolie. Peut-être, dans l'avenir, viendra-t-on de très loin contempler ici les chefs-d'œuvre de l'art hittite.

*
* *

Créer... quand aucune routine, aucun précédent, aucune tradition ne vous retiennent ; quand il n'est pas besoin, au préalable, de trancher des liens qui ralentissent. Avoir tout l'avenir devant soi et s'interdire de regarder en arrière, se défaire du passé immédiat comme d'un vêtement hors d'usage, et ne tenir qu'à un passé si lointain qu'il n'est plus que légende et épopée.

Adopter, sans transition, les méthodes les plus modernes : le téléphone ? Oui, le téléphone automatique du premier coup. Le télégraphe ? Il ne peut être question que du sans-fil. A Angora, la

plupart des dépêches expédiées sont des radios.

Le Technicum, l'École normale, l'Institut d'hygiène, installés selon les dernières formules? Non pas. Selon les formules de demain.

Rien d'intermédiaire. Toutes les étapes franchies d'un seul bond. La civilisation occidentale, chargée de siècles, est là, qui tend ses expériences, ses tâtonnements, ses espoirs, tout ceci qui est utilisé, qui sera dépassé peut-être...

Créer, quand on a fait table rase des anciennes habitudes, courir librement sur les routes ouvertes, alors qu'on porte en soi de l'audace, de la jeunesse et de la foi, quelle aventure! Angora est la ville de cette aventure.

IV

## LES SOIRÉES D'ANGORA

Sur la terrasse de l'hôtel, orientée vers la plaine, on cause autour des petites tables. Le vent des hauts plateaux courbe la flamme des bougies. La journée brûlante n'est plus qu'un souvenir. On recommence à vivre sous ce ciel à peine sombre où je n'avais jamais vu tant d'étoiles.

On ne peut pas causer bien longtemps sans que revienne sur des lèvres ferventes, prononcé avec un accent de mystère, le nom de celui qui communique son ardeur à tous ces néophytes, — le Ghazi, « le Victorieux ».

Soir après soir je vois mieux se dessiner ce visage.

Mustapha Kémal est à Stamboul. Depuis la guerre d'indépendance, c'est la seconde fois qu'il consent à prendre quelque repos sur les rives du Bosphore. Du repos? Il prépare le nouvel alphabet! Cependant Angora demeure remplie

de sa présence. Il ne cesse jamais de l'habiter.

« Mon cœur est toujours avec toi, dit le proverbe turc, mais les yeux demandent leur part... »

— On est heureux de vivre dans le même temps que lui, murmure une jeune femme en se penchant comme pour contempler dans la nuit la figure invisible.

Sans doute chacun, l'homme cultivé aussi bien que le paysan, retrouve-t-il en ce chef le meilleur de lui-même. Les paroles ne sont point nécessaires pour exprimer cette confiance réciproque, et elles sont impuissantes à évoquer l'ascendant extraordinaire qu'il exerce sur tous.

« Notre Ghazi... » de quel accent le plus obscur fonctionnaire module ce possessif affectueux !

Les biens, les cœurs, les âmes, il peut disposer de tout.

— Il n'a qu'à vous regarder, dit un jeune homme. Quand il fixe son regard sur quelqu'un, il sait déjà qu'il obtiendra ce qu'il demande.

Ces yeux du Ghazi, d'un bleu ardoise sous les grands sourcils blonds, on ne peut plus les oublier lorsqu'une fois ils ont croisé les vôtres, un regard droit et clairvoyant qui pénètre les intentions secrètes, et si chargé de volonté que toute résistance semblerait une folie. Caressant ou hautain, distant ou brillant d'ironie, il peut devenir implacable.

— J'ai vu des gens bouleversés par ce regard. Déjà ils étaient à la merci de Kémal, livrés tout entiers à ce dominateur qui n'avait pas prononcé un mot.

— Il ne peut supporter qu'on lui mente. Il n'a qu'à regarder le menteur... et le menteur s'effondre.

Il déteste les compliments, les flatteries, le lyrisme officiel. A quelqu'un qui le comparait à Alexandre et à Napoléon, il répondit :

— Je m'appelle tout simplement Mustapha Kémal, et si vous voulez me faire honneur, Mustapha Kémal de la Turquie.

Les anecdotes se croisent : paroles redites de bouche en bouche et déjà légendaires, lentes dépositions de témoins qui mettent en ordre leurs souvenirs :

— Un soir, j'étais à une fenêtre dans un pavillon du territoire interdit où l'on garde les munitions. Je vois paraître les phares d'une automobile. En vain la sentinelle somme le chauffeur d'arrêter. Le soldat, debout au milieu de la route, réitère l'ordre et met en joue. Un homme bondit de la voiture le revolver à la main, et je cueille ce bref dialogue :

— Tu es fou ! C'est le Ghazi !

— Personne ne passe à partir de six heures du soir.

— Tu laisseras passer le Ghazi!

— Allez demander, si vous voulez, l'autorisation au chef des sentinelles. Moi, je ne bouge pas d'ici.

Le personnage comprend qu'il est inutile de faire sortir cet homme de sa consigne, et il s'éloigne pour obtenir l'autorisation de passer. Alors, j'ai vu le Ghazi descendre de voiture et s'approcher du soldat. Je l'ai entendu demander :

— Comment t'appelles-tu?

La sentinelle se nomma.

— Depuis combien de temps sers-tu?

— Depuis trois mois, Pacha.

— C'est bien. Tu seras libéré dans quinze jours.

Le généralissime amicalement frappa l'épaule du soldat ébloui. Et il lui donna 100 livres.

Soir après soir. Ceux qui l'approchent ne se lassent pas de rappeler son goût de la simplicité. Il s'entretient avec les paysans, avec les soldats. Il aime la jeunesse. Il s'entoure de jeunes compagnons et les réunit autour de sa table. Il prolonge avec eux la veillée, riant parfois comme un enfant.

— Tout ce qu'il dit on voudrait le noter. La moindre de ses paroles va si loin qu'on voudrait a garder toujours.

Souvent ces entretiens et ces jeux ont pour cadre

le simple pavillon de sa ferme modèle à quelques kilomètres d'Angora. Avec quel plaisir il a fait construire ces bâtiments pour l'élevage, dessiner ce jardin, cette pièce d'eau tout au sommet de la colline et qui reproduit les contours de la Marmara! planter des acacias par dizaine de milliers pour donner l'exemple, et il fait distribuer des plants aux paysans. Cette ferme, il la destine au peuple.

Sa volonté est toujours tendue vers un progrès. Cette vie multipliée, ce feu qui ne baisse jamais, cette création incessante... Que n'aime-t-il pas, cet homme? Les arbres, les plantes, les fleurs, les bêtes, et surtout sa terre d'Anatolie. La conquête : il ne s'arrête point de conquérir; après le sol de sa patrie, l'esprit de son peuple. La musique : il entretient à Angora un orchestre de soixante-dix musiciens qui donnent un concert public chaque vendredi. La danse : on l'a vu danser des nuits entières et passer à sa table de travail qu'il ne quittait plus jusqu'au soir.

Il lui arrive de demeurer courbé sur ses papiers jusqu'à douze heures de suite, sans manger ni boire.

Sans doute abuse-t-il de ses forces. Parfois on surprend une angoisse dans une voix qui murmure :

— Il devrait vivre longtemps... Que devien-

drait la Turquie sans lui? Pourvu qu'il nous soit laissé!

Aussitôt quelqu'un cite la parole qu'il prononça un jour qu'il avait échappé à la mort :

— Il y a deux Mustapha Kémal, l'un, moi-même, qui est périssable et qui disparaîtra, ce qui n'importe pas, et l'autre, dont je dois parler en disant nous, qui incarne la nation et qui vivra en elle éternellement.

Soir après soir. Mustapha Kémal enfant :

A l'école il était toujours seul. Il se tenait à l'écart. Mais il avait sur ses camarades un ascendant extraordinaire. Déjà il lui suffisait de les regarder. Les uns se groupaient derrière lui, les autres s'écartaient en adversaires. Il ne s'inquiétait pas d'eux. Puis, s'étant assuré de ses partisans, il fonçait sur les autres.

Il entra à l'armée. On le craignait, car il disait de rudes vérités. Il fut aide de camp du prince héritier. C'était un moyen de se débarrasser de lui. Le prince l'estimait et le redoutait, à cause de cette franchise. Pendant une période où Kémal était en disgrâce, le prince eut à faire face à des difficultés :

— Kémal seul peut me tirer d'embarras, dit-il.

Et il le rappela.

— On m'a raconté ceci, dit un jeune homme.

Tout le monde sait que Mustapha Kémal était contre l'entrée en guerre de la Turquie. Vous vous rappelez qu'en 1917 le prince héritier est allé à Berlin. Lorsqu'il annonça son départ, l'aide de camp Kémal fit « sa figure de mort ».

— Pourquoi aller en Allemagne ? osa-t-il demander.

Etonnement du prince.

— Tu me demandes pourquoi?

— L'Allemagne n'a rien à voir avec notre patrie, fut la réponse.

— Aux Dardanelles, renchérit un autre, Kémal alors colonel, au mépris des ordres reçus, renvoya les Allemands. Il voulait se battre seul, avec son armée turque.

Je recueille ces anecdotes, qui sont peut-être des légendes. Mais la légende n'est-elle pas un des visages de la vérité ? Le plus révélateur parfois.

Déjà, ces jeunes gens reprennent le beau récit qui a des accents d'épopée.

Quatre jours après l'arrivée des Grecs à Smyrne, Mustapha Kémal partit pour Samsoun.

Epuisée par onze ans de guerre, à bout de forces, ses alliés écrasés, la Turquie semblait perdue. Le Sultan pactisait avec l'Angleterre. Les Grecs occupaient Smyrne et montraient des convoitises démesurées. Ils s'avançaient à l'inté-

rieur, revendiquant toutes les terres fertiles des côtes. Kémal était seul, n'avait pas un sou, pas un homme, aucune munition. Mais il n'eut qu'à paraître à Samsoun, à laisser percer sa foi indomptable, il n'eut qu'à regarder ces hommes las et découragés... tous se groupèrent autour de lui. Il pénétra dans l'intérieur de l'Anatolie, suivi de cette singulière armée, dénuée de tout, sans uniforme et sans artillerie. Déjà on savait que Mustapha Kémal préparait une résistance désespérée. Des partisans venaient le rejoindre. L'armée s'enflait de jour en jour. Les Turcs retrouvaient des forces, parce qu'un homme était là, qui les appelait mystérieusement. Des femmes mêmes venaient s'enrôler. Les unes devaient se battre comme des soldats, tandis que les autres assuraient le ravitaillement, avec leurs ânes et leurs chars misérables aux roues pleines. Les officiers affluaient. Kémal annonça que ses cadres étaient remplis et qu'il n'acceptait plus que de simples soldats; les officiers renoncèrent à leur grade.

— Quel grade? demandait Kémal à l'un d'eux.

— Colonel... mais je servirai comme troupier.

— Bien.

Si Mustapha Kémal n'avait eu à soutenir qu'une seule guerre à la fois! Mais il devait faire face aux trahisons de l'ancien régime, aux menées du Sultan, soutenu par les Anglais, aux bandes

du Khalife, lancées dans le pays, aux mouvements des Arméniens qui massacraient les Turcs à Erzeroum, aux efforts de l'Entente, cherchant à lui faire poser les armes, aux troupes françaises qui occupaient Adana.

Il invita le peuple à la guerre sacrée et déclara que Dieu était avec lui.

Il s'agissait en premier lieu de constituer en dépit des résistances un gouvernement national: après le congrès d'Erzeroum, celui de Sivas, puis en avril 1920 l'Assemblée générale réunie à Angora et dont il fut nommé président.

Désormais le tour des Grecs était venu.

Le 6 janvier 1921, Ismet Pacha les battit dans la plaine d'In Eunu, non loin d'Eski-Chéhir. Ce fut la première victoire d'Anatolie.

D'autres victoires devaient suivre, en mars, en avril, en juillet. Le 13 septembre, après quinze jours de combat, les Grecs furent arrêtés sur la Sakaria, à 60 kilomètres d'Angora. Désormais, leur offensive était définitivement brisée.

Presque aussitôt, les Français signèrent un armistice, le premier traité conclu avec l'Assemblée d'Angora.

L'armée grecque était perdue. L'année suivante, le 26 août 1922, à Damlu-Punar, Mustapha Kémal lui infligea une défaite qui fut un désastre dont l'Europe peut-être n'a pas connu

toute l'envergure. Ce fut la bataille du généralissime, après laquelle Mustapha Kémal reçut le titre de Ghazi.

Quinze jours après, le 8 septembre, les Turcs entraient à Smyrne, sur les talons des fuyards. Kémal les avait poursuivis avec une telle célérité que la déroute grecque devint une panique démesurée gagnant les garnisons des villes et tous les habitants chrétiens. C'était une foule, sans cesse accrue, qui s'en allait se précipiter dans la mer. Si rapide que fût Kémal, il ne put empêcher que de nombreux villages, des bourgades, des villes, ne fussent brûlés au passage par ces désespérés.

Mustapha Kémal avait sauvé l'Anatolie et libéré Constantinople. Mais une autre victoire, plus difficile peut-être, restait à accomplir : reconstituer le pays, ruiné par la guerre, appauvri, et où, déjà, des réactions souterraines se manifestaient. Le Sultan, fuyant sur un navire anglais, lui facilita la tâche. L'Assemblée nationale n'eut plus qu'à décréter l'abolition des droits du souverain absent. Ismet Pacha, général vainqueur et diplomate consommé, allait à Lausanne négocier un traité qui abrogeait celui de Sèvres. Et la République fut proclamée, le 29 octobre 1923.

Cette juvénile République, née au milieu de tant

de troubles et de souffrances, Kémal devait confier aux jeunes hommes le soin de la servir, en leur rappelant les difficultés que lui-même surmonta :

« O jeunesse turque, ton premier devoir est de conserver et de défendre pour toujours la République turque... Tous les points du pays peuvent être occupés de fait; ceux qui détiennent le pouvoir peuvent se trouver dans l'inadvertance, l'égarement, voire la trahison. La nation peut être tombée, exténuée, dans la pauvreté et la misère. O toi, fils de l'avenir turc, même dans ces conditions, ton devoir est de sauver l'indépendance et la République turque. La force dont tu as besoin se trouve dans le noble sang de tes veines. »

— Séparer la mosquée de l'État, arracher le peuple aux routines qui l'engourdissent, l'accoutumer aux exigences de la vie moderne, lui donner des lois européennes, faire appel à toutes les forces, à toutes les bonnes volontés, telle est la tâche que le Victorieux s'est proposée, conclut un des narrateurs.

— Lui seul pouvait réussir! s'écrie un jeune homme. Lui seul pouvait, par exemple, obtenir de ce peuple qu'il abandonnât le fez, symbole de sa foi religieuse : tout autre se serait perdu à

exiger un tel geste considéré comme un blasphème. Déjà, ceux qui connaissaient son projet l'avertissaient. Il partit pour Castamouni, un centre particulièrement conservateur. Et tandis qu'on s'assemblait autour de sa personne, il n'eut qu'à retirer son fez, à le jeter loin de lui... et tout le monde immédiatement suivit son exemple.

Ainsi, d'un trait de plume, supprima-t-il l'ancien calendrier de l'Hégire, pour imposer le calendrier européen. Ainsi vient-il de faire accepter le nouvel alphabet. Avec lui, il y a toujours de l'imprévu.

Le secret de ses réussites? Il mûrit longuement en lui-même chacune de ses entreprises, sans rien laisser au hasard, réglant les moindres détails. Le jour venu, il annonce son projet, déjà certain de le voir triompher. Et sur ses lèvres, revient la parole qu'il prononçait à la veille de ses victoires :

— Vous allez voir de grandes choses...

*
* *

L'heure s'avance, la lune a fini de tomber derrière les ondulations de la plaine; dans la nuit plus sombre, les étoiles sont étrangement vivantes. Nous nous taisons. Quelqu'un demande à mi-voix :

— Cet homme de fer, a-t-il des moments de douceur où il s'épanche, où il laisse percer sa sensibilité ?

Ce fut une femme qui répondit :

— J'ai été témoin de ceci : un soir, nous étions tous ensemble autour de lui ; il appela une jeune fille qu'il a recueillie parce qu'elle l'avait supplié de la laisser le servir, la fille d'un prêtre. Il l'a adoptée et va l'envoyer à l'École normale. Ce soir-là, il lui demanda de chanter la prière de l'Iman. D'abord elle ne voulait pas, trop timide. Mais qui peut rien lui refuser à lui ? Quand je repense à cette scène, je retrouve toujours cette petite figure pâle, si pure et si émue, et cette voix profonde aux inflexions de cristal. L'enfant chantait avec toute son âme l'invocation qui tombe chaque jour du haut des minarets. Jamais je n'avais entendu ces paroles modulées ainsi... On eût dit que la prière que je connais si bien se révélait à moi. Quand elle eut fini, le Ghazi lui demanda de recommencer. Elle obéit. Alors je regardai Kémal. Il avait des larmes sur ses joues.

# DEUXIÈME PARTIE

## I

## PLEINE TERRE

*La terre.*

Beauté de cette terre d'Anatolie, sans limites, toute nue dans le ruissellement du soleil, sans aucune végétation qui rompe le rythme de ses lignes. L'été, dévorant les herbes, lui restitue son caractère essentiel. Rien que la terre, la montagne, le rocher. On peut se croire au commencement du monde, alors que la planète, échappée au baptême du feu, naissait à peine, n'était encore polluée par aucun germe de vie.

Telle quelle : de la matière solide et noble, des courbes, le mouvement immobile des ondulations, les jeux de la lumière multipliés à l'infini, toute la splendeur de ce cadre vide que

les hommes ailleurs sont venus altérer, qu'ici, ils ont laissé intact.

C'est à ce désert magnifique que mes yeux retournent sans cesse, délivrés de ne reconnaître rien qui rappelle ma race humaine, admis sur un autre plan du monde... le monde à ses origines, prêt pour accueillir les drames qui viendront, mais sauf encore, libre encore, offert tout entier aux ardeurs du soleil, parcouru d'un bout à l'autre par les ondes mystérieuses de la lumière et du son, ayant tous ses trésors à lui, inviolés, ses pierres, ses marbres, où les hommes sculpteront leurs visages, ses métaux dont ils feront de l'argent.

Le monde, sans désir, immobile, docile à la volonté sage qui lui mesure les éléments.

Cette terre d'Anatolie qui fut piétinée par des races nombreuses, sillonnée de migrations, témoin de luttes et de batailles, a toujours su effacer les traces des pas humains. Il suffit d'un peu de lœss en voyage : hautes colonnes de poussière tourbillonnante qui cheminent sur le plateau, poussière d'homme et de rocher, cendres mêlées, continuellement en marche. Seules formes mouvantes à travers l'étendue, elles s'affairent à leur besogne de fossoyeuses. Le vent les construit et les défait tour à tour; elles se dissolvent et s'évanouissent. D'autres se lèvent, s'étirent et prennent leur route.

Les chaussées que les Romains ont suspendues le long des défilés, creusées dans la roche, laissent percer leurs dalles ici et là, attestant la mainmise de la civilisation antique. Mais qui se souvient de ces réseaux ensevelis sous la poussière ?

Les montagnes, rangées le long de chaque plaine, veillant de toutes leurs cimes, s'opposent aux entreprises humaines. Les villages plats, taupinières de pisé, se confondent avec le sol. Les villes mêmes, séparées par des chaînes successives et des cols farouches, se tassent dans leur plaine comme au fond d'un écrin d'or. Elles ne savent pas allonger autour d'elles une banlieue indiscrète, meubler leurs environs de villas. Elles s'arrêtent net au bord d'un désert. En les quittant, le voyageur est immédiatement repris par la sensation de l'inexploré.

Étrange pays qui berça les plus anciennes civilisations et qui paraît à chaque instant la plus neuve des terres.

On rêve de forces intactes rassemblées autour de ces sommets où les hommes, sans doute, n'ont jamais posé le pied. Il semble que l'on chemine enveloppé des volontés éternelles. N'avons-nous pas déposé dans le vestiaire d'une de ces villes nos personnalités d'Européens, envahies de détails médiocres, soucieuses de découper le

temps par petites tranches numérotées, comme un horaire ? Nous voici avec un cœur nouveau, des yeux nouveaux, une âme n'ayant pas servi encore, où pourtant tressaillent de vagues réminiscences... qui ne sont pas de celles que l'esprit peut analyser.

Quels liens secrets s'affirment entre elle et cette pyramide bleue lentement surgie à l'horizon et qui lui devient tout à coup si précieuse ? Quel sortilège l'attache à ce village indifférent ? Pourquoi ces houles de la terre, qui disparaîtront à jamais sitôt le col franchi, l'émeuvent-elles à ce point ? — Tant qu'elles seront visibles, je les retiendrai dans mon regard.

Des yeux nouveaux... Avions-nous vu des montagnes avant celles-ci ? Connaissions-nous la lumière ? Cette lumière prodiguée, si fluide, si légère, si prompte à se colorer de reflets.

A chaque fin d'après-midi, on contemple le coucher du soleil comme s'il était inattendu. Et chaque jour c'est une fantasmagorie, tragique ou sereine, qui semble révéler quelque chose qu'on attend, qui ne s'exprime point avec des paroles. Des couleurs étrangères paraissent un instant dans le ciel : des bleus, non pas bleus, mais au-dessus du bleu, plus profonds, plus chargés de douceur, des roses d'un autre monde, d'une subtilité mystérieuse, des ors qui ont des radiations

inédites, des verts surnaturels. Pendant ces minutes incertaines où le crépuscule hésite à descendre ses voiles, tout un ordre de beauté secrète se laisse pressentir, comme la promesse de splendeurs refusées à nos yeux d'infirmes, et qui les comble d'une sorte de joie nostalgique.

### *Les lacs.*

Avant un demi-siècle, sans doute, ces deux petits lacs au sud d'Angora, séparés de la capitale par des collines et de longs défilés tournants, seront des lieux recherchés par les villégiateurs, lorsqu'on aura vaincu les moustiques et planté des arbres.

Aujourd'hui, c'est aux oiseaux qu'ils appartiennent, des myriades d'oiseaux qui ponctuent les deux étroits miroirs allongés au pied des montagnes : le lac d'eau douce, serti dans les roseaux, recourbé comme une Corne d'Or en miniature, le lac saumâtre réfugiant ses eaux à l'extrémité de son lit tout blanc de sel. Les possesseurs ailés de cet éden ne connaissent d'autres visages humains que ces faces de paysans penchées sur les maigres champs arrachés à cette terre ingrate, où ne poussent guère que les

plantes grises des marécages, où des tortues solennelles se promènent. Les oiseaux ont ici leurs demeures, leurs bains et leurs parlements. De toutes parts, dans le ciel, on en voit qui se hâtent en vols disciplinés, longues files égrenées comme des colliers de perles noires. Ils vont rejoindre les tribus heureuses au repos sur l'onde immobile, incandescente en cette fin du jour, lac de métal au sein de la terre chaude, concentrant toutes les ardeurs de la montagne : on croirait se brûler en plongeant dans ces eaux. Eux, ils sont accoutumés sans doute. Ils attendent avec patience la nuit qui rafraîchira leur bain.

L'automobile s'est avancée aussi loin que la terre mouillée de sel a consenti à la porter. L'un de nous déchaîna le clakson. Une seconde... et la voix discordante se tut. Alors nous avons entendu le silence qui se brisait et tombait en morceaux. Il y eut un tressaillement sur le miroir d'or pointillé de noir. Et la foule de canards, d'oies sauvages, de grues, de grèbes, s'envola d'un seul coup, sans un cri, avec un si formidable bruissement d'ailes que nous croyions entendre l'écho d'un train en marche. Un nuage en déroute ondulait au-dessus des eaux rutilantes. Cet infini d'ailes ne retrouvait pas la paix : froissement de soie déchirée, rythmes de fuite, tournoiements éperdus.

Lorsque, le soleil couché, les lacs ne refléteront plus que des bleus assourdis et le mystère des préparatifs nocturnes, les oiseaux se souviendront de leurs nids. Peut-être, en quelque conciliabule affolé, les chefs demanderont s'ils ne leur faudra pas, un jour, quitter leur paradis violé, chercher un autre lac, plus secret, où des êtres sauvages et redoutables ne viendront pas troubler la paix dorée du soir, et menacer leur peuple de quelque affreux péril dont leur chair encore tremblante a le pressentiment.

### *Les petits ânes.*

Le bref crépuscule qui tire après lui, d'un mouvement si rapide, la nuit déjà prête, rend plus étroit le défilé. Une ombre apparaît, se range au bord de la route, se précise : les yeux identifient une suite de petits ânes pesamment chargés, la tête basse, escortés d'hommes qui vont à pied, de la même allure patiente.

Où vont-ils, ces petits ânes, en marche vers le désert ? Des heures s'écouleront avant qu'ils ne rencontrent un village, et des jours et des jours avant qu'ils n'abordent une ville. Ils iront ainsi toute la nuit, toutes les nuits ; ils dormiront,

enfin délivrés de leur charge, aux abords d'une ferme ou d'un han, lorsque le soleil rendra les pistes brûlantes. Ils s'arrêteront près d'une fontaine de pierre, maternelle au bord de la route. Et leur caravane lente reprendra le chemin.

Le collier de perles bleues qu'ils portent à leur encolure, les perles bleues insérées dans leur harnais, les préservent des mauvaises chances, les sauveront de l'abîme, des brigands, de la soif. Jusqu'au bourg lointain qui les attend, ils porteront leur charge intacte. Aussitôt, ils en subiront une nouvelle et recommenceront le trajet en sens inverse.

Ainsi, tous les jours de l'année, toutes les années des siècles, tous les siècles des millénaires : le même pas, la même expression de douceur courageuse qui ne sait rien refuser, les mêmes perles bleues. Seulement, aujourd'hui, leurs conducteurs se coiffent d'une casquette au lieu d'un fez — ce qui les a un peu étonnés au début. Et puis, ils se sont habitués.

Toutes les nuits, pendant l'été, les jours pendant l'hiver, sous le soleil, dans le vent, par la neige, les pistes d'Anatolie voient passer les caravanes de petits ânes tristes, besognant sans ruades et sans lubies, et tellement pareils qu'on dirait une innombrable caravane unique, allant et venant, déroulée au même instant sur le pays entier.

## II

## CÉSARÉE, LIEUX CHARMANTS...

*Césarée, la nuit.*

Voici un an que Césarée est reliée à Angora par une ligne de chemin de fer qui sera prolongée jusqu'à Sivas : douze heures à travers les plateaux du sud-est, pauvres de villages et sans une ville, où les gares neuves ont l'air privées de tout secours humain. Au crépuscule, des lumières s'éparpillent au pied de l'Argée (l'Erdjias) dont nous avons vu grandir la pyramide géante.

Puis, c'est la plongée dans un dédale de ruelles vides et noires. Murs aveugles, cubes de nuit plus épaisse ; maisons qui se rejoignent par le haut ; fantastiques silhouettes de gargouilles découpées sur le ciel étoilé. De distance en distance, une lampe électrique éclaire si pauvrement les chausse-trapes du pavé qu'elle fait penser à

un falot d'autrefois. Des gens dorment, allongés devant les seuils. Entre deux murailles se lèvent des formes blanches, les stèles d'un cimetière.

Quel silence enveloppe le jardin du lycée où nous dormirons!

L'égouttement du jet d'eau au centre d'un bassin semble une musique oubliée errant à travers ce silence. Et les masses obscures des arbres, cette fraîcheur épandue sur nos têtes, ces fleurs entrevues dans l'ombre, quelle sensation d'occident, d'outre-mer! Il fait presque froid sur cc plateau de près de 1.200 mètres. La cime pointue de l'Erdjias garde, à 3.900 mètres d'altitude, une flaque de neige que, du wagon, nous avons longuement contemplée. Cette nuit, je retrouve dans le vent la limpidité de cette neige. J'essaie en vain de surprendre la respiration de la ville endormie. Le silence des ruelles tournant le long des murailles comme des fosses ténébreuses rejoint le silence des étendues vides à ses portes.

## *Double visage de Césarée.*

Le jour levant nous restitue Césarée. Déjà la lumière envolée de la double cime de l'Erdjias colore avec minutie, devant chaque fenêtre de

cette longue chambre de lycée, un élément de la vie anatolienne : un bain turc aux coupoles envahies d'herbes sèches, un pan de cimetière, un tombeau sous des peupliers, une fontaine où vient boire une caravane, et ces graves minarets seldjoukides dépouillés d'ornements, et ces antiques murailles de la citadelle, patinées d'or.

Césarée ne se contente pas des légères maisons de pisé, blanchies à la chaux, comme l'ancienne Angora. Elle a choisi la pierre qui dure et se défend. Ses maisons graves, aux nobles façades à encorbellements, dérobent derrière des murs leurs cours, leurs fenêtres ouvragées, leurs escaliers extérieurs, leurs jardins. Elles sont comme le prolongement du château fort, dont les murailles puissantes ont l'air installées pour l'éternité. Seules ont souffert les crénelures des tours. Le bazar, voûté, développant ses massifs de maçonnerie, semble une seconde forteresse. Dans l'obscurité fraîche, les marchands barbus, au fond de leur logette, apparaissent comme les gardiens de tous ces trésors étalés : les tapis fabriqués ici même, les étoffes anciennes, les tissages, les bijoux d'argent ciselé, repoussé, les cuirs incrustés, les harnais brodés de ces perles bleues qui portent ingénument la chance des petits ânes. Des fruits, des tas de sel gemme, des herses, hérissées de silex, pareilles à l'ancien

tribulum des Romains, voisinent avec la pacotille européenne.

Césarée au double visage... Ville d'Asie à l'expression réticente : le silence des façades closes, les formidables murailles, le mouvement nonchalant de ses rues encombrées de caravanes, les petits métiers paresseux qui se poursuivent le long des trottoirs, les femmes voilées dont les longues jupes sombres se hâtent de disparaître dans l'entrebâillement d'une porte. Cité qu'on devine travaillée d'influences européennes, repliée sur un rêve occidental : l'opiniâtreté des marchands au fond du bazar; tous ces vendeurs improvisés qui guettent dans la rue, entourent l'étranger, et, sournoisement, tirent de leur poche des monnaies anciennes, des camées et des bagues; les petites industries frauduleuses... ces tablettes soi-disant hittites, en terre cuite où sont gravés des caractères cunéiformes, imités avec conscience, et dont on vous jure l'authenticité.

Aujourd'hui, il n'y a plus un seul chrétien orthodoxe à Césarée.

Mais ne dirait-on pas que les commerçants grecs, qui vécurent ici nombreux et prospères, ont laissé derrière eux, en s'en allant, un peu de leur désir de richesse ? Ils formèrent les marchands turcs à leur ressemblance, de même qu'ils leur transmirent le goût des maisons bien

construites, des villégiatures estivales, sur les basses rampes de l'Erdjias.

Si longtemps, Césarée avait vu, chaque soir de la canicule, le bazar verrouillé, ses marchands grecs, dans leurs longues lévites, enfourcher leurs ânes et monter à la bourgade de Talas où ils retrouvaient leurs jardins et leurs vignes!

Les Turcs de Césarée, à leur exemple, ont appris la valeur de l'argent qui permet d'orner la vie. Dans tout le pays, les Césariotes sont réputés très habiles aux marchandages, intelligents et âpres au gain. Les juifs, dit-on, ne peuvent s'implanter dans cette ville calculatrice. On raconte avec fierté l'histoire de l'enfant césariote qui jouait avec une pièce d'or et à qui un vieux juif offrit en échange des bonbons : l'enfant sut mettre le juif en fuite.

Faut-il croire que, sur certains terrains prédestinés, certains traits de caractère s'enracinent comme une plante envahissante? Toujours est-il qu'à Gul-Tépé, une ville hittite proche de Césarée, on a retrouvé une quantité de contrats de vente inscrits sur des tablettes de terre cuite. Les Hittites de Gul-Tépé étaient déjà des marchands...

## *La Princesse de Lune.*

Pourtant, Césarée eut une âme religieuse, si l'on en juge par la sollicitude qu'elle portait à ses médressés (1), à ses mosquées, à ses tombeaux, et par ses légendes où le surnaturel se mêle si tendrement à la vie.

C'est à Césarée qu'on a la première impression de la grandeur de l'art seldjoukide : portes monumentales des mosquées dont la décoration, d'une délicatesse minutieuse, applique des dentelles de pierre du haut en bas des chambranles; médressés aux murs construits en dalles énormes comme pour défendre les richesses spirituelles vivantes à l'intérieur; ces murs de forteresse encadrent un haut portique où les sculpteurs ont prodigué les stalactites et les entrelacs.

La plus vaste mosquée, Khounat, qui aligne dans la pénombre de sa nef une suite d'arcades dont la perspective fait rêver à quelque mystérieuse forêt de pierre, fut édifiée par une jeune fille, Mah-Péli, la princesse de lune. Son père, un seigneur seldjouk opulent et puissant, ne lui refusait rien. Cependant Mah-Péli était malheureuse.

(1) Ecoles coraniques.

Elle se croyait sans cesse poursuivie par des serpents. Ce rayon de lune, ce reflet de neige, menacé par la bête maudite, quel symbole! En vain Mah-Péli appela des architectes et des sculpteurs, offrit à Dieu la mosquée magnifique aux arcs multiples, au member de bois précieux et ouvragé : le serpent continuait à la glacer d'horreur. Elle fit élever, tout proche de la mosquée, son propre tombeau, et elle prescrivit que son cercueil fût suspendu dans le vide, sous la coupole, afin que le serpent ne pût l'atteindre. Une jeune fille en proie à de telles obsessions est guettée par la mort : Mah-Péli ne tarda point à habiter la merveilleuse et funèbre demeure hexagonale que les premiers artistes de son père avaient ornée pour elle d'arabesques découpées dans la pierre, tellement aériennes qu'elles évoquent les robes dont s'enveloppait le corps charmant de la princesse de lune. Est-ce par ces petites fenêtres à double ogive que passa l'ennemi? Comment atteignit-il le cercueil suspendu? Comment vint-il à bout de ce revêtement de marbre et creusa-t-il cette ouverture par où il se coula jusqu'au jeune cadavre?

Ainsi Mah-Péli qui rêva toute sa vie de se préserver du péché fut-elle souillée après sa mort par la bête immonde.

Au centre du tombeau circulaire, intact, repose

sur le sol le cercueil dont la chaîne inutile s'est rompue. Il est tout habillé de caractères arabes, sculptés dans le marbre : versets du Coran? formules d'exorcisme? Je me penche sur l'ouverture étroite où je crois entrevoir l'ombre du serpent, je rêve à la destinée de cette princesse de lune qui laissa de si splendides protestations de sa foi, de son désir de pureté totale... et qui ne fut point exaucée.

## *La Césarée antique.*

La ville ceinturée de ses vieux cimetières s'arrête net au bord de la plaine. Charles Texier, voyageant en Asie Mineure, déclare que Césarée, toujours victime des feux souterrains, a dû se contenter de son château (Kassabah) et renoncer à s'enclore d'une muraille, afin que ses habitants, à l'heure des tremblements de terre, puissent fuir dans la campagne.

Par delà les stèles et les tombeaux à coupoles, c'est le terrain vague où flottent des écharpes de poussière, comme une enceinte impalpable. Dans la direction de l'Erdjias, le sol monte doucement vers un demi-cercle de collines, premières marches avancées du volcan. Pelées, sans arbres, sans verdure, elles ne sont point désertes. Ici un



CÉSARÉE. — LA MOSQUÉE ET LE TOMBEAU HEXAGONAL
CONSTRUITS PAR LA PRINCESSE DE LUNE

amoncellement de pierres, là, un arc en équilibre sur un pilier : de toutes parts des ruines se lèvent au flanc des deux chaînes de collines parallèles à l'éminence que nous gravissons.

Au fur et à mesure de la montée, je vois surgir la ville morte, déployée en amphithéâtre à droite et à gauche de l'éperon central dont nous atteignons le sommet. Elle se répand dans la plaine, elle gravit les contreforts de l'Erdjias. Le regard saisit le plan magnifique et volontaire de cette citée hardie qui avait élu domicile sur les ressauts du volcan et s'adossait à ses rampes.

Des tas de pierre sans fin, des murs tragiques, ouverts, se défendant encore, des arcades demeurées debout, des pans de maisons bouleversées qui laissent entre elles le vide de leurs terrasses et de leurs jardins. A nos pieds, elles enferment des espaces de steppe où paissent des moutons. Elles deviennent confuses dans l'éloignement; les yeux attentifs en découvrent d'autres qui se perdent parmi les roches éruptives : en face de cette immensité de ruines, on demeure stupéfait.

A Césarée, les guides pour étrangers sont encore inconnus. Quel repos de ne pas chercher à identifier des thermes, un cirque, un temple, un palais! Il semble que la ville tout entière vienne à notre rencontre, dans une confusion émouvante, morte et pourtant debout, impérieuse

et humiliée, éternelle peut-être comme ce volcan qui dresse au-dessus des ruines son peuple de cônes éteints. Sans crainte, elle avait choisi pour cadre cette violence désarmée, de cette hauteur elle regardait la plaine se déployer à l'infini.

A cette place même où s'est écroulée cette muraille que je touche, quelle villa ouvrait à chaque aurore ses fenêtres sur l'admirable ensemble de la montagne et de la cité? Quelle patricienne, romaine ou byzantine, leur a souri, matin après matin? De toute cette multitude de demeures humaines qui furent un jour vivantes, belles, remplies de pensées et de désirs, on sent venir très doucement comme une palpitation du passé, voix silencieuse qui s'éveille, écho assourdi d'une vie intense et disparue. Cette Cappadoce mystique, qui donna au monde un géographe universel (1), une famille de saints, un des plus grands capitaines de l'histoire, apparaît soudain plus accessible. J'interroge la ville morte, comme un livre dont on essaie de retrouver le langage.

La vieille cité des rois de Cappadoce appuyée aux marches de l'Argée, comment s'agrandit-elle au point d'abriter 400.000 âmes, selon le dire de l'histoire, lorsque, sous Valérien, elle fut sac-

(1) Strabon est né à Amasia dans l'ancienne Cappadoce.

cagée par Sapor, le fils d'Artaxerxès I^er? Le siècle suivant la retrouve prospère : c'est sur ces collines que joua saint Basile enfant. C'est ici qu'il revint, brillant avocat, donner son cours de rhétorique. Est-ce en contemplant la cime hautaine de l'Argée qu'il sentit la vertu du silence et qu'il eut la première vision de l'ordre qu'il devait fonder? Son monastère, au bord du fleuve Iris (le Yeschil Irmak), qui fut le prototype de tous les monastères d'Asie Mineure, et de presque tous les monastères d'Orient, comme on voudrait en retrouver les vestiges! Basile le Grand, évêque de Césarée... Laquelle de ces demeures était la sienne, tandis qu'il écrivait, en face de ce paysage magnifique, son *Discours sur l'utilité des livres profanes*, son traité de l'ascétisme et les *Six jours de la création?*

Appel mystique de ce coin de terre...

Le général en chef des armées d'Orient, le Capadocien Nicéphore Phocas (1), devait l'accueillir dans son cœur indomptable, lui qui, durant des années, tout en remportant les plus étonnantes victoires du dixième siècle byzantin, rêvait de s'enfermer au fond d'un cloître.

En revenant de sa première expédition en Syrie, — l'année précédente il avait pris la Crète

(1) *Nicephore Phocas*, par Schlumberger.

aux Sarrasins, — il s'arrêta à Césarée, où il célébra la fête de Pâques. Sans doute promenait-il au pied de l'Argée son rêve monastique mêlé à sa joie du triomphe. Et ce rêve était traversé par l'image de la femme qu'il aimait sans espoir, Théophano, l'impératrice de Byzance, Théophano, une fille du peuple, tellement belle que le Basileus Romain II l'avait épousée. Le rude général ne parvenait plus à l'écarter de sa pensée.

Cependant Romain II mourait l'année suivante, en pleine jeunesse, mystérieusement frappé.

Brillants matins de Césarée... Le « Victorieux », retourné en Syrie, venait d'arracher Alep au chevaleresque émir Seif Eddauleh. Il rentrait. Ce fut tout près d'ici que son lieutenant et son ami, l'Arménien Jean Tzimiscès, lui intima, l'épée à la main, d'accepter le trône vacant de l'empire.

Nicéphore refusait. Il n'aimait, disait-il, que ses soldats, ses soldats et la vision lointaine du monastère. Ses soldats, sa vocation religieuse... Et aussi l'autre rêve... le visage divin de Théophano. Il céda. C'est à Césarée qu'il fut proclamé Basileus.

Jusqu'au dernier instant, il hésita, se débattit encore. Ses lieutenants le saisirent presque de force, le hissèrent sur un bouclier et le prome-

nèrent devant les troupes massées en demi-cercle dans la plaine, au soleil levant, face à l'Argée. L'Argée, inondé de pourpre, tel qu'il m'apparut ce matin. Comme ce matin, la pourpre franchit les degrés, descendit le long des rampes, flotta sur la ville, — atteignit les soldats en délire qui acclamaient l'impérator. Et l'apothéose suprême sembla lui venir, aussi bien que de l'armée, de la double cime qui régnait sur sa Cappadoce.

Ayant revêtu les bottines couleur de pourpre, brodées d'aigles d'or, symboles du pouvoir sacré, il se rendit à la cathédrale, et le métropolitain le bénit selon les rites.

— Où devons-nous la chercher, cette cathédrale?

Au milieu d'une telle pompe, enveloppé de toute cette gloire, le guerrier se figurait Théophano moins lointaine...

Il devait l'épouser six mois plus tard.

Et il continua ses batailles : la Cilicie, Tarse, le Diarbékir, la Syrie, le Liban continuaient de subir ses invasions foudroyantes. Chaque année, c'était un retour triomphal, des milliers et des milliers d'esclaves, un butin à ne pouvoir l'évaluer.

Tandis qu'il descendait vers le sud, avant de s'engager dans les défilés du Taurus, il s'arrêtai à Césarée où se concentraient ses troupes. Il fit reconstruire les murailles. Même il amena l'impé-

ratrice à Césarée, et les deux petits princes enfants, fils de Romain II. A cette époque, moins d'un an après ses noces, le Victorieux croyait encore qu'il était aimé. Il voulut rapprocher Théophano de ses combats en lui donnant pour séjour d'été une forteresse de Cappadoce, à l'entrée des gorges du Taurus, où il vint la rejoindre après ses victoires, à la fin de l'automne. Sans doute, célébrèrent-ils ensemble, dans l'église métropolitaine de Césarée, les fêtes de Noël.

Lorsqu'il vint à Césarée pour la dernière fois, un jour d'automne, laissant son armée sous les murs d'Antioche, il traîna sa tristesse dans la cité, témoin de sa gloire et de son amour. Déjà, six ans après son couronnement, il se sentait trahi. Théophano ne l'aimait plus. Cette ambitieuse l'avait-elle jamais aimé ? Soupçonnait-il l'intrigue nouée avec l'Arménien Tzimiscès, son frère d'armes ? Pressentait-il l'assassinat, lui qui faisait construire à Byzance, au centre d'une nouvelle enceinte, un donjon à son usage, plus hermétique que le Palais sacré ? Songeait-il à la voix mystérieuse qu'il entendit une nuit monter des ténèbres de la Marmara ? « O Basileus, c'est en vain que tu fais dresser ces hauts remparts. Tu les élèverais jusqu'aux cieux que tu n'empêcherais point l'infortune de te poursuivre jusque

dans ta demeure et tes ennemis d'y pénétrer sans peine. »

Il marchait au flanc de ces collines, ayant à ses côtés Théophano invisible, cette Théophano réticente qu'il aimait et qu'il sentait de jour en jour lui échapper. Errant dans Césarée, comme Antiochus dans la Césarée de Palestine, il évoquait les jours lointains et proches où l'absente était là, magnifiant la cité par sa seule présence, et tournant vers lui son sourire. Lui aussi cherchait en pleurant la trace des pas chéris.

Puis il rentra à Byzance, à la rencontre de son destin.

Ce fut bien peu de semaines après que Théophano, dans la nuit du 10 au 11 décembre 969, ouvrit à l'Arménien Tzimiscès, son amant, et à la bande d'assassins, la chambre où le Victorieux dormait, se croyant en sûreté au fond du donjon neuf. Il dormait, enveloppé du manteau d'un moine, sur une peau de tigre étendue par terre, au pied des images saintes. Pendant les minutes affreuses où ses anciens lieutenants le frappaient et l'insultaient, faisant durer son agonie, tandis qu'il invoquait l'aide divine, revit-il sa Césarée peuplée de ses grands rêves et l'acclamant par un radieux matin ?

Saint Basile... Théophano... le Victorieux...

Au milieu des ruines immenses étalées sous le soleil, leurs ombres se lèvent ; il me semble les saisir, allant et venant dans ces décombres. Ici, le rêve s'épanouit comme la fleur naturelle de cette terre saturée d'humanité. Le passé rejoint le présent, et le présent vacille, tout emmêlé au passé.

Soudain, je me réveille, je me retourne vers la ville turque, enfermée dans ses murs, au sein de la plaine aride, la Césarée vivante, qui apparaît d'ici à peine plus vivante que la Césarée morte, tant elle se rassemble dans ses pierres, muette, concentrée, ressassant son rêve millénaire de gain et de richesse.

## III

## LA CAPPADOCE MYSTIQUE

### *L'église des fous.*

Il faut passer par Talas, l'ancienne villégiature des marchands grecs. L'Argée est comme l'achèvement d'une série de montagnes coniques, postes avancés du Taurus, alignés au bord de cette plaine plantée de quelques tombeaux. On dirait que la nature a procédé par essais avant d'arriver à parfaire la montagne superbe aux cratères échelonnés. L'Alidagh, à double pointe aussi, énorme pain de sucre, réplique amoindrie de l'Argée, domine la côte où s'agrippe Talas.

La bourgade, encastrée dans le rocher, se confond avec lui. L'œil ne distingue qu'un amoncellement de pierres. Ce n'est qu'à l'instant où la route commence à monter que les constructions se dégagent de leur cadre rigide, si rapprochées

qu'elles forment une seule masse dans un pêle-mêle de murailles ruineuses. Peu à peu se dessinent des coupoles d'églises, des silhouettes de maisons grecques, élégantes, vastes, voisinant avec des maisons seldjoukides à encorbellements. Les vergers et les jardins descendent la colline, s'étalent à ses pieds.

A mi-hauteur, un peu distante, la villa que Césarée offre au Ghazi, inachevée encore, avec son toit de tuiles rouges et ses arcs portés par des colonnes. Tout au sommet, le lycée et l'hôpital américains.

Pour atteindre cet étrange village de Zendji-déré, il faut contourner l'Alidagh et gravir de longues ondulations nues.

Il apparaît enfin, enseveli sous des noyers, îlot de verdure épaisse à quelque mille six cents mètres d'altitude. Récemment vidé de deux cents habitants grecs, il resserre ses toits dans des monceaux de pierraille. On ne devine pas si la maison qu'on regarde, entre ces murs croulants, est vivante ou morte.

Au sommet du village, une vaste place sépare l'église d'une ancienne caserne ombragée d'abricotiers chargés de fruits et qui loge aujourd'hui des orphelins de guerre. Ils ont de sept à treize ans et quelques-uns, davantage. Ils jouent sur la place en attendant d'aller dormir dans leurs

vastes dortoirs. En septembre, lorsque recommenceront les leçons, ils seront plus de six cents.

On organise pour eux un réfectoire dans l'église grecque désaffectée.

Zendji-déré, le ruisseau de la chaîne (1) : l'église dont la coupole se profile au-dessus d'un long mur aveugle, ponctué de gargouilles, a baptisé le village. Des Grecs, chassés de Syrie, étaient venus s'installer à trois kilomètres d'ici. Pour construire leur église à cette place favorisée, qu'un ruisseau comble de verdure, ils creusèrent un tunnel par où ils transportaient leurs pierres de taille. Afin de se retrouver dans ces ténèbres, ils avaient installé le long du boyau une chaîne à laquelle ils s'appuyaient durant leur marche difficultueuse. Ainsi l'église surgit-elle au grand jour comme par miracle.

Cette légende correspond peut-être à quelque vérité, puisque, m'assure-t-on, l'ouverture du tunnel fut déblayée et qu'on a pu le suivre et parcourir quatre cents mètres. Au delà, les parois se sont effondrées.

Basse et trapue, défendue par sa longue muraille, la coupole s'appuyant à une construction

(1) Cette traduction s'applique à une forme corrompue de l'expression Zindji-déré. En réalité Zindji signifie l'Arabe, le noir, Zindji-déré, la vallée de l'Arabe, souvenir des Syriens qui fondèrent l'église (Note du Révérend père de Jerphanion).

cubique, l'antique église garde une expression austère. Trois arcs romans, portés par des colonnes, donnent accès dans une cour encombrée de pierres tombales qu'on a retirées de la crypte.

L'atelier de menuiserie installé dans la nef, les ouvriers qui polissent les longues tables du réfectoire, ne lui enlèvent rien de sa gravité ni de son silence. Les chaudes couleurs des fresques déroulées le long des murs et fondues dans la pénombre ne lui communiquent aucune douceur, pas même cette sainte Cène, ni ce saint Jean très jeune, incliné devant le Christ, naïves figures à demi effacées, dont les plus basses, à portée de la main, ont les yeux crevés, crevés par des soldats, nous dit-on, qui voulaient sans doute se défendre de tous ces regards humains que la loi du Coran interdit.

Avec ses lourds piliers, ses arcades cintrées, ses portes aux verrous énormes, et bardées de clous, son aspect de prison autant que de sanctuaire, l'église de Zendji-déré déconcerte ; elle a la physionomie fermée de ces très vieux prêtres qui connaissent trop d'histoires tragiques. Pendant des siècles, ses voûtes basses ont retenti de cris étouffés par les murs, de gémissements qui n'avaient plus rien d'humain. Car elle est l'église des fous. Quelle fut l'origine de cette longue tradition? Quel miracle initial déclencha par la suite

l'interminable cortège des aliénés qu'on amenait ici recouvrer la raison ? On les introduisait dans la crypte, divisée en cellules souterraines. On les abandonnait aux ténèbres, aux forces qui se manifestent dans la solitude totale et dont l'église était la réceptrice. Au bout de quinze jours, affaiblis, calmés, ils ressortaient, rendus à leur personnalité véritable, guéris enfin.

La réputation du sanctuaire était si bien établie qu'il en venait de tout le pays, des musulmans aussi bien que des chrétiens, confondus dans la même grâce, participant au même bienfait, et si nombreux qu'on les hospitalisait dans la maison, encore debout, face à l'église, en attendant leur tour d'incarcération ; les plus dangereux étaient attachés à ces anneaux de fer encastrés dans le mur extérieur jusqu'à ce qu'une place fût libre au fond de la crypte. L'église, assiégée de déments, leur prodiguait sa vertu. Le souvenir de tant de souffrances semble gravé sur ces pierres. Sera-t-il effacé par la jeunesse des orphelins qui viendront s'asseoir autour des tables qu'on leur prépare ?

La confiance du peuple en l'église miséricordieuse aux fous ne s'est pas affaiblie. Hier, encore, deux paysans, venus de loin, amenaient à Zendjidéré leur fils dément, et suppliaient qu'on voulût bien l'interner dans le caveau. En vain leur affirmait-on que l'église était désormais ino-

pérante, refusée aux fous, et que le temps des miracles ne reviendrait plus. Le vieil homme et la vieille femme refusaient de le croire, prétendaient qu'on retirât les planches obstruant l'ouverture de la crypte. Ils ne voulaient pas s'en aller avec le pauvre être vacillant qu'ils avaient cru guérir. Il le fallut néanmoins. Têtes basses, ils reprirent la route. Pour la première fois, on vit un fou descendre la côte de Zendji-déré, remportant sa folie.

## *Les mille et une églises.*

La vaste plaine de Césarée au sud, la chaîne de volcans que l'on tourne, et puis une série de marches rocheuses qui montent lentement jusqu'à la crête d'où l'on domine Urgub.

Est-il ville au monde dotée d'un cadre plus extraordinaire?

Tout le long de cette vallée à nos pieds, déployée autour de ce rude promontoire, moutonnent des troupeaux de rochers, levant leurs têtes ponctuées de trous circulaires. Sur un versant, un village sertit ses façades dans le tuf volcanique: on ne sait plus si l'on reconnait un village ou un bloc plus tourmenté que les autres.

Contre la falaise qui borde l'horizon, Urgub se

blottit avec son minaret, son église grecque, ses peupliers. Une partie de la ville habite le rocher qui ouvre des fenêtres et des arcs inattendus; des maisons s'adossent à la paroi perforée, se confondent avec elle.

Dans le lointain, des massifs de basalte criblés de lucarnes continuent le jeu. Paysage fantastique où les objets familiers changent d'aspect, où la bourgade épouse la montagne, où la montagne devient cité...

Si l'on retrouvait une ville dans la lune, sans doute aurait-elle la silhouette d'Urgub.

Les habitants de ce rocher, dans cet endroit perdu si bien clos entre ses falaises, eurent leur enfance hantée par les mêmes visiteurs qui enchantèrent la nôtre : n'avons-nous pas découvert sur la table de l'auberge d'Urgub une traduction turque, en caractères arabes, des contes de Perrault et des contes de Grimm? Ah! Cendrillon, Peau d'âne, le Petit Poucet errant parmi ces Troglodytes!

Au sortir de la ville, le chemin creusé dans une pierre rose et lisse gravit une suite de défilés aux dentelures aiguës. Bientôt, elle surplombe de vastes espaces de vignes enfermées dans des murs naturels et qui laissent pendre sur les dalles chauffées des grappes de Chanaan.

A sept kilomètres d'Urgub, il faut quitter la voiture, traverser les vignes, descendre des

rampes glissantes, contourner des vallonnements où sont enfermés de petits jardins méticuleux, surveillés par des blocs percés de fenêtres — un dédale où le guide lui-même se perd — et l'on arrive tout à coup au bord de cette vallée de Gueurémé qui a confondu d'étonnement le voyageur Paul Lucas, et, après lui, Charles Texier, chargé par le gouvernement français, au milieu du dernier siècle, d'entreprendre une description de l'Asie Mineure.

« Il est difficile de trouver en Europe un monument plus singulier et plus inconnu que celui-là... »

Une vallée immense, déserte, peuplée de cônes de pierre qui la hérissent sur toute sa largeur et jusqu'à l'horizon ; sveltes pyramides en miniature, blanches, effilées, et qui se suivent, une à une ou groupées ; parfois escaladant de hautes terrasses : tufs volcaniques, tendres pierres que le travail des eaux a lentement découpées dans la falaise, érodées et polies. On dirait une procession gigantesque, une foule en marche, brusquement pétrifiée.

Et tandis qu'on se hâte de descendre, d'atteindre cette vallée d'un autre monde, on s'aperçoit que les ombres régulières qui marquent la base des cônes sont des portes : ces pyramides naturelles furent évidées par les hommes, aménagées en



Photo Jones.

LES MILLE ET UNE ÉGLISES. VALLÉE DE GUEURÈMÉ (RÉGION D'URGUB)
LA CATHÉDRALE CREUSÉE DANS LE ROCHER

cellules, en oratoires. Les blocs puissants appointis au sommet, percés de larges ouvertures en demi-cintre, figuraient des églises, et la plus haute terrasse portait une cathédrale dont on distingue de loin les arcs sculptés. Les cônes innombrables qui se pressent à perte de vue étaient donc des habitations, des lieux de prière, des tombeaux?

Étroites cellules où ne demeurent plus que les sépulcres creusés à l'intérieur. Souvent elles ouvrent sur une chapelle dont les murs étaient couverts de fresques; des figures de saints écaillées vous regardent entrer et, parfois, les yeux du Christ, grands ouverts au-dessus d'un autel où un peu de cire est restée. Absolument vides, elles ne possèdent plus que les effigies sacrées que chaque jour efface davantage. Les tombeaux eux-mêmes ont perdu leurs cadavres, quelques ossements sont épars devant les seuils.

Les inscriptions qui furent déchiffrées sur quelques-unes des parois, invocations à la Vierge et aux saints, actes de foi en termes consacrés, ont le même caractère impersonnel que les peintures (1).

(1) Le Révérend père Guillaume de Jerphanion a consacré des années à l'étude de ces inscriptions et de ces peintures. La première partie de son grand ouvrage vient de paraître : *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les Eglises rupestres de Cappadoce* (P. Geuthner, Paris).

Je rêve aux habitants de cette ville immense et funèbre. Des cénobites de l'ordre de Saint-Basile qui cherchaient à gagner le ciel? Un autel pour prier, une cellule de pierre pour dormir, et la place du tombeau, préparée d'avance. Quelle épouvante ou quelle pitié poussait les Byzantins du x^e siècle à fuir en si grand nombre les cités affairées et le bruit des négoces? Ce peuple d'anachorètes qui se succédèrent à Gueurémé pendant quatre cents ans et davantage, qu'ont-ils laissé d'eux-mêmes, de leurs méditations, de leurs joies divines? Quels témoignages de leurs révélations? A de telles distances de tout secours humain, mal défendus contre les neiges et les gelées des hauts plateaux, ils eurent à souffrir bien plus que les moines dans leurs monastères : quelles consolations obtenaient-ils en retour de leurs sacrifices, quelles grâces?

L'histoire n'a rien retenu de leurs existences, pas même un nom.

Je retourne ces questions sans réponse. Nul ne peut donner un indice, évoquer seulement une légende : cette pieuse foule anonyme a disparu de la mémoire des hommes. Je sais seulement qu'il y a dans ces montagnes d'autres nécropoles, plus vastes encore que celle-ci. Toute la région à l'est du Désert salé fut envahie par les moines troglodytes.

A l'extrémité occidentale de ce désert, dans le même temps, Djélal-Eddin et ses derviches, qui dansaient pour obtenir l'extase, ont fixé une tradition, des poèmes, de la musique, et nous permettent d'approcher leur âme. Les cénobites de Gueurémé, cherchant Dieu par des voies différentes, n'ont rien laissé que ces cônes perforés où nous tentons en vain de surprendre quelque reflet de leur flamme intérieure, de leurs communions ineffables, cri de gratitude ou d'espérance, rien que ces tombeaux vides, ces églises ouvertes aux quatre vents...

Les marchands grecs d'Urgub et de Césarée, obéissant à d'obscurs souvenirs, venaient ici, en pèlerinage, allumer des cierges dans quelqu'une des mille et une églises. A présent qu'ils sont partis, la ville morte est rendue à son silence éternel.

Se peut-il qu'un tel afflux de pensée humaine se perde dans un néant si total?

— Inscrit ailleurs, peut-être.

Longtemps, je me retourne pour contempler encore l'étonnant paysage de pierre. Le soleil oblique peint en rose vif la multitude de cônes où se dessinent, plus nettes, les ouvertures noires. Enfermés entre les falaises violettes et les bancs de sable clair, ils s'enfoncent peu à peu,

s'effacent, tandis que monte à l'horizon, au-dessus des longues côtes pierreuses, le village des « Trois forteresses », établi dans un rocher à triple pointe, habité par des hommes, et qui semble si bien le prolongement de la nécropole qu'il n'apporte à ce désert de tuf aucun rappel de la vie.

## IV

# KONIAH, LA VILLE SAINTE

### *A travers le Désert salé.*

Nev-Chéhir, la petite ville turque, le han aux cellules suspectes où nous avons dormi, l'ancienne bibliothèque à coupole peinte de couleurs claires, délicatement enchevêtrées, et qui garde des manuscrits précieux, ornés de miniatures, tout cela est déjà loin derrière nous. Le plateau désolé se couvre de blocs de laves et descend à la rencontre du Désert salé dont il est un avant-coureur. Les hautes montagnes en demi-cercle s'écartent ; le bourg d'Ak-séraï à leur pied s'enfouit sous une ligne de peupliers, dernier effort de la végétation avant le désert.

Il apparaît dans la profondeur comme une mer violette aux veloutés inattendus. Les dômes des collines, qui vont se rapetissant, échelonnent sur

le ciel des gibbosités couleur d'indigo presque noir. Nous roulons vers un infini mystérieux qui n'est ni de la terre, ni de l'eau. Puis ces jeux de lumière se sont dissipés et la plaine sans limite s'est étalée.

Grise, rase, nourrissant pauvrement des touffes épineuses, clairsemées sur la terre saumâtre, elle est tout habitée de mirages : larges avenues d'eau qui paraissent et s'évanouissent; bois de taillis imaginaires ; majestueuse citadelle transformée soudain en un modeste cube de pierre abritant une fontaine. Les yeux hésitent entre tant de silhouettes incertaines qui se défont à notre approche. La monotonie de cette solitude comblée de silence est sans cesse rompue par de nouvelles illusions, aussitôt dissipées.

Vaste dépression au cœur du plateau d'Anatolie, à mille mètres d'altitude, le Désert salé est le lit d'un lac immense qui a disparu. Ses dernières eaux, plus saumâtres que celles de la Mer Morte, résistent encore aux appels du soleil, rassemblées au nord-est, dans une faille sans profondeur, le lac de Tuz-Ghöl.

Nous suivons une piste sablonneuse qui traverse le désert d'Ak-Séraï à Koniah, impraticable aux voitures les jours de grandes pluies. On est en train de construire une chaussée.

Que trouvent-ils à brouter, ces troupeaux de

chèvres blanches à la longue fourrure soyeuse? et ces moutons dont la queue grasse vacille à chacun de leurs bonds comme un coussin mal attaché? De quoi vivent-ils, les rares habitants de ces huttes de torchis éparses à de si longues distances? De loin en loin se dresse un han où les caravanes trouvent un refuge pour la nuit. La plupart sont en ruines. Les énormes piliers soutiennent encore les arcs d'une voûte à demi écroulée. Ces han seldjoukides sont tous construits selon un ordre identique : un mur d'enceinte formidable les défend contre les agressions; la porte le domine, très haute, sculptée en stalactite, de la même pierre friable, aux tons cuivrés; la cour intérieure se déploie autour d'une petite mosquée et d'une fontaine; des rangées de piliers supportent la voûte hospitalière qui abritera les hommes et les bêtes. Ces han, à la fois forteresse et lieu de culte, où l'on a prévu le rafraîchissement des âmes aussi bien que le repos des corps, jalonnent l'immense étendue des plateaux anatoliens où les caravanes ne se sentent jamais tout à fait abandonnées.

Le plus beau de ces refuges est Sultan Han. La porte, presque intacte, offre au voyageur ses grandes fleurs sculptées, reliées par des entrelacs encadrant un verset du Coran. Quel artiste vint au fond du désert ouvrer cette merveille?

Pour les pauvres âniers et les conducteurs de chameaux, il découpa dans la pierre ces fins pétales multiples avec autant d'amour que s'il eût dû contenter un seigneur et orner un palais. Ce temps-là et ce pays-ci ont toujours ignoré le terme affreux « d'art populaire »...

De loin, Sultan Han nous était apparu enveloppé d'arbres et de jardins. Mirage... Autour de ses murailles dorées, il y avait quelques huttes de terre, et, dans l'éloignement, une ligne de saules rabougris et courbés par le vent.

Impossible d'obtenir un verre de thé, un peu de pain, ce pain d'Anatolie, sans levain, qui se cuit en minces feuillets. Le pays souffre de la disette. Les quelques habitants de Sultan Han n'ont point de pain pour eux-mêmes.

Plus loin, devant un autre han, un nègre, sous un abri de torchis, prépare du thé pour les caravaniers. L'eau bout sur un feu de tések (1) qui répand une odeur nauséabonde. Le nègre nous accueille avec un large sourire et nous tend des verres fumants. Je lui demande s'il a été jusqu'au lac invisible et si proche derrière la ligne de l'horizon. Il répond :

— A quoi bon aller dans ce trou?

(1) Combustible des steppes: fiente d'animaux pétrie avec de la paille hachée.

Le jour passe. Seuls varient les jeux de la lumière sur l'étendue continuellement pareille. Encore un puits à balancier qui lève son bras comme la vergue en détresse d'un navire immergé; encore un misérable village, aux huttes aplaties, ressemblant à une île battue par les flots immobiles de la terre.

La plaine s'incline vers des montagnes qui grandissent. Deux pointes jumelles, deux cônes de volcan, reliés par un plan incurvé, s'écartent peu à peu, laissant paraître d'autres chaînes superposées comme les gradins d'un escalier gigantesque.

Est-ce encore un mirage? Des arbres très pâles commencent de s'effiler au pied de ces montagnes. Déjà nous sommes habitués à récuser le témoignage de nos yeux. Pourtant le désert semble bien s'arrêter net, endigué par ces massifs qui prennent de plus en plus d'ampleur. Et la ligne d'arbres se précise, allonge une frange délicate envahissant tout l'horizon.

Un peu d'herbe tapisse la terre entre les touffes grises. Les troupeaux plus nombreux ralentissent la voiture.

Des minarets prolongent, en découpures blanches, sur le fond violet des montagnes, la sombre dentelle des arbres : silhouette légère et discrète d'une ville presque irréelle, laissant paraître ses minarets et ses coupoles avant de

révéler ses maisons enfouies sous la verdure. Nous ne les apercevrons qu'à l'instant où les vignes s'avanceront jusqu'au bord du désert: modestes maisons de pisé qui regardent avec intérêt passer les files de buffles lourdement en marche vers la ville.

Koniah ? Oui, c'est Koniah.

### *Koniah, la ville sainte.*

Quartiers neufs. École primaire luxueuse. Vaste École normale. École des Arts et Métiers. Banque agricole. Je regarde ces bâtiments qui émerveillent notre compagnon turc, avec la même surprise déçue que l'on éprouve en découvrant aux abords de Florence ou d'Assise des cheminées d'usines... Ne s'imagine-t-on pas qu'on retrouvera intactes les villes qui furent des centres rayonnants d'ardeur spirituelle? Patries inconnues dont nos cœurs ont rêvé, et que l'on approche avec une tendresse mêlée de gratitude et d'espérance : recueillir quelque reflet de leur vie d'autrefois...

Koniah, point sensible de culture psychique, ville élue — où trouve-t-on, en Europe, une telle continuité, une tradition qui se maintienne vivante jusqu'à nos jours, un maître engendrant

d'autres maîtres, une ardeur que sept siècles n'ont pas éteinte? — Koniah, reléguée entre ses montagnes et son désert, n'était-elle pas prédestinée à s'absorber silencieusement dans la contemplation des choses qui ne passent point?

Nous abordons enfin la vieille ville et nous l'interrogeons rue après rue. Des médressés, des mosquées, des tombeaux sous de grands arbres. Celle d'Ala-Eddin, au sommet d'une butte où s'appuyait la citadelle disparue, semble tenir la ville sous son étreinte. Elle fut terminée l'année même où arrivait, à Koniah, Djélal-Eddin Roumi, le plus grand poète de son temps, l'un des grands poètes de tous les temps, et le fondateur de l'ordre des derviches Mévlewi, qui multiplient leurs extases en se livrant à des danses rituelles : Djélal-Eddin, son souvenir confère à Koniah une mystérieuse grandeur.

Il a dû prier et enseigner sous cette coupole. Sans doute a-t-il bu à ces antiques fontaines décorées de faïences. Ici, dans le bazar, il fut arrêté par des passants qui lui posaient des questions. Dans la rue des Batteurs d'or, il dansa au rythme des marteaux devant l'échoppe de Çalah-Eddin. L'artisan, ébloui, continua de battre ses feuilles d'or sans souci de les émietter, malgré les protestations des apprentis, jusqu'à ce que la danse s'arrêtât, à l'heure de la prière du soir.

« Un trésor s'est formé dans cette boutique de batteur d'or... »

A cette place, tandis que Djélal-Eddin expliquait un verset du Coran, à la tombée du soir, les chiens du marché formèrent un cercle autour de lui, et ils semblaient écouter, agitant la tête et la queue.

D'une rue à l'autre on croit percevoir le rappel discret de la vie religieuse qui fut si longtemps la vie essentielle de Koniah.

Quelques-unes de ses mosquées sont occupées par les soldats (1). Celles qu'on peut visiter témoignent d'une splendeur inouïe. L'art le plus parfait des faïenciers était mis à contribution afin d'orner les coupoles sacrées. On dirait que, travaillant pour Koniah, ils se soient surpassés eux-mêmes, demandant à leur imagination toujours plus de richesse, multipliant sans fin les combinaisons de fleurs et d'arabesques.

Ainsi la coupole du Karataï Médressé où les bleus et les verts se fondent en accords d'une somptuosité délicate, apportant à la sévère architecture islamique toute la diversité, toute la douceur de la vie. Ces artistes du XIIIe siècle ne cessent de vous plonger dans l'étonnement : la

(1) L'Anatolie manque de casernes. Et l'on est obligé, provisoirement, de loger les troupes dans des mosquées.

précision de leurs pinceaux, la pureté de leur dessin, cette invention, cette minutie, cette patience qui accumule les heures pour donner aux faïences le brillant d'un vitrail, la souplesse et le velouté d'un tapis, pour ciseler comme un bijou ces portes en marbre des sanctuaires. Le moindre détail d'une fenêtre, d'une galerie, d'une plinthe, est une merveille achevée. Car l'œil de Dieu est partout...

## *Djélal-Eddin.*

Koniah, la capitale d'un prince seldjoukide, était déjà une ville lettrée et savante, lorsque, vers 1221, le père du poète, Béhà-Eddin Wéled, vint s'y fixer avec son fils Djélal-Eddin; la chronique raconte que tous les hommes de plume, tous les érudits, ainsi que les habitants de la ville, se portèrent à la rencontre de cet homme de grande réputation qu'on appelait « le Sultan des savants ». Il avait épousé la fille du roi du Khorassan. Les leçons qu'il donnait à Balkh étaient célèbres. Une disgrâce l'éloigna. Il se mit en route à travers la Syrie, pour le pays de Roûm (l'Asie Mineure). C'est ainsi que Koniah reçut le privilège d'abriter une dynastie de saints. Elle ne suivit pas l'exemple de Jérusalem qui lapidait ses prophètes...

Pendant un demi-siècle et davantage, Koniah vécut, comme le saint lui-même, enivrée de musique et vit le ciel penché sur elle. Le long de ses rues, dans sa campagne, elle regardait passer le grave « Sultan des savants », et la figure rayonnante du poète suivi de ses disciples. Il s'arrêtait, modulait des vers qu'ils recueillaient précieusement. Il lui suffisait d'un sourire pour gagner les cœurs et les affamer de vérités éternelles.

Ce fut un temps de bonheur où le divin affleurait sur ce coin de terre. Le « Sultan des savants » vécut très âgé. Koniah, comme Balkh naguère, écoutait ses leçons admirables. Au prince Ala-Eddin qui lui montrait le mur d'enceinte dont il venait de doter Koniah, il osa répondre :

« Tu as construit une forteresse solide ; mais que peux-tu faire contre la flèche des prières des opprimés qui traverse cent mille tours et courtines et ruine tout un monde ? O Dieu ! fais des efforts, pratique le bon combat pour élever la citadelle du bienfait et de la justice, et te procurer l'armée des bonnes prières; cela vaudra mieux pour toi que mille forteresses inexpugnables ; de là dépend la sécurité du monde et la sauvegarde du peuple. »

Paroles que le prince comprit : « Jusqu'à sa mort, dit le chroniqueur, il s'efforça de répandre la justice et le bien. »

Djélal-Eddin reprit l'enseignement de son père. Une tradition veut qu'il soit retourné en Syrie pour y achever son initiation. Une autre rapporte que le Seyyid, « le Connaisseur des mystères », averti en Perse, par un songe, de la mort du « Sultan des savants », se rendit à Koniah auprès de Djélal-Eddin qui s'évanouit en le voyant.

« Tous deux avaient appris à nager dans la mer ; les deux âmes étaient reliées intimement sans qu'il y eût de couture. »

Le Seyyid lui dit :

« Tu as dépassé ton père... Je désire que tu te plonges dans les sciences ésotériques, afin que tu fasses paraître au jour la perle de la science transcendante. Je veux que tu fasses retraite en ma présence. »

Au bout de quarante jours, le Seyyid ouvrit la porte de la cellule où Djélal-Eddin était plongé dans la contemplation intérieure.

« Tout ce qui existe dans le monde n'est pas en dehors de toi ; cherche en toi-même tout ce que tu veux être. »

Le Seyyid laissa passer encore deux périodes de quarante jours. Puis il brisa la porte de la cellule et il vit Djélal-Eddin « sortir à sa rencontre ayant sur les lèvres le sourire de cent manifestations divines ; ses deux yeux bénis étaient pleins

de l'ivresse causée par l'océan tumultueux de la divinité. »

« Dans ses deux yeux vois l'image de notre amie, dansant sur le fond noir de ce regard. »

« Le « Connaisseur des mystères », prosterné, laissa échapper un cantique de Siméon :

« Louange à Dieu dans ce monde et dans l'autre! Moi, pauvre créature, je suis parvenu à ce bonheur éternel et je t'ai vu. Donc, mets-toi en route avec le concours divin, et plonge l'âme des humains dans une nouvelle vie et dans une miséricorde infinie ; mène à la réalité et à l'amour les pauvres hommes du monde des apparences. »

Une tradition situe cette scène à Césarée, où le « Connaisseur des mystères » aimait à demeurer, où il a son tombeau. Nuit et jour il priait sur la montagne d'Ali.

Dès lors Djélal-Eddin vécut dans l'enchantement de son âme aventurée jusqu'à Dieu. Cette inondation du divin qui transfigure toutes les parcelles de la vie, il n'a cessé de la magnifier dans ses poèmes :

« C'est ainsi que la présence du printemps est mélangée à toutes les particules composant l'univers; c'est par lui que toutes sont vivantes et souriantes : toute fleur, tout morceau de glaise, toute pierre, toute couleur sont illuminées et ornées par lui... »



KONIAH. — LA DERVICHERIE DEVENUE UN MUSÉE

Personne ne s'étonnait de le voir échapper aux lois habituelles de l'existence, et commander au monde matériel : le plus grand miracle, c'était la présence du saint. Les gens de Koniah le définissaient ainsi : un homme « qui a renoncé à tous les plaisirs en dehors de Dieu, a renversé de fond en comble la boutique des deux existences et s'occupe nuit et jour du service de Dieu ; il est, en matière d'exhortations et de gnose, l'océan des pensées ».

Il disait :

« Mon cœur et mon âme, dans le monde du témoignage, sont devenus comme un fil, afin que l'extrémité du fil se manifestât pour moi. »

Et encore :

« Partout où il y a la blessure de l'amour, elle se montre sur son visage comme une lumière. »

Il exprimait ainsi le transport de son être ivre d'avoir rencontré Dieu :

« Je suis débarrassé de mon corps... je me promène dans les extrêmes jouissances de la passion. »

Seul, peut-être, entre tous les saints, celui-ci sentit que l'art, loin de contrecarrer les secrètes manifestations du divin, parvient à les rejoindre et n'est pas indigne de les exprimer.

Ses plus beaux vers lui échappaient lorsqu'il était en extase ; ils étaient la voix même de l'âme

montée à son plus haut diapason. La poésie seule et la musique pouvaient rendre sensible l'ineffable de tels colloques. Pour lui, le chant du violon était le bruit de la porte du paradis qui s'ouvrait. « La harpe de la sagesse, quand elle se met à exprimer un chant agréable, on dirait qu'une porte s'ouvre sur les jardins du paradis. » Poésie peut-être unique, modulant la joie des communions spirituelles : « Lorsque tu me cherches, cherche-moi vers la joie, car nous sommes les habitants du pays délicieux de la joie. »

Cependant Djélâl-Eddin ne devait monter « aux stations du ciel suprême » et atteindre une « perfection qui est le terme du désir et là fin de la pensée des mystiques parfaits », qu'après sa rencontre avec Chems-Eddin Tébrizi, « le Volant » qui vint de la Perse le rejoindre à Koniah. Chems, le soleil de Tébriz, « n'avait pas de semblable sur la terre pour l'astrologie, les mathématiques, la théologie, la philosophie, l'astronomie, la logique et la dialectique, mais quand il conversa avec les hommes de Dieu il mit tout cela sur le registre des choses nulles. »

« Depuis que je me suis procuré un feuillet de ton amour, j'ai oublié trois cents feuillets de science. »

Un jour qu'à Tébriz il priait, disant : « O Seigneur, je voudrais que tu me montres un de tes

êtres aimés et voilés », il entendit le nom de Djélal-Eddin de Koniah. « Que me donneras-tu comme récompense? » demanda la voix. Chems, radieux, promit sa vie et partit pour Koniah.

Ils se rencontrèrent et se reconnurent. Pendant trois mois ils demeurèrent enfermés dans la cellule de l'isolement, s'interrogeant, plongeant ensemble au plus profond de l'ivresse intérieure. Et Djélal obéissait à toutes les injonctions de Chems. Désormais, leurs cœurs ne devaient plus se quitter. Leur puissance s'exalta l'une par l'autre. Ils avaient rencontré l'ami vrai qui est aussi le vrai mystique, selon la définition de Çalah-Eddin, le « Batteur d'or »: « C'est celui qui te parle de ton mystère pendant que vous vous taisez ».

Ils se révélaient mutuellement leur mystère. La plus haute manifestation de leur amitié apparaissait dans leurs extases, alors que leurs âmes rejointes s'embrasaient au fond du silence, toutes mêlées à Dieu.

Ensemble ils dansèrent et jouèrent de la flûte. Et tandis qu'ils tournaient, perdant la notion de leur corps, ils voyaient s'ouvrir les jardins du paradis :

« Je monte, je vais vers le ciel. »

Ensemble, ils instituèrent ces concerts spirituels qui devinrent le rite de l'ordre des derviches

Mévlewi. Ainsi espéraient-ils gagner à Dieu Koniah, la ville lettrée, éprise de musique et d'art :

« Il y a plusieurs chemins, disait Djélal-Eddin, moi, j'ai choisi ce chemin pour conduire l'homme à Dieu. »

Lorsqu'un soir, Chems, assis auprès de son ami, vit quelqu'un au dehors lui faire signe, il comprit que l'heure de payer sa dette était venue. Il se leva et sortit en disant : « On m'appelle pour le supplice. »

Des envieux l'attendaient dans l'obscurité du jardin. Ils se jetèrent sur lui et le poignardèrent. Djélal-Eddin demeura immobile, en silence. Lorsque tout fut accompli, il récita des versets du Coran. Et il s'admonestait lui-même :

« Chems-Eddin avait promis. Il avait mis sa tête en gage en signe de reconnaissance pour notre mystère. »

« C'était inscrit dans le livre. »

« Si l'homme s'acquitte de l'engagement du pacte, il dépassera toute description que tu pourras faire. »

Puis il se mit debout, en proie à un grand trouble et commença de chanter :

« Si les yeux de ma tête pleuraient autant que j'ai du chagrin, ils pleureraient jour et nuit, jusqu'à l'aurore. Chems-Eddin de Tébriz est parti... »

Pendant quarante jours il ne trouva pas de repos. Il se promenait sans arrêt dans la cour du collège, dit le chroniqueur, et il prononçait avec effort ces quatrains :

« Qui dit que ce vivant éternel est mort? Qui dit que le soleil de l'espérance s'est éteint?

« L'ennemi du soleil est monté sur la terrasse de la maison, il a fermé ses deux yeux et s'est écrié : Le soleil est éteint! »

Jusqu'à sa mort, Djélal, en deuil, garda la pensée de son ami unie à la sienne, à ses danses, à ses extases. La figure de Chems-Eddin hante les 40.000 strophes du *Mesnéwi*. Et les brûlants poèmes du *Divan*, que Djélal dicta au cours des années qui suivirent la mort de Chems, sont tout imprégnés de son amour mystique qui se confondait avec l'amour divin.

Il devait vivre longtemps encore sans que se refroidît un seul jour son ivesse inspirée. Il accueillit la mort comme une initiation nouvelle, comme il avait accueilli Chems-Eddin, avec la même joie :

« Avance-toi, avance-toi plus près, ô mon âme! ô messager venu de la cour de mon souverain! »

Ses derniers vers furent ceux-ci :

« Hier soir, en rêve, j'ai vu un vieillard dans la rue de l'amour; il me fit avec la main un signe qui voulait dire : Viens avec nous! »

Et ses disciples le pleurèrent en disant :

« Ce roi de la pensée sans trouble est parti en dansant vers une autre lumière. »

Parmi la foule qui accompagna son corps, tête nue, poussant des cris, se lamentant, les vêtements déchirés, il y avait des chrétiens et des juifs qui lisaient à haute voix, tout en marchant, des versets des Psaumes, du Pentateuque et de l'Evangile. On leur demanda, dit la chronique, quel rapport cet événement pouvait avoir avec eux, puisque ce Souverain de la religion était le directeur et l'iman obéi des Musulmans. Ils répondirent : « En le voyant, nous avons compris la vraie nature de Jésus, de Moïse et de tous les prophètes ; nous avons trouvé en lui la même conduite que celle des prophètes parfaits, telle que nous l'avons lue dans nos livres ; si vous autres, Musulmans, vous dites que notre Maître est le Mahomet de son époque, nous le reconnaissons de même pour le Moïse et le Jésus de notre temps ; de même que vous êtes ses amis sincères, nous aussi nous sommes mille fois plus ses serviteurs et ses disciples. »

Djélal-Eddin, le saint joueur de flûte, le génial poète, qui aimait à tirer des cœurs réconciliés ses plus belles harmonies, n'avait-il pas dit : « Soixante-douze sectes entendront de nous leurs propres mystères ; nous sommes comme une

flûte qui, dans un seul mode, s'accorde avec deux cents religions. »

Le fils de Djélal, Sultan Wéled, son petit-fils, Amir Arif, entourés de ses disciples, continuèrent la tradition de sainteté. « Quelle belle lignée et quelle belle descendance! » s'écrie le chroniqueur Aflaki que M. Clément Huart a traduit excellemment (1). L'ordre fondé par Djélal-Eddin se répandit dans l'Orient islamique. En souvenir du saint qui avait conféré le sabre et la couronne au chef des Osmanlis, le Tchélébi, le supérieur des derviches, n'a jamais cessé de remettre aux padischah, dans la mosquée d'Eyoub, après leur couronnement, le sabre sacré.

Lorsque, en 1914, Maurice Barrès se rendit à Koniah, il eut le privilège d'être reçu par un descendant du poète, le supérieur des derviches, qui devait être le dernier Tchélébi, puisque la République turque a fermé les dervicheries. Maurice Barrès nota les conversations, il assista au concert et aux danses. Il fut impressionné par la spiritualité des visages. « Que c'est beau, ce moment où le grand poète est l'objet commun, le centre, le cœur de toute cette activité! Il est mort depuis sept siècles, mais ses fils se décla-

(1) *Les saints des derviches tourneurs*, récits traduits du persan et annotés par Clément Huart.

rent liés à lui et reçoivent de son génie, de sa personne, un secours, un rythme sur lequel, sans plus tarder, les voilà qui s'ébranlent. »

... « Il tourne, tourne, enveloppé de son bonheur inexprimable... »

Bonheur que définissent les vers sublimes du *Divan* :

« Je ne savais pas que tout le visible et tout l'invisible, c'était toi. Dans les corps, dans les âmes, c'est toi toujours.

« Dans ce monde, je demandais un signe de toi. Après j'ai appris que le monde tout entier était toi. »

Non sans se demander si « ces moyens mécaniques » étaient légitimes, et tout en opposant à la joie du derviche en extase l'activité philanthropique des congrégations catholiques, Barrès rendit un bel hommage au Tchélébi qu'il connut et à la figure éthérée du fondateur de l'ordre.

*
* *

« Il viendra un temps où cette dervicherie sera totalement détruite, avait prédit Djélal-Eddin, mais ceux qui passeront sur son emplacement n'iront pas en enfer. »

Le temps est venu... La dervicherie, transformée en musée, a fermé ses cellules. Du moins

peut-on contempler le tombeau du saint et ceux des grands Tchélébi qui lui ont succédé.

De même que les sultans reposent entourés de leurs fils au fond des turbés impériaux, Djélal-Eddin dort au milieu de ses descendants et de ses disciples : auguste appareil que pourraient revendiquer les Padischah les plus illustres.

Les catafalques sont rangés dans l'une des trois nefs, sous une coupole, habillés d'étoffes précieuses. Dominant cette imposante phalange, revêtu de faïences bleues et vertes où sont inscrits des versets du Coran, s'élève celui du poète immortel. Une lumière atténuée tombe des vitraux, coule dans la pénombre, favorisant cette impression de mystère et de grandeur.

Et l'on a peine à s'arracher d'eux pour admirer tous les trésors de la dervicherie. Un grand nombre des religieux de l'ordre étaient des orfèvres et des artistes. On peut s'émerveiller sans fin devant leurs ouvrages parfaits, en or et en argent ciselé, ces candélabres, ces lampes, ces coupes, devant ces étoffes, ces tapis sans prix, l'un particulièrement, aux sourdes harmonies bleues et vertes, dont les Anglais ont acheté un lambeau pour une fortune; devant ces parchemins enluminés, ces vieux manuscrits aux reliures incrustées.

Le directeur du musée est un homme charmant

qui écrit l'histoire des derviches. Le musée est ouvert depuis vingt mois; il en a mis cinq à l'organiser. Il a classé avec tact et science tous les objets, il a catalogué ces reliques vivantes, les a pourvues de numéros...

Le sourire d'extase des derviches ne me sera pas restitué... reflet lointain de cette flamme divine qu'était l'âme du saint de Koniah.

« Ta vue charmante est le miroir de la grâce de Dieu : c'est cette grâce que je contemple en toi. »

## V

## UN CENTRE DE CULTURE ISLAMIQUE, SIVAS

*Sivas.*

A 400 kilomètres de Koniah, à l'est, et remontant vers le nord, après avoir franchi des plateaux de plus en plus élevés, le dernier col atteint, on découvre Sivas dans la profondeur.

Elle apparaît toute petite au milieu d'un plateau circulaire, entourée d'un cirque de sommités qui se haussent les unes derrière les autres, et, par-dessus d'interminables épaulements, contemplent cette blancheur réduite, ceinturée de verdure, — la ville, si peu de chose, écrasée par son formidable univers de montagnes, et cependant plus vaste que lui, car elle est un centre de pensée humaine.

Autour d'elle divague le Kizil-Irmak qui traîne le peu d'eaux que l'été lui a laissées. Les yeux

cherchent en vain le défilé par où il força l'entrée de ce plateau hermétique : ils ne discernent que des parois à pic, rapprochant leurs éboulis et leurs rochers dans la confusion du crépuscule.

Tandis que la voiture est aux prises avec les abrupts tournants de la descente, Sivas allume comme à regret de pauvres lumières clairsemées.

La première impression, dans ces rues toutes noires, au pavé inégal, où l'on chemine derrière une lanterne, c'est ce murmure d'eau courante qui accompagne nos pas précautionneux. On dirait un lacis de ruisseaux invisibles suivant le passant avec une discrète chanson de bienvenue.

Au grand jour, nous contemplerons chacune de ces fontaines de pierre, parées de sculptures et ressemblant à des vieilles secourables, assises à l'angle des murailles. Elles épanchent une eau vigoureuse qui court sous le pavé.

Sivas, ville de montagne, rafraîchie par des sources, a des arbres pour l'éventer. Ses peupliers développent tout autour d'elle, comme une enceinte vivante, des rangs de crénelures vertes, au bord de la plaine brûlée.

Toutes les maisons de Sivas sont en pisé, blanchies à la chaux : des bois noircis soutiennent les encorbellements. Elles se coiffent de bonnes toitures inclinées qui défient les neiges. Elles ont une modestie pareille. Aucune ne se laisse remarquer.

Son konak, son lycée datent déjà de loin ; leurs longues façades s'assortissent à la simplicité des vieilles maisons turques. Tout le luxe est réservé aux médressés et aux mosquées. Une construction la dépare, d'une laideur prétentieuse et toute moderne : la villa du vali. Ne la regardons pas.

La cité se rassemble autour d'une butte qui portait jadis la citadelle. Aujourd'hui ne demeurent plus là-haut que la tour de l'horloge et quelques pauvres maisons de terre, rappelant celles des paysans d'Anatolie. La cuisine et le ménage se font en plein air : des femmes écrasent du grain avec un lourd pilon de bois.

Sivas, alors qu'elle s'appelait Cabira, fut un moment la capitale de la Petite Arménie. Elle vit se battre Mithridate et Lucullus. Elle assista aux défaites du terrible et héroïque ennemi de Rome. Sous la protection romaine elle fut la résidence d'une reine du Pont qui voulut être sa marraine et lui donna le nom de Sébaste. Sébaste est devenu Sivas. Affranchie du joug latin, Sivas devint une des cités préférées des Seldjoukides.

Lorsqu'au XIVe siècle Tamerlan la détruisit, ses sanctuaires furent épargnés. Elle reprit sa vie d'étude et de méditation et sortit de l'histoire. Elle vient d'y rentrer.

### *Une salle de lycée.*

C'est en septembre 1919 que se tint à Sivas le congrès qui élabora le pacte de la République turque et prépara le transfert du gouvernement national à Angora.

Une longue salle de lycée, à six fenêtres, sévèrement peinte en gris, alignant des panneaux ornés de fleurs géométriques en grisaille, et dont le plafond cloisonné est fleuri de petites corolles aux tons vifs répandues entre les baguettes dorées : tel est le décor où s'acheva le premier acte du drame qui devait se dénouer magnifiquement.

C'était peut-être l'heure la plus critique de la Turquie. A Constantinople, le découragement démoralisait les élites aussi bien que le peuple. Les Grecs occupaient Smyrne. Les Anglais parlaient en maîtres. Le Sultan paralysait les efforts des patriotes. On le savait prêt à signer un traité qui serait la déchéance définitive. La Turquie envahie, trahie par son chef, sans armée, sans ressources, semblait à bout...

Mustapha Kémal et sa poignée de fidèles siègent dans cette salle. Ils groupent les éléments de force. Ils constituent un faisceau de volontés inébranlables. Ils rompent les relations avec

Stamboul. Lorsqu'à la fin de septembre les membres du Congrès quittent Sivas, un comité permanent est formé, revêtu des prérogatives du Gouvernement, et prêt à lutter jusqu'à la mort. Désormais, la résistance s'organise : cinq semaines après l'occupation de Constantinople, Mustapha Kémal pourra convoquer à Angora, le 23 avril 1920, l'Assemblée nationale.

Les autorités municipales de Sivas ont décidé d'installer, dans cette salle historique, un musée de la République ; tout d'abord on lui restituera les quinze fauteuils et les tapis, prêtés au Congrès par des notables et qu'un comité de patriotes a rachetés. Et l'on consacrera aussi l'étroite chambre austère qui, pendant près d'un mois, fut celle de Mustapha Kémal, où flottèrent ses grands rêves, où chaque soleil levant voyait grandir ses espérances.

### *Le Médressé bleu.*

Pourquoi cette petite ville d'Asie, enfermée entre ses montagnes, éveille-t-elle en moi des images insistantes et baroques? C'est Oxford, qui apparaît dans ses pelouses vertes; c'est Louvain, avant l'incendie criminel; c'est Jassy, toute blanche, sérieuse, à peine déridée par un cortège

d'étudiants... Les cadres et les figures sont différents, mais quelque chose les apparente qui s'attarde dans leurs rues, un peu de pensée errante, une tenace odeur d'intelligence... Les beaux rêves studieux, repris génération après génération, entre les mêmes murailles, finissent-ils par devenir sensibles ?

Sivas, recueillie, sommeillante un peu, n'a pas oublié qu'elle fut un centre de haute culture, une sorte d'université coranique. Dans les séminaires, spécialisés conme des facultés, on enseignait la médecine, la jurisprudence, la philosophie, la théologie.

Aujourd'hui elle est déchue de cette grandeur. Mais, en Turquie, les souvenirs vivent longtemps...

Tous ses médressés sont fermés : ses étudiants ont pris le chemin des universités laïques. Les charmants séminaires, pleins de sourires, qui alignaient avec bonhomie leurs cellules autour d'un jardin, ont reçu de nouvelles destinations. Il en est qui les attendent encore, comme celui des médecins, dont l'huis entrebâillé laisse apercevoir une cour envahie d'herbe. Un autre sert de dépôt pour les soldats. Celui-ci, tout proche du beau minaret en briques roses, penché comme la tour de Pise, a cédé la place à une école primaire. Du moins peut-on admirer le grand style



Photo Léonar.

SIVAS. — LE MÉDRESSÉ BLEU

de sa porte que surmontent deux minarets décapités par un tremblement de terre. Quelle école, en Europe, pourrait s'enorgueillir d'une telle porte? Le sculpteur seldjoukide a prodigué les entrelacs tout le long des bandeaux qui encadrent une ogive élancée.

Les étudiants, en franchissant un tel seuil, devaient se sentir acheminés vers un monde où l'intelligence, l'art, la poésie se rencontrent; la beauté vivante des lignes était comme un premier degré de l'initiation aux beautés abstraites de la pensée.

Enfin, voici le Gueuk Médressé, le « médressé bleu », presque intact depuis le XIII[e] siècle. Ses hautes murailles, en pierres lisses et dorées, flanquées de tourelles rondes dont les plus rapprochées de la façade sont ornées de sculptures, l'enferment hermétiquement. Il évoque, en raccourci, la silhouette de ces villes du sud-est anatolien, qui se dissimulent derrière une enceinte d'allure cyclopéenne.

Encastrée dans cette muraille austère s'épanouit la porte, comme une œuvre d'art parfaite, comme le symbole de la grandeur des lois, de la richesse de la vie de l'esprit. Les caractères arabes d'un verset du Coran imposent le thème linéaire de la décoration. Saisis dans un réseau d'une délicieuse élégance, ils se confondent avec

les arabesques, se répandent sur tout l'ensemble, règnent en maîtres parmi les rosaces et les dentelles. L'ordre rigoureux qui répartit ces motifs n'exclut ni la fantaisie, ni la profusion, une fantaisie qui se soumet à la spiritualité dominante.

Cette porte du médressé bleu... on voudrait connaître le nom de l'architecte mystique et génial qui l'a conçue. Elle élève, comme deux flambeaux, ses minarets de briques, renflés sous leur galerie, ornés de losanges que dessinent des angles en relief sur le fond de briques unies, entre des coulées verticales de faïence bleue.

Nous entrons. Un jardin rectangulaire autour d'une pièce d'eau; trois longs peupliers minces confrontent leurs colonnes vertes avec les colonnes roses des minarets. Protégées par un rang d'arcades de pierres, les logettes des étudiants se suivent sur le pourtour, encadrant deux turbés, vis-à-vis l'un de l'autre, dont la voûte est revêtue de faïence bleue, ce bleu au reflet de turquoise, le bleu seldjouk, dont le secret est perdu.

La figure du vieillard qui nous accueille, comme elle s'accorde à la sérénité de cette retraite! entre ces yeux clairs que le temps a laissés intacts, et le médressé bleu où il a passé les deux tiers de sa vie, il y a de mystérieuses

affinités. Pendant quarante ans, ce hodja fut le gardien bénévole du sanctuaire qu'il n'a pas cessé de vénérer et de servir, auquel il prodigue ses soins : c'est lui qui ramasse pieusement les faïences tombées, relève les sculptures et les range dans la cour. Il dessert la mosquée que nous découvrons dans l'alignement des logettes. Il a installé un petit musée où il a rassemblé des marbres, des objets rituels appartenant aux derviches, des vêtements sacrés. La jeune République, en désaffectant le médressé, nomma le hodja conservateur de ce musée et lui alloua un traitement modeste. Pour la première fois de son existence, la soixantaine dépassée, il dispose d'un peu d'argent. En souriant, il apporte des verres de thé parfumé; personne comme lui ne sait préparer le thé. Je regarde sa demeure : une cellule, une banquette revêtue d'un tapis, un réchaud dans une excavation de la muraille... — et la fontaine du jardin, les plantes, le silence du médressé bleu où l'âme en paix se rapproche des grandeurs invisibles.

J'ai connu à Sivas un homme parfaitement heureux.

VI

## TOUJOURS PLUS A L'EST

*Six jours de marche.*

— Combien de kilomètres de Sivas à Malatia?

— Six jours de marche... répond l'ânier avec résignation.

Tandis que le chauffeur s'affaire autour de la voiture, nous regardons la caravane chargée, prête à partir. Six jours de marche... Nous aurons donc cinq jours à vivre de plus que ces hommes, cinq jours au cours d'une seule semaine...

C'est ainsi que l'on évalue les distances, en Anatolie, par jour de marche. Six jours... sept jours... dix jours... Que de fois nous les avons entendues ces paroles, rendant sensible l'antique mesure des relations humaines! Pour ces caravaniers, aujourd'hui comme au moyen âge, la route de Sivas à Malatia, c'est six jours de marche.

Un soir que nous nous attardions à regarder des caravanes arrêtées autour d'une fontaine, notre compagnon turc appela le chauffeur :

— Dépêchons-nous ! Nous sommes en retard !

Alors un ânier s'étonna ingénument :

— Vous êtes en voiture et vous parlez d'être en retard !

Eux, ils ne sont jamais en retard. Leur marche lente est ordonnée par les fontaines et les han, par l'ardeur du soleil, par la rigueur du temps. Ils savent bien qu'ils arriveront à leur heure, une heure qui peut se reculer selon la volonté des éléments ; qu'importe une nuit de plus ? Ils ne songent point à s'impatienter ou à se plaindre : leur destinée n'est-elle pas de marcher toujours ?

## *Les jardins de Malatia.*

— Malatia, c'est le paradis, affirmait sans convoitise le vieux sage du médressé bleu, car il savait bien qu'il est plusieurs paradis et que lui en porte un dans son cœur.

C'est vers ce paradis de Malatia que nous sommes en route. Il n'est pas aisé de l'atteindre.

Un col abrupt, au sud de Sivas, donne accès sur une suite de hauts plateaux immenses et vides

d'humanité, séparés par des montagnes qu'il faut gravir. La route, vertigineuse parfois, est bossuée de rochers, percée de trous, traversée de coupures. Il arrive que l'on envie les âniers qui ne risquent pas de s'effondrer avec une automobile rétive dans quelque précipice... Il y a des ponts trop dangereux que l'on contourne, des lits de rivière qu'on passe à gué.

Des plaines à 1.600 mètres d'altitude, bornées de montagnes, qui semblent assises en rond autour d'une table trop vaste ; des étendues où l'on ne voit point d'eau, seulement les miroirs blancs des lacs de sel ; point d'arbres, à l'exception de quelques peupliers qui barrent de traits sombres la silhouette pauvre d'un village de torchis ; dans les endroits favorisés, des champs de blé abritent leurs épis maigres au revers d'une ondulation.

Lorsqu'après des espaces et des espaces de terre aride quelques saules paraissent dans un creux où s'oublie un fil d'eau, lorsqu'un champ couleur de cendre verte se découpe au sein des rochers rouges, comme un bouquet dans une potiche, les yeux s'arrêtent longuement à contempler ce prodige. En raison de quelle aventure trois graines errantes nous ont valu, au fond de ce ravin, ces trois bouleaux graciles ?

Ce petit veau qui découvre une touffe d'herbe

vive entre deux pierres, j'ai envie de le féliciter.

Longue vallée ardente du Kouroutschaï, dont le fleuve, à cette heure, est absent; dédale de montagnes à pic, terre et roc, parois, surplombs; aucun mouvement dans ce paysage de pierre, si ce n'est le vol des aigles qui dépècent le cadavre d'un cheval au bord de la route, et que l'auto dérange au milieu de leur festin. Les deux villages que nous traversons, deux sous-préfectures aux maisons de pisé, paraissent plus séparés l'un de l'autre que les capitales de deux grands pays, — trois jours de marche, diraient les âniers. Dans le second, Hekim Han, nous buvons un verre de thé autour d'une table dressée au bord de la route. Les habitants se rassemblent aussitôt; ils nous regardent prendre des notes. Un jeune homme s'étonne:

— Ils écrivent ce qu'ils pensent de nous. Et ils diront chez eux: les Turcs sont comme ci et comme ça...

La route aborde des chaînes plus âpres, grimpe encore, après tant d'ascensions! Je regarde le soleil mourir sur les pics tourmentés.

La montagne s'abaisse tout à coup, et le désert de cimes se déploie jusqu'au fond de l'horizon. Des cônes, des aiguilles, des massifs

échelonnés comme un peuple immobile, gigantesques vagues dont l'élan formidable fut brusquement enchaîné. Les plus proches livrent le secret de leur face déchirée, de leurs sommités vierges. Quelle solitude est comparable à leur solitude éternelle ? Le soleil couchant les inonde, fait saillir les durs reliefs, rend plus aiguës les arêtes ; il allume des feux sur leurs pointes, il lutte avec les ombres qui comblent les ravinements ; il exalte les rouges, les ors, les cuivres verts. Au sein de ce resplendissement sauvage, en face de ce monde en convulsion, on se croirait ramené au début des temps, alors que la terre cherchait ses rythmes, une terre bouleversée, mais jeune, farouche, ardente — et dont les couleurs ne sont pas encore défraîchies.

Le paradis... Ne l'avons-nous point entrevu, lorsqu'au sommet du dernier col, nos yeux saisirent, par delà l'immensité de la plaine, le déroulement de montagnes toutes roses, ciselées, presque irréelles, sur le ciel bleui par les approches du crépuscule ? Une douceur étrangère flottait autour d'elles. Et c'est à travers cette douceur que nous avons contemplé cette ombre, à leur pied, mollement allongée.

Malatia, vers laquelle nous glissons maintenant d'une allure folle, le long des pistes de lœss, Malatia, jardin des hauts plateaux d'Anatolie,

pays de vignes et d'arbres fruitiers, opulentes cultures au bord des ruisseaux.

Après ce dévidage de terres incultes, de poussières et de chaumes, ces plateaux nus, ces cols, ces labyrinthes de montagnes brûlantes, quelle sensation de fraîcheur, lorsqu'on voit, pour la première fois depuis des semaines, la route se border de grands arbres et de jardins ! Après les impondérables beautés des lignes et des nuances, l'humble beauté tangible des feuilles.

La nuit est venue. La ville s'est piquée de lumières. Mais je les distingue, ces jardins humides à travers leurs bordures de maïs. Et je me retourne vers eux lorsque la route aborde un boulevard en construction.

*
* *

Depuis six semaines, Malatia est dotée de la lumière électrique. Elle flambe à cœur joie, de toutes ses ampoules neuves. Une pancarte, au travers d'une rue, porte cette inscription en caractères arabes :

> Maintenant, tu es inondée de lumière;
> Tu es heureuse, Malatia !

A l'entrée de la ville, un café tout neuf, aux longs vitrages, brille comme un phare. Blanchi

à la chaux, orné d'un portrait tissé dans un tapis, le portrait du Ghazi, il est rempli de consommateurs, qui boivent en silence du café ou des limonades, autour des tables rapprochées. Ceux qui parlent n'élèvent pas la voix. Quelques-uns ont déposé leurs babouches sous la chaise où ils se tiennent accroupis. Rien que des hommes : les seules femmes sont les deux chanteuses étrangères aux cheveux trop frisés qui occupent l'estrade et débitent avec ennui des mélopées turques d'une tristesse obstinée.

Je distingue des jupes immobiles derrière les vitres, et, de l'autre côté de la route, posées sur le terrain vague, des silhouettes alignées, voilées de blanc, comme un rang de statues. Les femmes sont venues, elles aussi, recueillir des bribes de musique et regarder de loin leurs maris et leurs fils. Mais elles demeurent dans l'ombre, invisibles, anonymes. Les coutumes séculaires ne se brisent pas en un jour.

*
* *

Il avait raison, le vieux sage du médressé bleu. Ce que j'ai retenu de Malatia, ce n'est pas le vaste projet d'agrandissements déjà commencés : les boulevards, la promenade où l'on vient de planter des arbrisseaux, ni son lycée à peine

inauguré, ni l'école primaire toute neuve, ni l'hôtel dont les fondations sont prêtes et qui remplacera une auberge indescriptible... pas même son bazar installé sous des toiles tendues et des berceaux de vignes, et où se presse une foule bigarrée, le pêle-mêle des caravanes, les femme kurdes aux longues nattes pendantes, aux turbans rouges — c'est la profusion de ses jardins.

Ils interposent, entre la ville et sa plaine large de 60 kilomètres, une bordure de frémissantes oasis. Le long des vieilles rues, on voit déferler leur verdure par-dessus les murailles d'argile séchée. Les maisons, qui n'ont passé au lait de chaux que leurs façades, baignent leur rez-de-chaussée dans les feuilles. Les fruits les plus beaux s'entassent aux devantures des boutiques ; à chaque pas, c'est un écroulement de pommes, de poires, de pêches, de brugnons, de pastèques. Quant à ces raisins de Malatia, que les petits ânes transportent à travers les montagnes, ont-ils leurs pareils quelque part dans le monde ? Ces grappes trop pesantes, ces longues pulpes dorées aux sucs trop capiteux... Il est vrai que, lorsque nous connaîtrons les raisins roses d'El Aziz, nous les trouverons plus parfumés encore.

Si l'Anatolie avait seulement de l'eau, elle deviendrait la vigne préférée, l'espalier de choix, le jardin fruitier de l'Europe.

Malatia, dont rêvent les âniers sur les pistes brûlantes, tout enveloppée d'ombre heureuse, Malatia, où chacun possède sa part de verdure, où l'on respire une sorte de bonheur paisible… le paradis.

VII

## LE LION HITTITE

Le chef de la mission américaine, qui a entrepris des fouilles aux environs d'Alichar et se propose de rechercher les Hittites dans toute l'Anatolie, nous avait dit :

— N'oubliez pas le lion hittite d'Ordussu !

Ordussu est un village entouré de jardins, proche de Malatia.

A mi-hauteur d'une éminence sablonneuse, piquée de touffes d'herbes sèches, dans une cavité, sous la terre légère qui le protège, nous avons découvert le lion hittite, sculpté en relief le long d'une dalle couchée.

A mesure que la pelle déblayait le sable, nous l'avons vu paraître, de minute en minute plus vivant. L'encolure, le mouvement des reins abaissés, l'admirable courbe du dos, le rythme des pattes musclées : il est en marche, sans se hâter, sûr de sa force. Le cou brisé porte en avant la tête absente. Elle a été tranchée, nous

dit-on, et envoyée au musée de Stamboul. Cependant, le corps est tellement expressif, il s'appuie si bien sur les membres puissants, il avance avec tant de majesté, la queue nerveuse battant le sol, que l'on oublie l'affreuse mutilation.

Pieusement, nous balayons de la main sa crinière, dessinée en creux par une série de spirales, et les signes hiéroglyphiques marquant le sommet de la dalle. Sans doute, s'agit-il là de l'écriture figurée des Hittites, cette pictographie autochtone que les savants n'ont pas encore déchiffrée. Quelle parole expriment ces signes où l'on reconnaît un oiseau parmi des formes étranges? Une invocation? Une prière du sculpteur à jamais inconnu qui exécuta ce chef-d'œuvre ?

Ce lion, je ne puis en détacher mes yeux. Il règne. Il prend possession du vaste paysage qui n'est plus là que pour lui servir de cadre. C'est ce caractère de noblesse royale que l'artiste a élu, qu'il a fixé en un saisissant raccourci, avec une simplicité de grand maître.

Je voudrais que Malatia ne consentît jamais à se séparer de son auguste gardien. L'apparition du lion hittite vivant sur sa couche de terre, au flanc de sa colline, dans le cadre qui lui appartient depuis six mille ans peut-être, c'est le don le plus émouvant qu'elle puisse offrir à ceux qui passent.

*
* *

De l'est à l'ouest, du nord au sud, la terre d'Anatolie a son sous-sol occupé par les Hittites, peuple mystérieux dont on ne sait pas grand' chose, sinon qu'ils possédèrent trois écritures, qu'ils furent de grands artistes, et construisirent des villes aux portes monumentales défendues par des lions.

Les auteurs grecs ne les connurent point. La Bible seule mentionne leur nom.

Les Hittites ne s'imposèrent à l'attention des archéologues qu'à la fin du siècle précédent, à partir du moment où la mission Chantre sonda divers tells hittites (1893) ; dès lors, les assyriologues des deux mondes se sont mis à la besogne. Il n'est pas très facile de se frayer un passage parmi leurs hypothèses contradictoires.

De la race des Hittites, on ne sait à peu près rien; de leur histoire la plus ancienne, rien encore. Peut-être furent-ils apparentés à ces Élamites qui, au quatrième millénaire, témoignent d'une civilisation très avancée, dont Suse est le foyer. Mille ans après, on constate dans tout l'Élam et dans le nord de la Mésopotamie l'existence d'une civilisation suméro-élamite.

« Si nous ne pouvons exactement la saisir à ce

moment en Cappadoce et en Syrie, dit le docteur G. Contenau (1), nous rencontrerons un peu plus tard dans ces deux pays une civilisation qui est la conséquence d'une culture analogue à celle de Sumer, au début de l'époque historique. »

Ainsi, nos Hittites, au moment où ils se laissent étudier, c'est-à-dire au deuxième millénaire, révèlent de longues ascendances, une antique culture dont les savants n'ont pu reconnaître encore les éléments. Les analogies relevées entre la céramique des Élamites et celle des Hittites, entre les cachets plats dont se servaient les deux peuples, semblent appuyer l'hypothèse d'une origine commune.

D'autre part, le docteur Contenau remarque que la civilisation des Sumériens « suggère le souvenir d'un ancien habitat en pays montagneux... »

Vers l'an 2850, des documents retrouvés simultanément en Égypte et en Assyrie mentionnent l'expédition du vieux roi de Babylone, Sargon, en Cappadoce, pour secourir une colonie de marchands, — les uns disent assyriens, les autres babyloniens, — installés à Ganesh (Gul-Tépé), près de Césarée.

(1) *Manuel d'Archéologie orientale*, par le docteur G. Contenau.

Photo de la mission américaine.

ALISCHAR. — COMMENT ON EXHUME UNE CITÉ HITTITE

M. Contenau voit, dans l'art assyrien, « la suite logique de la glyptique propre à la colonie assyrienne de Cappadoce de la fin du troisième millénaire ». M. Otto Weber (1) va plus loin. Pour lui, si les Babyloniens sont des Sémites « sumérisés », les Assyriens, dit-il, sont des Hittites « babylonisés ». Peut-être, le pays d'origine de ces Hittites « babylonisés » était-il la région de Gul-Tépé sur l'Hallys. « Dans cette région, en effet, le dieu Assur est autochtone, et c'est peut-être de là que la ville d'Assur a été colonisée au début du troisième millénaire. »

Car ces Hittites étaient un peuple entreprenant. « Ces terriens invétérés, dit M. René Dussaud (2), ne connaissent pas l'obstacle des chaînes escarpées, et c'est par les défilés de la Commagène qu'ils s'étendent vers l'Euphrate, jusqu'en Mésopotamie. »

Déjà, vers l'an 2000, on les trouve en pays de Chanaan, puisque Abraham s'adresse aux Hittites, les possesseurs du sol, pour obtenir un sépulcre où il ensevelira Sara. Et les Hittites de répondre avec courtoisie :

« Tu es un prince de Dieu au milieu de nous ; enterre ton mort dans celui de nos sépulcres qui

(1) *L'Art hittite*, par Otto Weber, traduction de Georges Taboulet.

(2) *Les Civilisations préhelléniques*, par René Dussaud.

te plaira le plus ; aucun de nous ne te refusera son sépulcre pour enterrer ton mort (1).

Alors Abraham se prosterne devant les Hittites.

C'est par ce trait d'élégance qu'ils entrent dans l'histoire.

La Bible les mentionne à plusieurs reprises : Esaü épousa Judith, fille de Beeri le Héthien. Enfin, le malheureux Urie, dont le roi David prit la femme, cette Bathschéba si belle, qui donna le jour à Salomon. Urie était un Hittite.

Cependant, les Hittites avaient repoussé en Assyrie la colonie de Cappadoce. Vers 1925, ils saccagent Babylone. Ils s'infiltrent dans la Syrie. Ce furent les Égyptiens qui les arrêtèrent. Ramsès II leur imposa un traité d'alliance, dont les termes sont connus, et épousa la fille du prince de Chatti. Les Hittites conservaient leur ville de Karkémish, dans la haute Syrie, où ils se maintinrent longtemps après que leur confédération d'Asie Mineure eut été submergée par les Perses.

C'est alors qu'ils sortent de l'histoire, aussi discrètement qu'ils y sont entrés. Pendant deux mille cinq cents ans, personne ne parlera plus des Hittites.

(1) Genèse, XXIII, 6.

*
* *

Les importantes fouilles de Boghazkeui avaient révélé l'existence de la ville de Chatti, qu'on a prise quelque temps pour la capitale des États hittites. En 1906, Winckler et Macridy Bey mirent au jour — découverte plus sensationnelle que la découverte des palais — des milliers de tablettes hittites gravées de signes cunéiformes. Ces tablettes prouvent que la ville de Chatti fut soumise dès le troisième millénaire à l'influence babylonienne et qu'elle adopta l'écriture étrangère : Chatti, visitée tour à tour par des influences babyloniennes et indo-européennes, ne peut être considérée comme le type d'une cité hittite.

M. Otto Weber déclare que les cinq temples de Chatti « n'ont pour ainsi dire rien de commun dans leurs caractères généraux avec les autres édifices hittites ».

Parmi ces tablettes gravées de caractères cunéiformes et qu'on a pu déchiffrer, se trouvait un code, datant peut-être du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle. Ce recueil de lois porte la trace d'un remaniement, les sanctions sont adoucies, il y a des adjonctions, des améliorations. Ces lois tendent à protéger l'agriculture, à réprimer les délits contre

l'ordre public. Elles font allusion à une législation beaucoup plus ancienne dont elles procèdent, constatation qui vient appuyer une fois de plus la thèse de la haute antiquité de la civilisation hittite.

C'est cette ancienne civilisation autochtone que l'on voudrait tant connaître !

Le sol de l'Anatolie est jalonné de ces tells ou yuyuk qui dressent leurs lignes régulières sur les lieux élevés. Là, sous des épaisseurs de terre, dorment encore des villes inconnues. « Rares, dit M. Weber, ceux qui, à l'heure présente, ont été touchés par la bêche. » On en a décapé quelques-uns cependant; ils ont livré des inscriptions en écriture pictographique, l'écriture proprement hittite qui avait cours peut-être dès le troisième millénaire et qu'on n'a pas réussi encore à déchiffrer; ils ont livré les restes d'une architecture et d'un art très anciens qui se développèrent avant que l'influence babylonienne ne pénétrât en Anatolie et peut-être parallèlement à cette influence.

Il n'est pas facile de transporter dans les musées, de rendre accessibles au grand public les restes d'une architecture aussi colossale.

Les lions de Chatti, aux roides corps stylisés, que possède le musée de Stamboul, furent brisés en plusieurs morceaux pour faciliter le voyage et

recollés tant bien que mal. Il est vrai qu'on ne pouvait demander aux petits ânes ni même aux chameaux de se charger d'un lion entier.

Les savants ne sont pas toujours d'accord lorsqu'il s'agit de caractériser le « style hittite ». M. Weber tient pour assuré que les éléments essentiels de ce style sont les grandes portes gardées par des animaux géants et les façades sculptées des palais que décorent de longues rangées de carreaux à reliefs. De telles portes et de telles façades se retrouvent dans toutes les ruines proprement hittites. L'habitude d'orner de sculptures les façades aurait pris naissance chez les architectes d'Anatolie; les Assyriens les auraient donc imités sciemment, comme sembleraient le prouver certaines inscriptions de Khorsabad et de Nimrud glorifiant les rois assyriens d'avoir élevé des constructions de style hittite, ou bien ils obéissaient à une tradition obscure, « à des penchants héréditaires, puisqu'ils descendaient eux aussi de la grande souche primitive des Hittites ».

Les Hittites se révèlent d'admirables sculpteurs d'animaux. Les animaux incarnant les forces divines et qui devaient protéger la ville ou le palais, ils les observaient avec un scrupule, une finesse, un sens de la réalité surprenants. Ils ne se contentèrent pas de copier la nature ; ils créèrent une multitude d'êtres fantastiques, à la

fois hommes et bêtes, dieux à têtes d'animaux, lions à faces humaines; ils les évoquaient avec autant d'assurance que les animaux véritables dont ils savaient saisir le caractère et la démarche. Les auraient-ils contemplés, les génies bienfaisants, les démons, les sphinx qu'on dirait évoqués *de visu* ? Ces créatures surnaturelles sont marquées d'une telle vérité, témoignent d'une vie si complète, qu'elles semblent procéder d'une vision plutôt que d'un art idéologique, tel que celui des Égyptiens, qui sculptaient des sphinx sans avoir l'air de croire à leur réalité.

Cette fantasmagorie des Hittites est d'autant plus étonnante que leur art apparaît, en général, soit comme un art ornemental, obéissant à des thèmes officiels, soit comme un art descriptif, soumis au fait immédiat, racontant une histoire, un combat, une chasse, — commentaire très élargi de leur écriture pictographique aux images parlantes. Mais leurs sculpteurs, visionnaires audacieux, savaient s'évader des schémas imposés et se livrer à leurs propres révélations.

Je songe à la légende de Gilgamesh, le dompteur de fauves, qui appartient aux Hittites aussi bien qu'aux Babyloniens; lorsque je contemple l'admirable figure (1) de Gilgamesh entre deux

(1) Base de statue datant de la fin du troisième millénaire et trouvée à Sendschirli.

lions énormes, dociles et asservis à ses côtés, puis-je m'empêcher de voir en lui le symbole de cette puissance des sculpteurs hittites, qui savaient non seulement s'emparer des formes vivantes et les emprisonner dans la pierre, mais encore saisir et fixer pour l'éternité les fugitifs visiteurs émanant d'un monde qui échappe aux entreprises humaines ?

*
* *

En revanche, les personnages représentés sur les bas-reliefs hittites sont figés dans une attitude rituelle. Le plus souvent, les artistes évoquent les hommes selon un mode toujours le même : visages impénétrables, aux traits inexpressifs, figures solennelles de rois et de guerriers que l'on retrouve jusque sur les hautes montagnes, dressées près des sommets. Elles habitent le pays désertique, laissées à leur solitude plusieurs fois millénaire, défendues par leurs fondations de roches qu'on ne peut songer à éventrer.

A soixante kilomètres d'Angora, aux flancs d'une colline, nous avons été contempler deux silhouettes de guerriers, debout, l'un derrière l'autre, sculptés à même le roc vif. Ces géants, à l'allure pareille, de profil, la barbe longue, vêtus de tuniques flottantes, montent la garde auprès

d'une muraille cyclopéenne enserrant la colline. En face d'eux, une troisième figure, féminine peut-être, mystérieuse effigie usée par l'érosion, s'inscrit et s'évanouit tour à tour, selon le caprice de la lumière.

Je pense aussi à cette longue silhouette de femme, sculptée sur une dalle, que nous avons vue dans la cour d'un caravansérail à Césarée : petite face triangulaire aux traits simplifiés, à l'expression énigmatique, et qui rappelle certains visages en relief sur les sarcophages égyptiens. Cette voyageuse, dont cinquante siècles n'ont pu altérer la jeunesse, et qui repose, échouée dans l'auberge misérable, était sans doute une Hittite.

*
* *

Les jeunes membres de la mission archéologique américaine, animés d'une belle ardeur et travaillant avec une sûre méthode, viennent de découvrir près d'Alichar, un village perdu en pleine terre, au nord de Césarée, un habitat hittite au fond d'un yuyuk qu'ils avaient décapité.

Des murs solides plongent dans la pénombre de l'excavation, construits en grosses pierres non cimentées. Adossés à cette muraille s'ouvrent les étroits rectangles qui étaient les maisons. Elles

sont accolées comme une guirlande d'alvéoles le long de la citadelle protectrice.

Nous nous penchions sur elle, attentifs et bouleversés, imaginant saisir une radiation de cette humanité si longtemps à l'œuvre entre ces murs, un peu de l'âme des Hittites bâtisseurs de cités. Lentement nous fîmes le tour de l'enceinte, et lorsque nos pieds, par mégarde, heurtaient un des fragments de poterie répandus sur le sol, nous tressaillions comme au contact de quelque mystérieux héritage.

A qui appartiendra-t-il de restituer au grand jour de l'histoire ce peuple étrange, constructeur et visionnaire, réaliste et mystique, qui sut rejoindre, dans une création frémissante, le rêve et la vie?

VIII

# LA ROUTE DU VALI

*L'âge de la pierre taillée.*

— J'ai déchiré les montagnes, j'ai suspendu ma route au-dessus des précipices, nous disait le vali de Malatia, poète qui s'ignore. En cinq heures vous pourrez atteindre Adi-Yaman où vous verrez des sculptures hittites, dans les rochers, tout près du pont...

Nous sommes partis. Il s'agissait de franchir la dernière chaîne du Taurus.

Au sud de la plaine close de Malatia, une longue vallée que nous mîmes plusieurs heures à remonter, brûlante entre des rampes de calcaire, habitée par les tentes noires des Kurdes, nous amena au pied du massif abrupt qui la fermait.

La route du vali... certes, elle faisait des prodiges, s'insinuait dans ce chaos de rochers nus,

bordait les parois à pic, tournait au-dessus des abîmes, et, parfois, se tendait comme une échelle. Mais qu'elle était peu rassurante !

Une fois le col vaincu, elle ne nous laissa pas longtemps contempler le hautain tête-à-tête des géants qui s'opposaient, à droite et à gauche du passage, la double corne impérieuse que dressaient un pêle-mêle de roches éblouissantes. Elle s'engagea le long d'effroyables rampes sans se laisser intimider par l'enchevêtrement des massifs roides, en face, qui l'attendaient. Déjà, nos yeux épouvantés distinguaient de l'autre côté de la vallée, tout au sommet de ces montagnes, un fil clair, vertigineusement tendu, et que nous n'osions pas désigner : notre route, la route du vali. Elle acheva la descente, franchit sans pont le lit tumultueux d'une rivière invisible et rebondit à l'assaut du rempart.

Le chauffeur s'insurgeait. La voiture était à bout. Je tremblais que l'ordre ne fût donné de revenir en arrière.

— Le vali nous envoie nous briser les os ! Ah ! la route de vali !

Elle ne cessait plus de monter, de tourner, de multiplier les acrobaties.

Derrière nous un massif à trois têtes continuait de grandir. A ses pieds déferlaient, en vagues énormes et rouges, des mamelons, des pyramides,

tout un chaos de terre et de rochers en révolte, comme si le Taurus les avait projetés vers la vallée, d'un mouvement furieux qui a broyé ces blocs, tordu ces strates, bousculé l'ordre secret de la terre.

A mesure que nous montions, nous voyions se lever d'autres chaînes, et il y en avait de toutes blanches, des surfaces lisses ressemblant à des glaciers, des arêtes aiguës, des parois déchirées, un monde immaculé, inaccessible.

Dans la profondeur, de rares villages kurdes accrochaient aux rampes leurs pauvres huttes plates.

Depuis dix heures nous étions en chemin dans la chaleur que les roches ardentes nous versaient au passage. Encore un col. Cette fois nous aperçûmes la plaine bleue par delà les montagnes abaissées, comme une houle qui se calmait. Au pied de leurs dernières marches, un cours d'eau s'est frayé un passage entre des ondulations de calcaire. L'auto descendit, s'engagea sur le pont, s'arrêta.

Des sculptures hittites ? Non : une série de tombeaux creusés dans la falaise par les Grecs, des arcs grossièrement équarris, indignes d'être comparés à ceux de Gueurémé.

Mais là, en amont du ruisseau, il y a des abris de rochers, des grottes, une terrasse. Et sur cette

terrasse nous ramassons des silex. Des silex taillés ! Aucun doute. Voici des pointes retouchées, un grattoir, un burin, et d'autres, d'autres ! des outils portant la marque de l'âge paléolithique. Répandus sur le sol au-dessous des abris, mis au jour par l'érosion, glissés dans les creux, parmi des éclats sans nombre, ils révèlent l'existence d'un atelier de l'époque aurignacienne. Nous les recueillons fiévreusement, toute fatigue oubliée, nous attardant jusqu'au crépuscule. Demain, nous reviendrons faire des sondages avec des équipes d'ouvriers.

Qu'elle nous apparut miséricordieuse, cette fin de jour qui s'attardait si doucement sur les cimes lointaines du Taurus et comblait le ciel d'une profusion de roses !

*
* *

Jamais, jusqu'à cette heure-ci, on n'avait reconnu en Asie Mineure les restes d'une industrie paléolithique. En Syrie, des stations de l'âge de la pierre taillée avaient livré des outils appartenant aux diverses étapes du quaternaire ancien... La théorie actuelle, formulée par de Morgan, affirmait que l'Anatolie, défendue par ses barrières de glace, n'avait été peuplée que beaucoup plus tard, à la période de la proto-

histoire, peut-être par les Sumériens, remontant vers le nord. D'autres savants pensaient que les ancêtres des Hittites, ou les Hittites eux-mêmes, étaient venus de Sibérie, ce « réservoir d'hommes ». Et voici que ces outils que nous tenons dans nos mains renversent toutes les théories, assurent aux Hittites une ascendance autochtone, vieille de quelque cinquante mille ans !

Il faudra désormais reprendre toute la question des rapports humains entre l'Europe et l'Asie Mineure.

Les découvertes faites en Suisse avaient prouvé que les barrières de glace ne suffirent pas toujours à arrêter les hommes. Pourquoi la civilisation paléolithique ne se serait-elle pas développée aussi dans la région des sources du Tigre et de l'Euphrate ? Nous étions partis avec l'espérance de vérifier cette hypothèse en ces lieux pointés d'avance sur la carte. Mais jusqu'à ce jour-là toutes nos recherches étaient demeurées vaines.

C'est ainsi que le vali de Malatia, orgueilleux de sa route, nous envoya découvrir, à cinq kilomètres d'Adi-Yaman, au bord d'un affluent de l'Euphrate, l'âge de la pierre taillée en Asie Mineure.

*Un village d'aveugles.*

Adi-Yaman, bourgade de 4.000 habitants, serrée autour d'une colline, s'adosse aux dernières vagues du Taurus et regarde la plaine sans limites : Ourfa, le désert de Syrie... En arrière, les cimes s'effilent sur le ciel pâle ; la haute pyramide du Nemrout Dagh dresse une pointe régulière qu'on nous dit édifiée par les hommes pour appuyer une série de statues gigantesques. Quel regret de n'avoir pas le temps de monter jusque-là !

Du sommet de la colline, sur l'esplanade de la citadelle disparue, nous regardons le crépuscule éteindre les blancheurs des mosquées. Les quatre minarets, décorés de sculptures sous leur galerie, et dont l'un penche, boivent les restes de clarté. Un peu à l'écart, isolées autour d'une église sans clocher, ces façades soignées, pierres et torchis, longues fenêtres en arc, appartiennent aux Syriens catholiques.

De l'autre côté de la colline, la ville musulmane descend les rampes et se répand sur la plaine. Je suis des yeux la course des petites maisons d'argile, à la fois éphémères et éternelles : les rues de Babylone devaient ressembler à celles d'Adi-Yaman.

Les toits en terrasse sont si rapprochés qu'il serait facile de passer de l'un à l'autre en suivant les chemins de ronde des hautes enceintes de pisé et de surprendre les secrets les plus jalousement enfermés.

Mais voici qu'à la tombée de la nuit, sur la toiture de cette ville qui, tout à l'heure, semblait morte, on distingue des mouvements insolites, une agitation silencieuse gagnant de terrasse en terrasse. Par les ouvertures qui dessinent des trous d'ombre sur les revêtements de torchis, des têtes se haussent, des silhouettes émergent, des jupes remuent, vont et viennent, des tapis s'étalent, des mains habiles jettent des étoffes sur des cadres de bois, ajustent des couvertures en manière de paravent. Les plus pauvres se contentent, comme les cigognes, d'une touffe de roseaux secs. Bientôt les nichées humaines s'allongent et s'endorment sous les étoiles.

Djélal-Eddin n'a-t-il pas dit :

« Montez... il vaut mieux s'endormir en contemplant le toit des cieux. »

A peine les quatre minarets se colorent-ils au soleil levant, qu'Adi-Yaman est accablée de lumière et de chaleur. Les grands vents du plateau ne visitent pas la bourgade brûlante au bord de sa plaine, abritée par les rochers du



UN GROUPE D'ENFANTS AUX YEUX MALADES A ADI-YAMAN

Taurus qui l'enveloppent de leur réverbération.

Mais de cette lumière prodiguée, une partie des habitants ne s'aperçoivent point; ils sont aveugles. Dans une proportion de 90 pour 100, les Turcs aussi bien que les Kurdes de cette région accusent des yeux malades, lentement détruits par le trachome. Et cela, de tout temps, puisque déjà au premier siècle de notre ère le médecin Dioscoride, qui naquit non loin d'Adana, donnait le nom de trachome à cette conjonctivite granuleuse, répandue surtout dans l'Anatolie du sud-est, en Syrie, en Afrique du Nord. Aujourd'hui, on n'est guère plus avancé qu'au temps de Dioscoride, on ignore l'agent pathogène du trachome. On sait que cette infection est virulente et très contagieuse, que les mouches la transmettent, que les larmes des malades sont empoisonnées. On essaie de lutter, de soigner; la Turquie, dès 1925, a entrepris la lutte en créant à Malatia un hôpital spécial de vingt lits, une policlinique, des équipes mobiles d'infirmiers qui visitent les districts.

Adi-Yaman a son dispensaire... Mais comment empêcher la contagion de se répandre? Comment séparer les enfants malades des enfants sains et déjà condamnés? Tous les villages kurdes aux alentours sont atteints. Je me représente l'unique chambre, livrée aux mouches, où la famille dort sur la même couverture...

On ne peut faire un pas dans les rues d'Adi-Yaman sans rencontrer des êtres qui vont à pas incertains, en s'appuyant aux murs. Leurs yeux sont morts, disparus entre les paupières rapprochées ; on voit passer de petits aveugles conduits par une sœur aînée, malade aussi, la démarche déjà vacillante ; des mères qui portent un nouveau-né, aux prunelles coulantes, aux cils souillés, où des mouches s'acharnent.

Des gamins se rassemblent autour de nous : yeux clignotants qui s'éteindront bientôt, visages sans joie, gestes hésitants ; ces petits lèvent le menton pour mieux saisir un rayon de cette lumière qui déjà leur échappe. Beaucoup ont leurs paupières badigeonnées d'un rouge vineux, le remède qu'on leur applique et qui guérira peut-être les moins malades. Mais ils sont tant !

Sur la route, ces processions en quête de l'hôpital... ces enfants tristes, qui ne jouent pas... qui ne courent pas, ces menottes tâtonnantes...

Adi-Yaman, si claire dans les feux convergents du ciel, du désert et de la montagne, quelle vision de douleur !

IX

## DIARBÉKIR, LA VILLE NOIRE

*L'Euphrate.*

De Malatia à Diarbékir « sept jours de marche ». Et la route est si difficile que le chauffeur exige que l'on couche à El Aziz, au tiers du chemin.

La ramification du Taurus défendant Malatia étage une succession de seuils de plus en plus élevés, jusqu'à cette minute impressionnante où apparaît, immense et vide, la plaine de l'Euphrate, étendue au pied des hautes chaînes et seulement occupée par le fleuve légendaire. Sans hâte, il déploie ses longues courbes d'argent qui luisent dans la profondeur. Il promène de la lumière d'un bout à l'autre de l'horizon. Il divague paresseusement : l'infini des terres lui appartient.

Nous descendons vers lui, le rejoignons, le traversons sur un long pont de planches, terminé par une porte qu'on ferme, la nuit tombée.

L'Euphrate coule au ralenti, laissant découvertes de grandes étendues de gravier. Très clair, d'un bleu léger où transparaît le gris des sables, il roule avec majesté ses eaux qui nous paraissent abondantes et inépuisables après l'aridité des plateaux désertiques.

Que d'images il traîne après lui, ce fleuve qui refléta tout le long de son cours l'effort des hommes en marche vers l'ordre et vers la beauté! Législateurs, grands artistes dont la Grèce, beaucoup plus tard, devait recueillir les secrets et nous les transmettre.

Est-ce le sentiment de cette ascendance lointaine qui fait trembler nos voix, tandis que nous exigeons d'arrêter la voiture, et nous jette sur la rive, tendus vers le flot, impatients de le toucher, de tremper nos mains dans le courant?

L'Euphrate... autour de lui, les ténèbres humaines se sont éclairées. Dispensateur de vie, il a vu la terre et les hommes fleurir à son passage, comme cette plaine qui se couvre sur ses bords d'herbages, de verdures, de grands arbres, — jusqu'à cette montagne escarpée où les champs montent à l'envi.

La route passe en corniche au-dessus de son lit qui se resserre. Ses eaux deviennent glauques et profondes. Les montagnes rapprochent leur chaos de rochers. L'Euphrate tourne court à

l'entrée d'une gorge étroite, s'engouffre entre de hautes parois sombres. Nous le regardons s'éloigner. Une vallée montante nous emporte à l'assaut d'une autre chaîne. Nous ne le voyons plus.

El Aziz apparaît au centre d'une vaste étendue baignée d'azur. Ville neuve au pied de la colline qui dresse les ruines de l'ancienne Kharput.

*Le défilé du Tigre.*

La route ne quitte plus les sommets, suit une série d'arêtes, et ces arêtes, parfois vertigineuses, tournent entre des abîmes. Elle flirte entre deux plateaux qui s'enfoncent à des distances infinies.

Voici qu'à droite se déploie un ovale d'un bleu frémissant, le lac Gueldjik, sauvage, aux rives désertes, comprimé entre des chaînes pelées; c'est là, derrière ces montagnes, que le Tigre prend sa source. A gauche se creuse une plaine où l'Euphrate, sortant d'un défilé, étire ses courbes miroitantes. Tour à tour, et parfois simultanément, s'offrent le fleuve fuyant dans le lointain et le lac clos, qui semble tirer à lui tout le rayonnement du ciel.

Le Tigre est né.

Au fond de la gorge où nous entrons, il roule

ses jeunes eaux limpides, sur un lit trop large pour lui, brodé de fils de verdures. L'escarpement des montagnes ne laisse même pas s'insinuer une terrasse; elles sont tourmentées, fissurées: l'eau des pluies doit descendre en avalanche le long de ces parois. Le versant que nous suivons est à peine moins rapide. La route s'accroche comme elle peut aux aspérités, surplombe le gouffre, accomplit d'effroyables virages. Nous nous enfonçons avec le Tigre dans un dédale de gorges tournantes, d'un rouge ferrugineux. Parfois s'ouvrent des perspectives toutes droites, et l'on voit le fleuve tendre son flot transparent entre ses murailles de rochers. Solitudes infernales où la mort s'installait à son aise, retraite préférée des brigands, naguère.

Des brigands, on en rencontre encore, sur ces routes de l'Est. Mais ils sont encadrés de gendarmes et de fusils chargés. Leurs poignets réunis dans le dos par des menottes énormes, pesant à leurs épaules, ils ont l'allure fatiguée de pauvres hères trahis par la chance. Ils vont, les yeux à terre, indifférents à leur domaine. Le Tigre ne les reconnaît plus.

D'où lui viennent ces eaux plus vigoureuses? Il ne se contente pas d'humecter le mince cordon de saules penchés sur lui. Sitôt que la rampe au-dessous de la route s'infléchit, des fouillis

d'arbrisseaux et de vignes sauvages se logent dans les creux. Et voici, au fond d'un ravin, tout un verger inextricable, des noyers, des figuiers, reliés par des cordons de vignes, poussés là, dans l'haleine du fleuve.

Brusquement la montagne d'en face se met à flamber. Au lieu des ocres monotones, elle se couvre de bronze et d'or, de chrome et de pourpre. Et elle s'écarte, livre passage à une gorge latérale, très étroite, bordée par un village et des constructions modernes qui paraissent égarées au sein de ce désert en feu. C'est Arghana, dont les mines de cuivre sont entre les plus riches du monde, paraît-il, et qui, jadis, envoyait ses minerais jusqu'en Perse. Elles semblent à demi abandonnées. Nul doute que les caravanes de petits ânes n'arrivent plus à lutter avec les moyens de transport modernes.

On dirait que tout le cuivre de cette montagne est répandu sur les rampes, rutile au bord de chaque arête, descend jusqu'au Tigre en coulées précieuses. Et le Tigre lui-même est chargé de cuivre, il roule de lourdes eaux jaunes et dorées. On dirait que la chaleur écrasante de ce matin de canicule devient soudain visible... On dirait... Mais comment dire la puissance de cette floraison minérale, les fastes de la lumière jouant sur ces flancs de métal, les accords éclatants rompus par

les sourdines des gris verts et des gris bleus, qui reposent un instant le regard ébloui ?

Le cirque de cuivre rose s'éloigne. D'autres défilés nous recueillent, nous portent à d'autres cols. Montagnes couleur de lie de vin, rochers violets, cimes bleues multipliées à l'infini. En arrière, dans l'extrême lointain, les chaînes du Taurus échelonnent des forteresses de plus en plus hautes, à peine visibles sur le ciel.

La route, à présent, aborde une suite de sommets crayeux dont les moutonnements semblent remplir le monde. Tout à coup le massif s'arrête net au bord du désert. Ses derniers ressauts vont mourir dans l'immense étendue, océan d'azur où passe encore une vague attardée, une coulée de basalte toute noire. Nous plongeons dans la chaleur torride, nous rejoignons un sol horizontal, difficile, hérissé de rochers et de pierres, mais où l'on n'a plus à disputer ses chances entre deux abîmes. On retrouve des traces humaines, les tentes des nomades : des étoffes étirées par des cordes au-dessus de palissades en roseaux. Le chauffeur, à bout de forces, me passe le volant.

Une ombre se lève dans le lointain, se précise, devient cubique et rigide comme un îlot de pierre bleue. D'instant en instant, elle apparaît plus foncée. Bientôt les yeux identifient une haute

muraille sombre, développant impérieusement ses crénelures, flanquée de tours, jaillie du sol, sans rien qui dépasse, sans une maison imprudente laissée au dehors, rien qu'un aqueduc qui pousse à perte de vue ses arches grises, — l'enceinte noire d'une ville fermée comme une prison, solitaire, méfiante, et qui se défend contre l'agression du désert, Diarbékir.

### *La forteresse noire.*

Une cohue de petits ânes, de chameaux, une foule de femmes et d'hommes, la tête enveloppée de voiles blancs, campent aux abords de la citadelle formidable. Qu'attendent-ils sous le soleil pesant? Sans doute le papier mystérieux que leur délivrera le fonctionnaire veillant devant la porte : un arc clair, inséré dans la muraille, au-dessous d'une inscription coufique, entre deux tours, — deux donjons édifiés par des géants.

Diarbékir, l'ancienne Amida, Kara Amid, Amid la Noire, comme on l'appelait au moyen âge à cause de son rempart en basalte, tasse à l'intérieur ses maisons de pierres, ses mosquées, ses églises en ruines, ses rues tortueuses qui s'efforcent de prendre le moins de place possible. Rien

que des moellons, des dalles, des pavés, des façades aux frises couleur d'ébène, sans verdure, sans jardin, si ce n'est l'étroit jardin municipal, alignant les tables d'un café dans l'ombre pauvre des jeunes arbres.

On demeure interdit devant la grandeur de cette muraille noire qui étreint la ville entière. Jusqu'à ce jour, je n'avais vu en Orient que des citadelles en partie ruinées. Même les tours d'Angora dominent des amas de décombres. Celle-ci se dresse dans toute sa force intacte. Elle s'offre à nos regards, telle qu'elle s'offrait à ceux des combattants du VIe siècle, des voyageurs du XIe.

« En Arabie, en Perse, en Turkestan, en Inde, j'ai vu un grand nombre de villes et de forteresses, mais nulle part je n'en ai trouvé une qui pût être comparée à Amid », écrivait en 1046 un voyageur persan, Nâsiri Khusrau.

On peut en dire autant aujourd'hui : Diarbékir a gardé ses murailles, construites en gros blocs assemblés à joints vifs, ses courtines, son parapet crénelé, son chemin de ronde, ses quatre portes correspondant aux quatre points cardinaux, ses quatre-vingt-deux tours.

Et pourtant, depuis que les empereurs Constance et Justinien ont édifié ce rempart, en dure pierre volcanique, quelle ville fut plus disputée que celle-ci? Les Byzantins et les Sassanides,

cette audacieuse dynastie perse, puis les Arabes, les Abbassides, les Seldjoukides de Perse, les Croisés, Saladin, les Kurdes, les princes de Syrie, les Seldjoukides d'Asie Mineure, les Mongols, les Turcomans sont venus tour à tour assiéger la forteresse noire, l'ont possédée, l'ont perdue, — jusqu'au jour où Soliman y implanta la puissance ottomane.

Timour, lorsqu'il l'eut conquise, eût bien voulu la raser : ses soldats « montèrent sur les murailles avec des haches et des outils et se mirent à les détruire, dit un témoin oculaire; mais elles étaient si solides qu'ils eurent beaucoup de peine à en arracher une petite partie. Et comme il eût fallu un siècle pour en venir à bout, ils se contentèrent de démolir une partie de leur couronnement ».

Contraint par les nécessités de la guerre, Mustapha Kémal décida de faire abattre un pan de l'enceinte. Il dut y renoncer : ce massif défie les forces humaines. Il n'a fallu rien moins qu'un tremblement de terre pour effondrer l'une des tours.

Ce n'est pas seulement à cause de ce caractère de puissance que ces murailles devraient demeurer intangibles : c'est aussi pour les trésors d'épigraphie déroulés le long des courtines, au-dessus des portes, au flanc des tours : inscriptions coufiques, arabes, turques, ottomanes, parfois déco-

rées de rinceaux, souvent encadrées par des lions et des aigles. Chaque conquérant, en réparant la muraille, expliquait et signait l'œuvre accomplie au nom d'Allah. Ces inscriptions relevées et traduites (1) ont permis de suivre l'histoire compliquée et tumultueuse d'Amida.

Et il y a encore tous ces détails naïfs et charmants épars d'un bout à l'autre du formidable appareil de guerre : à droite et à gauche de la porte de Kharput, les niches à colonnettes inscrivant dans leur arc une coquille sculptée, ces tigres et ces buffles de pierre qui sont là comme des gardiens enchaînés ; le pur fronton de la porte d'Alep dont la moulure protège des caractères coufiques autour d'une tête de taureau élevant un aigle entre ses cornes ; et cette porte de Mardin aux vantaux de fer garnis de clous, qui s'ouvre magnifiquement sur le Tigre déployé au pied des escarpes de roches noires, le Tigre, devenu large et profond entre ses rives hautes tout occupées par des jardins.

La porte franchie, on le suit des yeux sur la plaine vide. Un pont antique, aux arches rapprochées, l'enjambe. Et puis plus rien, son ruban d'azur pâle seul vivant à travers l'étendue. Il est

(1) *Amida*, matériaux pour l'épigraphie et l'histoire musulmanes du Diyar-Bekr, par Max van Berchem.

en marche vers le sud. On voudrait s'enfoncer avec lui dans ces mystères du lointain.

Au pied des énormes tours rondes qui défendent la porte, des nomades campent parmi les stèles d'un très vieux cimetière. Couchés sur le sol brûlant, ou adossés aux marbres funèbres, ils ne cessent de contempler le fleuve, et je crois retrouver dans leurs regards cette même nostalgie qui embue le mien. Seulement eux pourront céder à leur désir.

*
* *

Sans doute le mieux logé de tous les valis d'Anatolie est celui de Diarbékir. Son palais, de pierres noires et dorées, en amont de la porte de Mardin, appartient à un premier système de fortification. Les fenêtres surplombent le Tigre. Du jardin en terrasse, on le voit venir de très loin, descendu de ses montagnes, allongé à travers la plaine, dont les ors s'appellent d'une rive à l'autre.

### *Les rues.*

Il est amusant de flâner dans ce lacis de ruelles. Les maisons rapprochées, aux parements de pierres noires, d'allure féodale, hérissées de

gargouilles, ont une physionomie noble et secrète. Les portes sculptées, le détail des façades rappellent d'anciennes magnificences. Toutes se défendent contre l'embrasement du soleil. Les cours étroites entre de très hauts murs guettent la fraîcheur d'un bassin circulaire, le luxe préféré des belles demeures d'Amida.

Chez ce bey qui nous offrit à déjeuner, je regardais une suite d'échafaudages à paliers superposés montant à ciel ouvert, et où l'on accédait par des échelles.

— C'est là que nous dormons, expliqua-t-il. Moi, je dors tout en haut.

Chaque soir, les maisons se vident de leurs habitants qui s'installent sur leurs toits en terrasse afin de ne rien laisser perdre des souffles montant du désert.

La grande rue est trop étroite pour l'incessant défilé des caravanes, pour la cohue des Kurdes nomades, des Syriens tout noirs dans leurs burnous, qui tirent après eux des ânes chargés, et s'arrêtent devant les échoppes du bazar. Très grands, la tête enveloppée de voiles flottants, les Kurdes laissent pendre sur leurs épaules leurs nattes de cheveux noirs. Leurs profils hardis ressemblent aux effigies des bas-reliefs hittites. Les femmes marchent en arrière, ployées par des sacs, un petit enfant aux yeux de braise porté sur

le dos, leur corps étroit, moulé dans des étoffes rouges ou noires. Un turban sombre, des voiles blancs encadrent leurs bruns visages aux traits purs. Des paillettes, des colliers, des bracelets scintillent autour de leur beauté.

Toute cette humanité qui vient du désert et près d'y retourner, ces fardeaux, le déballage des caravanes sur la petite place autour d'une fontaine, ce rythme qui ne s'arrête pas, ce piétinement continu des gens et des bêtes, tout cela remplit les rues de la dure cité muette d'une éternelle vision de voyage.

Entassés devant les boutiques, ces pêches, ces raisins, ces melons, qu'on dirait des fruits forcés d'exposition, viennent des jardins arrosés par le Tigre où les prodiges paraissent naturels. Les pastèques de Diarbékir pèsent jusqu'à 80 et 100 kilos. Il faut un sabre pour les couper, un chameau pour les porter.

### *Les mosquées d'Amida.*

Ulu Djami, la grande mosquée, ouvre son parvis sur la rue principale, à égale distance entre la porte de Kharput et la porte de Mardin, ce qui donne à penser que ce sanctuaire, au cœur de la

forteresse, fut édifié à la même date, temple avant d'être une église, église avant d être une mosquée. A cette place, depuis quelque seize cents années, sous des noms différents, les hommes n'ont pas cessé d'invoquer Dieu.

Quelques marches, un portique, donnent accès dans une cour immense qui inscrit son rectangle entre des façades toutes chamarrées de broderies de pierre, où des arcs, en double rang superposé, alternent avec de hautes colonnes. La plus belle de ces façades, la plus ornée, refaite au XIIe siècle, et qui fut peut-être celle d'un palais, est la plus délabrée : ses fenêtres quadrangulaires, au premier étage, se découpent sur le ciel. Un siècle et demi avant cette restauration, le voyageur persan Nâsiri Khusrau déclarait : « La grande Mosquée est aussi en pierre noire, en sorte qu'il ne peut y avoir rien de plus régulier ni de plus solide... plus de 200 colonnes la soutiennent, toutes monolithes. »

En marbre rose et veiné, en marbre rouge, en marbre blanc, elles se profilent sur les dalles foncées : quelques-unes ont leur fût décoré, minutieusement travaillé, comme une tapisserie géométrique : rosaces, filets, losanges, cannelures en spirale, zigzags à angles droits; elles portent des chapiteaux corinthiens taillés dans la sombre roche volcanique. Le long des entablements

DIARBÉKIR. — LA FORTERESSE NOIRE

courent des bandeaux où sont sculptées des inscriptions, séparées par des frises de feuilles de vignes et de raisins. Ces tiges légères, ces souples rinceaux, comme ils s'accordent à la splendeur décorative des caractères coufiques et arabes !

Colonnes fleuries, détails parfaits que l'œil ne cesse de découvrir, débris antiques, utilisés par les architectes de l'Islam, tous ces éléments de beauté s'assemblent et se coordonnent le long de ces étonnantes façades, que le voyageur du XI^e siècle trouvait déjà si régulières, sans rien détruire de leur unité ni des justes proportions qui assurent leur grandeur.

Une des inscriptions, entre deux fenêtres, peinte en noir sur le fond gris du mur, concerne la fontaine, cette fontaine, demeurée là, sous un toit pointu, derrière un rang de colonnes, au centre du parvis, dans l'axe de la tour de basalte qui porte le minaret.

Il s'agit d'une fondation pieuse constituée au début du XVI^e siècle par « le très puissant, très noble seigneur Ibrahim », en faveur de la fontaine, « afin qu'on y boive de l'eau rafraîchie de glace et de neige durant les jours de l'été, depuis le 1^er juin jusqu'à quatre-vingt-dix jours plus tard... ainsi qu'Allah ait pitié de qui boira de cette eau de la Mosquée ».

Comme elle me plaît, cette sollicitude du sei-

gneur Ibrahim! Il a pensé aux caravaniers traversant le désert qui rêveront durant des jours à la fontaine rafraîchie d'Ulu Djami.

On s'enfonce dans le dédale des ruelles à la découverte des mosquées. Les maisons les enserrent et l'on n'a pas de recul pour contempler le haut minaret où s'enroulent, de la base au sommet, des guirlandes de fleurs et d'arabesques sculptées.

Il semble que ces architectes d'Amida, luttant avec les pierres dures, aient voulu, par contraste, réserver à l'intérieur des mosquées les recherches les plus subtiles, les correspondances les plus délicates entre les nuances. Les plinthes en faïences de bleus différents figurent des champs où se lèvent des fleurs roses et blanches, aux pétales sertis d'un rouge sombre rompant les bleus. Les mirabs sont des joyaux tout enveloppés d'harmonies précieuses : mirab revêtus de mosaïques en faïences, mirab de marbre ajouré et peint de couleurs chaudes qui ont la somptuosité assourdie des anciens tapis persans. Les escaliers en dentelle de marbre, les bordures, les médaillons, toutes les beautés de ces mosquées ne semblent là que pour encadrer la beauté parfaite du mirab, point sensible du sanctuaire, le mirab, la porte symbolique ouvrant sur l'au-delà.

### *L'hôtel de Diarbékir.*

Un han, aux arcades élégantes, qui concède à la civilisation ses lits de fer, rangés côte à côte sous la coupole du ciel. De la logette qui nous est réservée, au premier étage, nous constatons bientôt qu'ils sont tous occupés. Dès l'aube, on assiste involontairement à de multiples allées et venues. Les chemises blanches se pressent autour d'un robinet d'eau courante : ces hommes sont bien obligés de faire leur toilette en public... Entre leurs groupes passent en silence des habitants du désert, à la peau foncée, aux yeux brûlants.

Si l'on consent, soir après soir, dans les auberges d'Anatolie, à dormir dans un bain de « fly tox », on se lève à peu près indemne de piqûres. Il est vrai qu'on a la peau brûlée... Mais tout vaut mieux que la vermine.

### *Le retour à Sivas.*

Ce fut à l'heure où, dans sa plaine limpide, le Tigre reflète les clartés changeantes de l'aurore, que nous avons quitté Diarbékir. Le retour. Les

fêtes de la lumière à des heures différentes, les merveilleux paysages revus en sens inverse, — et, dans le défilé du Tigre, la mort rencontrée à l'improviste et qui voulut bien s'écarter.

L'Anatolie ne possède que 2.000 automobiles, y compris les taxis d'Angora et de Smyrne, y compris les cars fatigués qui assument entre les villes, lorsque les voyageurs sont en nombre suffisant, un service aventureux, coupé par les nuits dans les hans. On ne peut blâmer le chauffeur s'il néglige le clakson le long de ces routes désertes aux tournants innombrables. Lorsqu'à un coude de l'étroite corniche surgit une automobile lancée comme la nôtre à une vitesse qui ne permettait pas l'arrêt immédiat, ce fut la stupeur qui retint notre cri. Le chauffeur jeta sa Chevrolet sur le pan de montagne : entre deux séries de pans rocheux à angles vifs, celui-ci était d'une terre schisteuse où les roues purent mordre et s'arrêter. La voiture se renversa et nous sortîmes sains et saufs. Elle nous fit même grâce d'une panne. Les automobiles d'Anatolie, habituées à tout, sont capables de tout.

Un soir que nous atteignions le sommet d'un col, Sivas apparut comme au fond d'un entonnoir, entre ses peupliers, avec le Kizil Irmak qui lui faisait à distance une ceinture d'or et d'argent.

Je me retourne vers le cercle immense des montagnes : pyramides de rochers, s'abaissant pour laisser grandir l'aréopage bleu des cimes lointaines. Un massif solitaire ressemble à un grand lion couché, la poitrine entaillée par une longue déchirure saignante. Quel pâtre assez téméraire l'a gravi un jour, sans souci de trouver un brin d'herbe pour son troupeau?

Des rayons rouges traînent encore sur les arêtes. De tout ce monde de pierre s'élève comme un appel vers le jour qui s'en va... De quel élan mon cœur participe à cet appel, s'attache à ces montagnes que je ne verrai plus!

# TROISIÈME PARTIE

## I

## UNE HISTOIRE DE BRIGANDS

Kerkenos, une colline fortifiée, non loin d'Alichar, à 1.500 mètres d'altitude, où la mission archéologique américaine a planté ses tentes. L'enceinte de pierres sèches en partie écroulées, qui emboîte le sommet et dégringole un versant sur un pourtour de sept kilomètres et demi, enfermait une ville « plus grande qu'Athènes », assure le professeur hongrois, hôte de la mission. Oui, mais une ville « pré-classique ».

Les cent ouvriers turcs et kurdes qui fouillent le sol n'ont encore rien trouvé de hittite. Le jeune chef, déçu, n'a guère fait honneur au charmant déjeuner servi sous une tente. Puis il s'est éloigné seul et, tout l'après-midi, il a suivi

le mur d'enceinte, essayant de raviver son espoir.

Allongés sous un pommier sauvage, nous rêvons à cette ville pré-classique, un peu dédaignée puisqu'elle n'a pas de grands secrets à révéler, comme ces Hittites qui sont une aventure toujours nouvelle et passionnante.

De longues ondulations enchevêtrent au-dessous de nous leurs lignes harmonieuses ponctuées par les têtes arrondies, les verdures grises des pommiers sauvages, semblables à celui qui nous abrite : courtes feuilles dures, fruits ramassés comme des noix. Ce pays fut la patrie des pommiers. Comment les bergers toujours en quête de bois ont-ils épargné ceux-ci?

— Il est arrivé, m'explique-t-on, qu'un paysan, ayant coupé un de ces pommiers, vit son bœuf mourir tout de suite après. Depuis lors, personne n'ose toucher à ces arbres.

Déjà ce n'est plus au pommier jeteur de sorts que je songe...

La colline proche se bosselle de distance en distance, aligne toute une série de tumuli.

Ces tumuli, que livreront-ils? La tête de cette montagne de Kerkenos, qui figure un trapèze, est peut-être une citadelle? Peut-être... Toute cette vie profonde, endormie dans les sous-sols, cet inconnu perpétuellement offert à nos rêves, mystère que foulent nos pas, que pressentent nos

yeux, ces voix puissantes qui se sont tues et pourtant nous sollicitent de plateau en plateau, n'est-ce point une des formules magiques que l'Anatolie ne cesse de murmurer à l'oreille des voyageurs, un des secrets de ses enchantements?

Il se fit un remous parmi les groupes. Un gendarme, qui conduisait un homme aux mains liées derrière le dos, abordait les jeunes archéologues. Il demandait la faveur d'être ramené à Alichar dans leur camion automobile avec son bandit. Ils acquiescèrent; le gendarme et le brigand s'assirent côte à côte en face des tentes, suivant des yeux les allées et venues des ouvriers avec la même expression de patience.

A la tombée du jour, la petite Ford prit les devants, et le camion suivit, conduit par l'un des jeunes Américains. Une dernière fois nous avons contemplé, du sommet de Kerkenos, au-dessus des houles bleues, la fugitive apparition de l'Argée, cône immense, à peine visible dans l'azur rose. Les deux voitures descendirent à peu près sans chemin la côte escarpée, se tirèrent de tous les obstacles. La nuit était venue quand nous vîmes, derrière nous, le camion en panne.

— Qu'y a-t-il? cria le chef de la mission en arrêtant la Ford.

Une voix s'éleva des ténèbres :

— Rien! nous avons égaré quelque chose. Allez toujours!

La Ford reprit sa course difficultueuse.

A Alichar, dans la petite maison des Américains, nous étions à table, un peu inquiets de ne pas voir arriver le conducteur du camion. Le temps passait. Il entra enfin, rompu de fatigue, s'assit à sa place, et, sans mot dire, commença de manger.

— Qu'aviez-vous donc égaré? lui demanda le chef.

— Oh! c'est seulement le brigand qui avait laissé tomber son revolver... Et le gendarme est descendu pour le chercher.

Un éclat de rire général lui répondit. L'archéologue-chauffeur acheva de vider son assiette. Alors, réconforté, il ajouta :

— Ensuite... nous avons perdu aussi le brigand.

— Perdu le brigand? Vous plaisantez!

L'honnête figure, où se peignait quelque confusion, nous regarda tour à tour.

— Mais non, je ne plaisante pas. J'ai dû m'arrêter encore pour prendre de l'eau. Tout le monde est descendu. Il faisait très noir, vous savez. Quand nous sommes remontés, nous n'avons plus trouvé le brigand.

— Mes félicitations! se récria le chef.

Le jeune homme, sans s'émouvoir, allégua, comme une excuse :

— Ce bandit... c'était un anormal, vous savez, une espèce d'innocent. Le gendarme m'a dit qu'il savait à peine s'exprimer... enfin, un être pas du tout intelligent...

Alors « Lumière d'Allah », notre compagnon turc sortit de sa rêverie pour demander :

— Mais, monsieur, s'il avait été intelligent, que vouliez-vous qu'il fît de plus?

Les rires de nos amis ne me parviennent que de loin. Mes yeux sont attirés vers la petite fenêtre qui découpe un rectangle du ciel d'Anatolie, le plus étoilé des ciels : l'homme évanoui au fond de l'ombre le possède à présent tout entier. Il a entendu retentir en lui-même, irrésistiblement, l'appel voilé de la nuit, de la terre, et peut-être aussi les appels de cette âme primitive qui sourd de colline en colline, de plaine en plaine, de partout.

Peut-être la reconnaît-il, ce simple, dans les demi-ténèbres de sa conscience, et la sent-il rejoindre la sienne ?

II

## DE KOUTAYA A AFIUM-KARAHISSAR

### *Koutaya, la ville des faïenciers artistes.*

Eski-Chéhir, Koutaya, Afium-Karahissar, trois orteresses avancées qui veillent sur les marches occidentales du plateau d'Anatolie. De vastes étendues ondulées les séparent et des chaînes de montagnes.

Un chemin de fer, branché sur la ligne Constantinople-Angora, passe au pied de leurs collines. Il semble ne leur enlever rien de leur solitude et de leur silence. Tout au plus donne-t-il quelque essor aux industries locales. A Eski-Chéhir, s'installent en pleine nuit, le long de la voie, au passage de l'express, des boutiques improvisées, des éventaires chargés de sautoirs, de chapelets, de colliers, de porte-plumes, de pipes en écume de mer très blanche que des mains empressées

viennent offrir, avec un verre de thé fumant, aux voyageurs endormis.

Koutaya apparaît de loin, serrée autour de sa haute colline qui dresse sur le ciel les crénelures d'une citadelle byzantine. Ses rues tournantes, enroulées aux premières rampes, révèlent une richesse ancienne et qui s'est installée. Ses maisons spacieuses, avec leurs ailes en encorbellement, portent à leur troisième étage un balcon défendu par des grilles de fer forgé. Les larges fenêtres ont conservé leur élégant moucharabieh. De vieux érables dispensent leur ombre aux fontaines décorées de faïences, des vignes tendent leurs treilles d'une muraille à l'autre.

Capitale des sultans de Caramanie, Koutaya garde des souvenirs de splendeur, de vastes mosquées, des minarets bagués de bleu. Elle a deux bibliothèques, des écoles, des médressés. De tout temps elle fut un centre de culture. Sans doute doit-elle une part de son aisance à ses faïenceries qui, déjà à l'époque des Seldjoukides, travaillaient à orner les mosquées, les médressés, les tombeaux de l'Asie Mineure. Les artistes, de père en fils, se transmettaient des secrets, perdus à l'approche des temps modernes : formule de ces bleus qui font rêver à un pan d'azur dérobé à la voûte du ciel, et de ces bleus turquoise rejoignant les verts par gradations si

délicates qu'on ne sait plus où finissent les bleus, où commencent les verts; formule de ces incrustations d'or enflammant la mosaïque, de ces motifs en relief par quoi un carreau de faïence ressemble à un morceau de sculpture. Ils arrivaient à une domination totale de leur matière, à la fois résistante comme le marbre, et flexible. Ils la paraient de reflets irisés, de veloutés inconnus. Sans cesse ils inventaient de nouvelles combinaisons de feuilles, de gerbes et de corolles. Avec quelle fraîcheur de sentiment, quelle liberté ils les prodiguaient à leurs ouvrages! avec quelle fantaisie ils déliaient leurs guirlandes et s'enchantaient de tous ces pétales envolés! Eux aussi habitaient « le pays délicieux de la joie ». Ils voyaient l'argile fleurir sous leurs doigts ingénus et savants.

Nous les évoquons, ces artistes, dans l'atelier d'une de ces faïenceries qui n'ont guère dû changer depuis le XIII[e] siècle. Ils travaillaient là, accroupis sur leurs talons, penchés devant un rectangle de terre — comme ces trois jeunes hommes qui promènent avec application leurs compas sur le dessin qu'ils sont en train de relever.

Vint-il ici, « Mehmed Medjoun », qu'on appelait le « fou », parce qu'il ne s'occupait que de son art? Peut-être est-ce dans cette chambre qu'il prépara les maquettes destinées à la Mosquée verte de Brousse : la vision de la pluie de

fleurs blanches contenues par des chaînes d'or remplit-elle un jour cette cellule où souriait le fol de génie ? Près de lui, un gamin délayait ses couleurs, tout pareil à l'enfant que nous venons de voir, remuant des pâtes grises dans des pots alignés, les couleurs minérales qu'on va recueillir sur les montagnes, mais qu'on ne sait plus préparer comme alors.

Et les chefs-d'œuvre de Mehmed s'en allaient cuire dans un four à bois, semblable à celui-ci (le même probablement), dont on évalue la température avec les moyens de fortune employés depuis des siècles.

Aujourd'hui, les potiers de Koutaya s'inspirent des modèles anciens, les copient, les transposent. Cette faïence moderne, d'un fort beau style, serait digne d'orner les maisons luxueuses de l'Occident.

### *Le jardin des Français.*

Un chemin raide, à travers des escarpements déserts, mène à la citadelle dont la couronne de tours ruinées domine la ville.

Perrot signale qu'un coin de la citadelle, rempli d'amandiers, porte le nom de « Jardin des Français » en souvenir de ceux qui les plantèrent, un

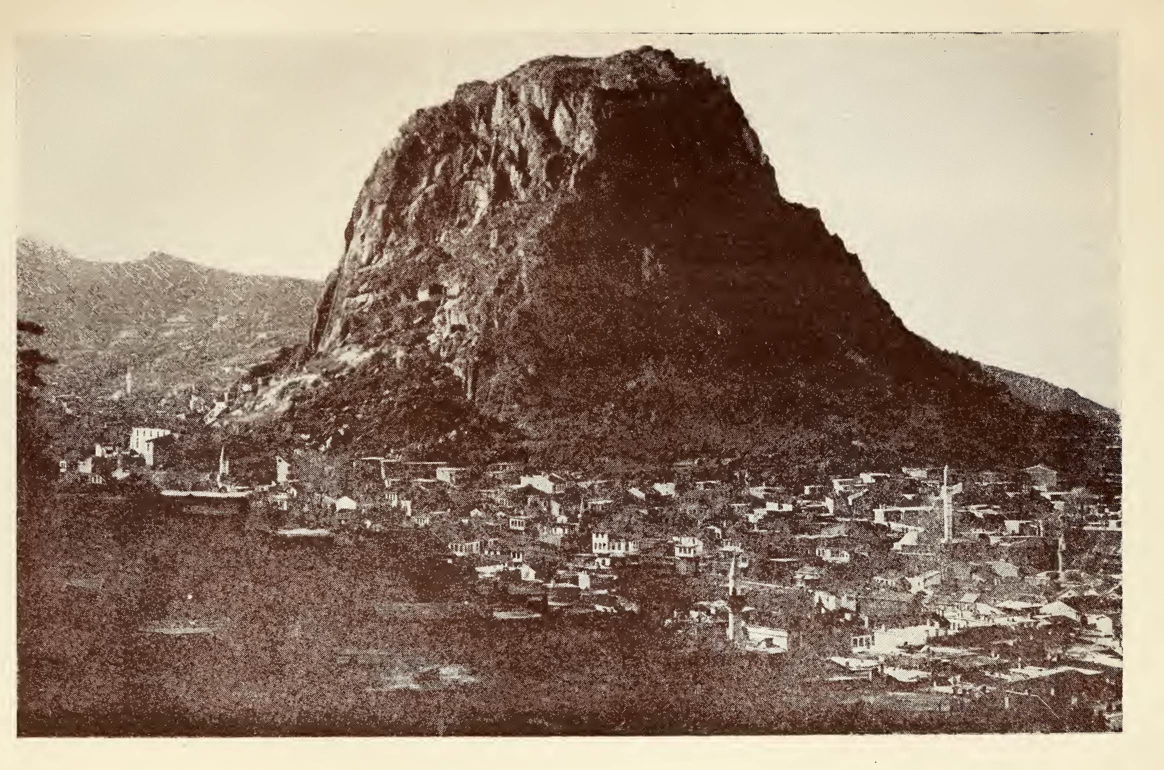
détachement de prisonniers, internés là-haut, après que fut violée la capitulation qui protégeait le départ de l'armée française d'Égypte.

Sitôt dépassée la première enceinte, on voit de pauvres maisons s'abriter sous des amandiers. Quelques-uns, le long d'un mur en pierres sèches, sont très vieux. Leurs troncs énormes étendent sur nos têtes des branches tutélaires. Il me plaît de penser que des mains françaises les ont plantés, et que ces soldats en exil, pour tromper leur nostalgie, créèrent un jardin au-dessus du désert.

C'est à eux que je songe en cueillant un rameau d'amandier : jour après jour, ils venaient se pencher sur ce parapet où je m'appuie.

Le soleil verse ses dernières pourpres sur la plaine étalée jusqu'à l'horizon. Les minarets sont des colonnes d'or rouge ; la ville est baignée de rose ; déjà guette la grande ombre d'azur qui monte insensiblement.

A cette place où devait les surprendre le crépuscule, ces prisonniers français, amoureux de jardins, assistaient à l'illumination quotidienne. Tournés vers l'Occident, ils regardaient ces longs rayons obliques, coulés d'un bout à l'autre de la plaine, inscrire sur le sol la route de leur patrie. Ils suivaient des yeux cette lumière venue de « là-bas » et il leur semblait qu'en s'éteignant elle emportait un peu d'eux-mêmes.



AFIUM-KARAHISSAR : LE "CHATEAU NOIR DE L'OPIUM"

## *Le Château noir de l'Opium.*

La route accompagne un moment le Poursak, une rivière étroite, profonde, entre deux ourlets de vieux arbres.

Le plateau qui le domine est peuplé de thuyas, isolés, dont les troncs noueux portent très haut un bouquet de sombre verdure. Puis c'est de nouveau une succession de plateaux desséchés séparés par des montagnes claires. A leur pied, de loin en loin, des villages s'allongent comme des rubans verts.

La piste est encombrée de caravanes, files de petits ânes, processions de chariots tendus d'étoffe noire, dans lesquels s'entassent des familles et des marchandises. Les roues pleines tournent à regret avec des gémissements affreux. Les conducteurs dorment parmi leurs ballots, si bien assourdis par les plaintes de leurs véhicules qu'ils n'entendent pas le clakson. Où vont-ils tous ces gens? Quelles songeries promènent-ils à travers le désert? L'interminable déroulement de leurs chars primitifs réveille en nous les troubles réminiscences de voyages inconnus, l'écho de l'éternel exode humain, à des mille ans d'intervalle, demeuré dans notre chair.

Curieuse ville, cet Afium-Karahissar, le « Château noir de l'Opium », appuyée à un demi-cercle de montagnes et répandue autour d'une haute pyramide qui porte à 1.200 mètres d'altitude la citadelle. Les géologues appellent « dyke » cette érection de roche volcanique, en jet vertical, qui a percé l'écorce terrestre et a surgi solitaire, monstrueuse protubérance. Les chaotiques parois de basalte, dorées par les lichens, se hérissent de crénelures. Tout au sommet les murs de la forteresse, emboîtant le rocher, apparaissent tel un jouet d'enfant oublié par mégarde. D'autres « dykes », moins élevés, se dressent dans la projection du premier, s'érigent, face à la ville, plus tourmentés encore, rapprochant leurs piliers comme des tuyaux d'orgue, presque noirs, sous l'ardente lumière.

Afium-Karahissar rassemble ses rues anciennes, ses mosquées, son bazar, entre les lignes de défense que lui font ses tours volcaniques. Ses abords sont envahis par les caravanes au repos qui se taisent enfin. Des hommes étendus sur des tapis dorment au milieu de la rue. Le seul rappel de son activité commerciale, c'est l'hôtel qui s'inquiète du confort des voyageurs, dispose ses tables dans une cour ombragée autour d'un bassin. Au printemps, lorsque les dykes émergent d'un océan de pavots en fleurs, la ville sort de

son demi-sommeil. Le travail l'attend. Sitôt les pétales fanés, il faut inciser les ovaires, recueillir le suc épais qui s'écoule, le malaxer, le réduire en boulettes. Et ces boulettes d'opium seront expédiées à Smyrne par centaine de mille kilogrammes. Ensuite, récolter les semences, les ensacher. Dans tous les villages, dans toute la région, les femmes secondent les hommes et les enfants s'en mêlent aussi. Les petits ânes sont sur les dents...

Mais aujourd'hui, écrasée de soleil, la ville de l'Opium, endormie avec tous ses habitants, ressasse on ne sait quel rêve moyenâgeux, entre les pyramides noires qui montent la garde autour des champs vides.

III

# LES PARADIS DÉVASTÉS

## *La vallée du Méandre*

La région d'Afium-Karahissar est défendue au sud par une suite d'étroits défilés tournant entre des parois déchiquetées. Ils donnent accès au plateau, toujours pareil, déroulé sans fin entre les montagnes lointaines. La route est mauvaise. Il faut plus de dix heures d'automobile pour couvrir 124 kilomètres.

Brusquement la vallée que nous suivons débouche sur un plateau étroit et transversal, qui s'arrête net, comme un palier soutenu par des rampes pierreuses et toutes roides. Tandis que la voiture s'engage dans les descentes, on a l'impression de quitter un pays, d'être saisi par une autre terre, entraîné dans une autre région de montagnes : nous quittons le plateau d'Anatolie. Déjà nous ne

le voyons plus. La formidable muraille qui le porte développe en hémicycle une succession d'étages. A ces hauts contreforts s'adosse la vallée du Méandre.

On le voit sourdre tout au pied des rochers. Peut-être vient-il de là-haut, lui-aussi; peut-être ses eaux, patiemment filtrées, ont-elles trouvé leur chemin à travers le dédale du soutènement? Elles jaillissent à deux places rapprochées, s'épanchent en deux larges ruisseaux: ils cheminent, l'un, dans la verdure, l'autre, à travers les pierres, et se rejoignent bientôt en un seul cours limpide, qui déjà commence à divaguer. Il descend vers Dinaïr, une bourgade dont les grands arbres apparaissent avant les maisons. Elle s'abrite aux rampes arides, dressées comme un demi-cercle d'échelles jusqu'au plateau qui la surplombe.

Le Méandre sinue à travers les roseaux. La légende veut que ce soit à cette place, tout près de Dinaïr, que le roi Midas connut l'infortune de voir ses oreilles transformées en oreilles d'âne, pour avoir préféré la flûte de Pan à la lyre d'Apollon. Evidemment Midas n'avait pas tort. Dans ces régions sauvages, domaine du dieu Pan, que venait faire Apollon? Sa lyre dépaysée devait laisser échapper des fausses notes... Et les roseaux du Méandre, ces ancêtres des journalistes,

au lieu de tenter une campagne en faveur de Midas, livrèrent à tous les vents le secret de sa honte, information qu'ils tenaient de l'indiscret barbier royal.

Sans hâte, le Méandre va, vient, se détourne, étend des courbes infinies. On dirait qu'il veut multiplier ses bienfaits, qu'il travaille à transfigurer cette vallée sévère, ces montagnes encore désertiques, ces falaises sculptées par l'érosion, ces terres nues piquées de touffes grises et où s'allonge un lac salé.

Et le prodige commence.

D'abord ce sont les grands sycomores du village de Kodja Oluk qui abritent magnifiquement d'humbles maisons d'argile. Et voici que la plaine se couvre de broussailles. Bientôt les yeux s'ébahissent de reconnaître, égrenés au flanc des montagnes, répandus sur la plaine, des chênes qui se rapprochent.

Des champs de pastèques accumulent leurs grosses boules à la peau lisse et soyeuse, des plantations de jeunes figuiers montent à l'assaut des espaces encore vides. Mais c'est à partir de Gondjéli que les arbres remporteront partout la victoire. Au-dessous d'un plateau où se profilent les arches d'un aqueduc, — les ruines de l'antique ville d'Hiéropolis, — on voit luire, entre des moraines, les fameuses cascades pétrifiées, très

blanches au soleil, étagées comme les marches d'un glacier. Longtemps je me retourne pour les regarder encore. Et je reçois l'adieu de ces farouches montagnes où l'eau se change en pierre, où les lacs sont saturés de sel, où le sol laisse affleurer du métal.

A présent, d'autres chaînes, plus douces, s'écartent lentement, s'abandonnant à la verdure, et des figuiers moutonnent jusqu'à leur pied. Comme des bataillons, un jour de revue, ils alignent des rangs impeccables qui n'en finissent plus. Ces arbres disciplinés ne rêvent pas, ni ne jettent de mauvais sort. Il ne leur arrive guère d'être stériles comme aux temps bibliques et d'encourir l'anathème... Solidement attachés à la terre, ils lui versent l'ombre compacte de leur toiture puissante et ronde qui ne monte pas bien haut et s'empresse de rejoindre ses voisines. Les fruits innombrables, protégés par les amples feuilles, brunissent lentement, et, lorsqu'ils sont lourds à point, doivent tomber d'eux-mêmes, sécher à l'ombre avant d'être entassés dans des sacs et confiés soit aux wagons, soit aux chameaux qui les transportent à Smyrne. Ces figuiers du Méandre ne s'écartent parfois que pour laisser la place aux vignes rampantes autour des aires, où les raisins sont exposés au soleil, puis amoncelés et ensachés, sitôt que les pulpes

dorées, très petites, sans un pépin, prennent des tons de bronze clair.

Aux abords des villages, on voit des jardins d'orangers ; les boules rouges des grenades pendent au milieu des verdures comme des lanternes vénitiennes. Les maisons émergent à peine, tout enveloppées de ces richesses.

Puis les figuiers recommencent leur déroulement sans fin. Et cette monotonie leur confère de la beauté : ils évoquent une mer, à peine ondulante, envahissant l'étendue, possédant toute l'immense vallée jusqu'à la côte où ils viennent déferler au pied des collines de Smyrne.

### *Les paradis dévastés.*

Pourrait-on croire que cette petite ville de Nazeli sur le Méandre, toute neuve, aux rues droites, plantées de jeunes eucalyptus, aux maisons pimpantes, n'était, il y a six ans, qu'un monceau de ruines ? Les Grecs, en se retirant, n'en laissèrent pas pierre sur pierre. Les habitants durent loger dans les baraques du Croissant Rouge. Il en reste une encore, fermée, demeurée là comme une relique. En trois ans, ces propriétaires de figuiers, soutenus par une municipalité active, ont recons-

truit leur ville. Ils sont généreux et exubérants. Ils viennent de dépenser 1.700 livres turques à la seule fin d'élever ces arcs de triomphe en bois découpé, enjolivé de peintures, pour commémorer le 5 septembre 1922 qui fut la date de leur délivrance.

Aïdin, au sud de Nazeli, est plus lente à réparer son désastre.

« O visiteur, arrête-toi un moment à cette
« place et pense à ceux qui ont dit adieu à leur
« amour et à leur rêve, pour la patrie.

« C'est ici la patrie des victimes, des veuves,
« des orphelins.

« C'est le monument élevé en souvenir de
« ceux qui sont morts pour l'indépendance de la
« patrie. »

Nous avons suivi le conseil donné par la colonne blanche et nous sommes montés sur le plateau qui domine Aïdin. Décombres, maisons éventrées, figuiers morts entre des murs croulants, minarets découronnés, mosquées aplaties sur le sol, tout cela qui descend les rampes de la colline à la rencontre des quartiers neufs à peine reconstruits. Entassement de ruines, confusion inimaginable; on dirait que les maisons se sont battues entre elles, que ce pan déchiqueté, au milieu d'un monceau de pierraille, a vendu chèrement sa vie, que cette villa criblée de bles-

sures a demandé qu'on abrégeât ses souffrances... que ces jardins, dévorés par les flammes, râlent encore... Cette vision désolée confirme les récits obtenus ici et là : Aïdin, prise et reprise, brûlée deux fois, vit, au cours de l'occupation, massacrer ses habitants, saccager ses mosquées, subir le feu des mitrailleuses grecques installées sur les minarets, et, pour finir, lors de la débandade des envahisseurs, les bombes des avions.

Au sommet du plateau les restes antiques de Tralles contemplent avec nous ces ruines toutes neuves et se confrontent avec elles. Le temps a une façon à lui de détruire en beauté : il ne touche aux vieux murs qu'avec douceur, il a le secret des patines, il sème des plantes folles aux flancs d'où il a retiré une pierre — tandis que les ruines d'Aïdin ne portent que la marque de la sauvagerie contemporaine.

*
* *

« O visiteur, arrête-toi un moment... »

Je suis sur la terrasse de la mairie toute neuve de Malissa, l'ancienne Magnésie, au pied du Sipylos rocheux. La ville s'allonge sur les plus basses rampes, tournée vers une plaine de vignes toute bleue, et faisant déjà pressentir la mer qui n'est plus qu'à 65 kilomètres.

Autour de nous, des amas de décombres.

J'écoute des hommes graves et tristes qui prononcent des chiffres, étendent le bras sur le cimetière de maisons pour montrer quelque chose.

— Vous dites ? Sur 8.000 maisons 6.500 ont disparu, et 2.000 magasins et 28 mosquées ?

— C'est bien cela. Nous avons déjà reconstruit 2.500 maisons et 800 magasins.

— Pourtant, ici, on ne s'est pas battu ?

— Non. Les soldats grecs de la garnison ont mis le feu avec des bidons de pétrole préparés d'avance, le 5 et le 6 septembre, avant de s'enfuir. Les pompiers turcs ont essayé de l'éteindre. Ils furent massacrés. Les habitants se réfugiaient dans la montagne. Mais ceux qui étaient dans les jardins de la plaine n'eurent pas le temps et furent massacrés. D'autres brûlèrent dans leurs maisons. Il y a eu 1.800 victimes.

Les récits se déroulent comme à regret. Les témoins ont les yeux pleins de larmes. « C'était comme l'enfer », dit un jeune homme.

— Vous voyez cette petite maison effondrée, là, tout près? On en a retiré douze cadavres.

Nos mains continuent d'explorer la ville étendue devant nous comme un champ de bataille.

— Le moulin à huile, là, n'est-ce pas ? où vous me dites que 250 femmes et enfants ont été tués à coups de baïonnette... pourquoi n'avez-ous pas mis une plaque sur la façade?

— Nous n'avons mis de plaque nulle part. A quoi bon ?

— Vous, monsieur, qui avez été déporté avec 130 citadins et 700 villageois au début de l'occupation, pourquoi n'avez-vous pas écrit le récit que vous m'avez fait ? L'entassement dans la cale du navire, les cris déchirants des malheureux civils : Sou... Sou... (de l'eau ! de l'eau !), auxquels les Grecs répondaient en leur jetant des cruches d'eau de mer qui leur meurtrissaient le visage ; ensuite, à Mytilène, les souterrains de la poudrière, les vingt minutes d'air libre que vous étiez autorisés à respirer par jour...

L'homme se détourne comme s'il ne peut supporter ce souvenir. Il a un geste qui signifie : « A quoi bon ? » ou « C'était trop cruel... »

— Nous ne savons pas faire de la propagande.

Et puis, le mot que j'ai entendu à plusieurs reprises, en des endroits divers, face au désastre :

— Nous n'avons pas de haine...

C'est ainsi que l'Europe n'a pas assez connu les malheurs de la Turquie victorieuse.

Certains diplomates et certains journalistes, que ne vont-ils visiter, par exemple, Vourla, à 50 kilomètres de Smyrne, entre deux collines tapissées de vigne et tout proche de la mer? De cette bourgade, il ne reste rien. Pas une maison

ne fut épargnée. Les murs sont rasés si près du sol qu'on a peine à se figurer qu'un tel bouleversement soit l'œuvre du feu. On dirait une ville pilonnée avec méthode. Elle fait songer aux villages des environs de Verdun. Seulement, ici, on ne s'est pas battu ; ce sont les troupes grecques en retraite qui ont supprimé Vourla.

Le long de la route, quelques maisons sont reconstruites et des hangars où s'entassent des sacs de figues. Une caravane de chameaux attendent qu'on les charge, reliés par une longue corde et guidés par l'éternel petit âne à la figure résignée.

J'entre dans la boutique.

— Des cartes postales, je vous prie? des photographies de Vourla en ruines?

— Il n'y en a pas...

Nous remontons sur la colline pour braquer l'appareil.

### *Le quai de Smyrne.*

« Trois ou quatre fois heureux ceux qui habitent le Pagus au delà du Mélès sacré », disait un oracle antique.

Le Mont Pagus, le Mélès au bord duquel Homère naquit peut-être... Smyrne abritée par un demi-cercle de montagnes, étendue au bord

de son golfe, un des plus beaux du monde, des rives couvertes de jardins — et puis, comme une plaie au cœur de la ville, cette immensité de décombres, un chaos de pierres à donner le vertige ! Trois kilomètres de ruines, 42.000 numéros de maisons qui manquent. Les rues massacrées s'enchevêtrent jusque tout près du quai, derrière les édifices en bordure, dont quelques-uns ne montrent qu'une carcasse vide.

Le quai immense se poursuit sur toute la longueur de la ville. Il est étroit et sans garde-fou, et le flot en éclabousse les dalles.

*
* *

Les débris de l'armée grecque en désordre, grossie de bandes d'habitants affolés qui arrivaient de partout, ruée sur les collines, n'ayant qu'une pensée durant cette effroyable course à la mer : « des bateaux ! », déboucha comme un torrent sur ce quai de Smyrne.

— Des bateaux, il n'y en avait pas, ou si peu ! raconte un jeune Américain. Il y avait bien la flotte alliée mouillée au large de la baie. Mais elle avait des ordres. Un navire américain cherchait à sauver les enfants de nos écoles. J'étais à bord. J'ai pris des photographies. Tenez.

Le quai, une houle de têtes, une foule con-

fuse qui se presse au-dessus de l'eau, et la mer balançant des corps en détresse, des visages qui pointent çà et là.

— Et voici la vedette grecque où tous voulaient embarquer.

Un bateau chargé à pleins bords ; des gens se battent, tendent les bras, s'efforcent de passer sur les épaules de leurs voisins, exigent à tout prix quelques pouces de ce plancher qui va fuir.

Et puis...

Une autre photographie : la vedette coulant : on ne voit plus que le pont arrière chargé de monde.

— Ensuite...

Plus rien. La mer où des forcenés se débattent.

— Voici l'entrée de l'armée turque. Voyez ces cavaliers qui défilent. A l'aube suivante, nous nous sommes précipités sur le pont, nous avons cherché le quai. Il était vide. Les soldats avaient évacué la foule pour la sauver de la noyade.

— Vous êtes resté à Smyrne ?

— Seulement deux jours après leur arrivée. Je suis allé dans la ville, où j'avais affaire. Les soldats turcs se comportaient bien. Mais il y eut des troubles dans le quartier des Arméniens qui s'étaient barricadés et tiraient sur les troupes. Il

fallut prendre les maisons d'assaut. Je n'étais plus là quand l'incendie a commencé.

Alors, la question tant de fois posée, la terrible question qui vous vient aux lèvres devant cette ville à moitié détruite :

— Comment l'incendie s'est-il déclaré ?

On ne sait pas. Saura-t-on jamais?

Une confusion inimaginable; ce flot de fuyards qui déferlait sans cesse; l'ironie cruelle de la destinée : restituer cette ville qu'on s'était cru certain de posséder, où l'on tenait par de si profondes racines... le désespoir qui rend plausibles les actes de démence.

Vengeance féroce des habitants obligés d'abandonner leurs biens ?

Moyen de forcer à sortir ces gens barricadés au fond de leurs maisons et qui tiraient par les fenêtres ?

Ou simple accident peut-être au cours de ces combats dans les rues ? Et le vent qui se mettait de la partie...

Une Juive de Smyrne a dit : « Ce sont les Grecs... moi, je m'étais sauvée dans les montagnes. »

Mais elle n'aime pas les Grecs.

Il y a cette parole d'un officier grec disant à sa logeuse, une Italienne, qui l'a répété : « Il se peut que nous soyons obligés de quitter Smyrne. Mais les bidons d'essence resteront. »



RUINES DE VOURLA (RÉGION DE SMYRNE)

Et celle d'un notable Arménien, qui haranguait ses compatriotes, et que beaucoup de gens ont entendue :

« Si nous devons rendre Smyrne aux Turcs, nous ne rendrons qu'une poignée de cendres. »

Oui, mais une dame américaine a vu un bidon aux mains d'un soldat turc. Et beaucoup de voix, en Europe, persistent à accuser les Turcs, « des barbares », comme chacun sait ! Et d'ailleurs, le feu a pris dans le quartier arménien.

Les Turcs... cela paraît contraire au bon sens. Une armée qui vient de chasser l'envahisseur et rentre victorieuse dans la plus riche des villes d'Anatolie, la brûlerait-elle à peine reconquise ? Ces soldats, dans leur poursuite foudroyante, traversant des cités et des villages en flammes, ne songeaient qu'à sauver ce qui pouvait être sauvé. La tactique des Grecs n'était-elle pas de détruire les places qu'ils étaient forcés d'abandonner ? L'incendie de Brousse elle-même, Brousse aux trésors d'art, était savamment organisé par ceux-là qui se disaient les porteurs de la civilisation ! C'est la rapidité de Mustapha Kémal qui leur épargna ce crime. Dans toute l'Anatolie occupée la même consigne était donnée.

— J'ai vu brûler Eski-Chéhir par l'armée grecque, me dit un prêtre français qui habite

l'Asie Mineure. J'ai essayé de toutes mes forces de l'empêcher. A plusieurs reprises, auparavant, j'avais été parler aux officiers grecs, essayant d'obtenir une promesse. Quand l'incendie a commencé, je suis retourné auprès d'eux pour protester, ils m'ont répondu : « C'est la guerre ». On a mis le feu à notre maison... J'ai vu massacrer des Turcs dans la rue. Pas un grand nombre : Les Grecs n'ont pas eu le temps...

— Mon père... et Smyrne?

— Smyrne, je n'y étais pas. Je ne sais rien. Mais à Eski-Chéhir, j'étais là. J'ai vu.

*
* *

La nuit est venue. On dirait simplement un voile bleu, traversé de clarté, tendu au-dessus de la ville pour lui permettre de dormir. La mer clapote contre le mur du quai.

Un café a dressé des tables en bordure de l'eau ; des consommateurs silencieux, installés au frais, savourent à la fois leur limonade et les brises du large. Plus loin c'est la solitude totale entre la mer et la façade cadavérique des maisons brûlées.

Ces dalles que je foule à pas lents, témoins muets, sont-elles aussi indifférentes qu'elles en ont l'air? Ont-elles enregistré l'angoisse de cette

humanité aux abois, qui accourait de si loin pour se trouver face à face avec la mort?

Ils avaient tout convoité, voulu tout garder des richesses de l'Anatolie : ne s'arrêter qu'au delà de cette ceinture de figuiers et de vignes enroulée au plateau désertique. Tout cela... et reconstituer on ne sait quel empire d'Orient qui ne fut jamais un empire grec.

Il y avait parmi eux des innocents, des femmes, des enfants. Et derrière eux les corps innombrables des soldats jonchant les hauts plateaux... Un rêve de conquête, une erreur historique, un anachronisme — car les trop grands empires ne sont plus de notre temps. Un anachronisme payé cher. Seulement ceux qui en sont responsables ne sont pas toujours ceux qui l'ont payé.

*
* *

L'effort de reconstruction se poursuit d'un bout à l'autre de l'Anatolie occidentale que la victoire a trouvée dévastée à l'instar des fronts de la France. Partout des maisons neuves surgissent autour des ruines. On relève des fabriques et des magasins. A Brousse, par exemple, les Grecs avaient détruit les mûriers et les magnaneries : l'industrie de la soie était morte. Immédiatement après la délivrance, le gouvernement de la Répu-

blique a fait planter des mûriers, en a distribué aux cultivateurs, a réorganisé l'école de sériciculture qui reçoit cent élèves. Et déjà la production des cocons a récupéré le tiers de son chiffre d'avant-guerre. Chaque année on constate une augmentation. Et chaque année, la qualité des cocons, sélectionnés d'après les méthodes nouvelles, s'améliore, surpasse aujourd'hui la qualité d'avant-guerre.

De la seule ville de Smyrne, 120.000 habitants grecs sont partis. Des commerçants turcs les remplacent. L'exportation des figues et des raisins secs est en pleine reprise. Smyrne, son affreuse blessure au flanc, travaille et ne doute de rien : voici qu'elle vient d'ouvrir, pour la seconde fois, une exposition des produits de l'industrie et de l'agriculture en Turquie, et elle a convié l'Europe à y participer.

## IV

## L'EFFORT DE RECONSTRUCTION INTELLECTUELLE

### *Le nouvel alphabet.*

— Les pays, comme les gens, ont des examens à subir, dit Tewfik Rouchdy bey, ministre des Affaires étrangères. Et il y a des examens bien durs...

Il se tait un instant. Il songe à cette heure tragique où son pays était près d'être rayé de la carte du monde.

— C'est seulement lorsque nous avons jeté les Grecs à la mer que l'Europe a cru à notre désir de civilisation. Pourtant ce n'est pas dans notre victoire que s'exprime ce désir. Jeter dehors celui qui forçait notre maison, ce n'était encore rien... C'est ce que nous avons fait ensuite qui compte... Par exemple, l'adoption si rapide du

nouvel alphabet : imposer à un peuple, d'un jour à l'autre, un alphabet inconnu, obtenir que ce peuple illettré l'apprenne... Il suffit à notre Ghazi d'un discours... Et tout le pays a été persuadé.

— La haute Anatolie est comme une tortue renversée, remarque, sans illusions, Chukry Kaya bey, ministre de l'Intérieur. Aucun fleuve n'est navigable ; le pays manque d'eau : 18 centimètres de pluie par an. Et voilà deux années consécutives de sécheresse! Il est pauvre, mais le peuple est résistant. Il se contente de peu. Il participe de son mieux à notre effort de reconstruire... Voyez comme il s'intéresse au nouvel alphabet!

— Le traité de Lausanne a aboli les capitulations, s'écrie le directeur d'un grand journal turc. Le nouvel alphabet abolit les capitulations intellectuelles qui nous ligotaient depuis des siècles...

La lecture et l'écriture de la langue turque étaient en effet réservées au petit nombre de ceux qui pouvaient consacrer à cette science des années d'étude.

— Dix ans, m'a dit un journaliste turc, car, pour bien écrire, il faut savoir l'arabe et le persan.

— Vingt-cinq ans, assurait un autre, si l'on veut être capable d'écrire parfaitement.

Beaucoup de femmes cultivées lisent mais n'écrivent pas leur langue. L'enseignement qu'on

donne dans les écoles est oublié presque aussitôt. C'est ainsi que le peuple turc compte 90 pour 100 d'illettrés, certains disent même 95 pour 100.

L'écriture arabe se prête à d'admirables graphiques : les lettres rejointes forment un monogramme harmonieux, englobant parfois toute une proposition, elles s'étirent ou se raccourcissent au gré du calligraphe artiste, elles s'adaptent à toutes les fins ornementales. Mais elle est responsable de confusions sans nombre. Un même mot peut être lu de plusieurs façons, correspondant à des sens divers ; c'est le contexte qui renseigne le lecteur. Une lettre, selon la place qu'elle occupe dans le mot, peut s'écrire selon cinq, sept et même huit modes différents. Ainsi se multiplient les difficultés. « Il ne peut pas relire ce qu'il a écrit parce que son écriture a séché », dit un proverbe turc. Ce qui signifie : « Il a déjà oublié ce qu'il a écrit et il est incapable de le relire ».

A quel point un tel système s'oppose aux exigences de la vie moderne, on l'imagine. Le temps, la minute présente, l'obligation immédiate, le choix clair et définitif, rien de tout cela ne s'impose à celui qui flotte autour du sens d'un mot. Les caractères s'allongeant à volonté, selon la fantaisie d'une esthétique, échappent à la logique d'une pensée rapide et précise. L'alphabet arabe est peut-être la cause, aussi bien que le symbole,

d'un état d'esprit incertain, vaguant entre le rêve et l'expression.

Et voici l'argument de l'imprimeur : la complication des caractères arabes est telle qu'ils occupent, dans une imprimerie, 612 casiers. Les lettres et les chiffres de l'alphabet nouveau n'en réclament que 90. Le même local qui parvenait à contenir 70 alphabets arabes logera désormais 200 alphabets nouveaux. La diffusion du journal et du livre sera facilitée dans une proportion qu'on a peine à évaluer. Et cela d'autant plus que quelques semaines suffiront désormais à un illettré pour savoir lire et écrire.

Déjà en 1913, Enver Pacha avait tenté une réforme de l'écriture : il séparait les caractères arabes unis et groupés en monogrammes, les plaçait les uns à la suite des autres, et il intercalait des voyelles entre les consonnes. Il échoua. Le public refusa de le suivre.

Mustapha Kémal, proposant la transformation radicale de l'alphabet, était sûr d'amener son peuple à l'accepter. Mais personne n'aurait pensé que quelques semaines suffiraient pour que cette réforme inouïe devînt un fait accompli. C'est le 26 juin 1928 qu'eut lieu la première réunion de la commission chargée de fixer et d'appliquer à la langue turque le nouveau mode d'écriture. Au début d'août, tous les journaux commençaient à



MUSTAPHA-KÉMAL, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE TURQUE, A SIVAS,
DONNANT UNE LEÇON D'ÉCRITURE

publier, chaque jour, une colonne en caractères latins. Les ministres, les députés, donnant l'exemple, apprenaient à lire et à écrire. En septembre, ils s'en allèrent chacun dans sa circonscription enseigner l'alphabet.

Mustapha Kémal menait ardemment la campagne. Il faisait dresser sur les places publiques une planche noire. La foule s'assemblait aussitôt et il interpellait ses élèves improvisés. Les employés des ministères suivaient des cours. Les soldats et les gendarmes dans leurs casernes s'appliquaient à des pages d'écriture. Les instituteurs se préparaient à changer leurs méthodes. Ismet Pacha pouvait dire : « Le pays tout entier est une vaste salle d'étude ».

Le pays tout entier, même les pauvres villages de torchis que visitent seules les caravanes : têtes penchées autour d'une table de café, groupes immobiles surveillant la main de celui qui essayait de tracer les caractères nouveaux... Des paysans s'approchaient de notre compagnon turc pour demander une explication. Je revois le geste fier et timide d'une petite fille me tendant un papier où elle venait d'écrire son nom ; et aussi ce garçon de Diarbékir qui marchait tous les jours deux heures pour venir prendre chez le bey sa leçon de lecture. Et, plus tard, cette missive qu'un groupe de paysans envoyaient au maire de

leur village : « Pour l'alphabet, vous voyez que nous faisons de notre mieux. Mais revenez vite, ô vous sans qui nous sommes comme des enfants perdus. » Ces illettrés ont donc compris que le royaume si longtemps interdit leur devient accessible.

Cependant Mustapha Kémal ne cessait pas de perfectionner son œuvre. Le 21 septembre, Angora, dès l'aube, attendait son arrivée. Elle avait fait pour lui une toilette extraordinaire. Elle avait eu la coquetterie de bannir de ses murs les caractères arabes. A tous les carrefours s'étalaient des écriteaux neufs. Pendant quarante-huit heures les commerçants ne firent que peindre des enseignes. Les arcs de triomphe, les bâtiments officiels arboraient des inscriptions que les vieillards turcs ne savaient plus lire, et que les étrangers déchiffraient à voix haute. Rien ne pouvait plaire davantage au Ghazi : sa capitale, une fois encore, répondait à son appel passionné.

Cependant, Mustapha Kémal, après une nuit en chemin de fer, des arrêts à toutes les stations, des saluts, des discours, traversa la foule qui l'acclamait et alla s'enfermer au palais du Parlement. Il y demeura trois heures consécutives, démontrant aux ministres qu'il était nécessaire de supprimer les tirets trop nombreux qui compliquaient la phrase.

Déjà on savait qu'à partir du 5 décembre tous les journaux adopteraient l'alphabet nouveau qu'on appelle désormais l'alphabet turc.

### *Les Turk odjak.*

Les *Turk odjak* sont encore une manifestation de ce besoin de construction intérieure qui caractérise la jeune République.

Le mot de Turk odjak n'a pas son équivalent en français ; il peut se traduire approximativement par le terme de « Foyer turc ». Groupement des énergies, appel aux élites encore restreintes, effort pour augmenter le nombre de ces élites : les Turk odjak travaillent à éveiller et à mobiliser les forces intelligentes ; en somme, le but qu'ils poursuivent, qu'ils cherchent à atteindre par tous les moyens, c'est le rassemblement de l'âme turque.

Leur activité est multiple. A vrai dire, ils ne se désintéressent de rien : l'art, la poésie, le sport, l'hygiène, l'assistance, l'éducation des enfants, l'instruction des masses, l'émancipation des femmes. Sitôt qu'on a besoin d'eux, ils sont prêts. Avec le même entrain, ils créent un dispensaire, une école, un petit musée d'ethnographie, recherchent les vieilles chansons, adoptent les ins-

tituteurs pauvres. Ils ont leurs bibliothèques, leurs salles de lecture, leurs cours de langues étrangères et de comptabilité, leurs concerts et leurs films. Naturellement ils ont secondé les efforts de Mustapha Kémal pour répandre l'alphabet nouveau. Au Turk odjak de Brousse, nous avons vu, penchées côte à côte sur leurs pupitres, avec une même expression d'application fervente, des fillettes de douze ans et des femmes à chevelure toute blanche.

C'est en mars 1912 que fut fondé à Stamboul, par un groupe de jeunes gens, le premier Turk odjak et que commença de paraître leur revue, le *Turk Yourdou*. Ils ne possédaient rien que deux tables en bois brut, cinq ou six chaises dans deux chambres louées. Chacun à son tour payait le pétrole. Ils annoncèrent une conférence : cinquante personnes montèrent leur escalier. Ils allèrent emprunter des chaises à un café voisin et les transportèrent comme ils purent.

A l'heure qu'il est, personne ne sait au juste les noms des premiers fondateurs. Les jeunes gens qui voulaient rénover le sentiment national jugèrent qu'ils devaient rester inconnus, s'effacer devant l'œuvre collective, afin d'éviter les questions de préséance et les embarras de la vanité. Ils se sont volontairement perdus dans le groupe

sans cesse grossissant de leurs camarades. Tous guettaient, serrés les uns contre les autres, la venue de l'homme qui devait sauver leur pays, prêts à l'aider de toutes leurs forces. Les Anglais occupaient Stamboul, lorsque le président du Turk odjak, aujourd'hui président central des foyers turcs, lança une dépêche à Mustapha Kémal qui n'était encore qu'un jeune colonel, toujours victorieux :

— C'est toi qui es notre chef.

Ils l'attendaient : les premiers, ils l'avaient reconnu.

Depuis l'avènement de la République, le mouvement continue de s'accélérer. Toutes les villes de la Turquie ont leur foyer. Les Turk odjak comptent aujourd'hui 30.000 membres. Ils possèdent des immeubles valant 5 millions de livres turques. Leur budget total monte annuellement à 1.300.000 livres turques.

A partir de 1924, ils se sont fédérés, et, tout en gardant leur autonomie et leur activité, ils maintiennent entre eux un étroit contact. Ils ont adopté la même devise, ces trois vers inspirés par la guerre d'indépendance :

Cette patrie ne mourra jamais.
Même si elle devait mourir, le dos de la terre ne pourrait
Supporter le poids d'un si grand cercueil.

Dans chaque ville de l'Anatolie, si vous allez

au Turk odjak, vous trouverez aussitôt des amis, prêts à vous aider, à vous documenter, à vous conduire. Une pièce charmante vous accueille, ornée de faïence de Koutaya et de tableaux de peintres turcs ; on y respire une atmosphère à la fois humaine et spirituelle : de l'action et de la pensée.

Je revois ce président d'un Turk odjak, qui consacre au foyer tous les instants que lui laisse son travail personnel et qui prend sur ses nuits le temps de réaliser ses grands projets. En ce moment, il fonde une école ménagère. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Comme vous travaillez !

Il releva son visage creux et fatigué, tout brillant d'énergie et répondit doucement :

— Le pays a besoin de beaucoup de travail.

V

## LES POÈTES

*Abdulhak Hamid.*

C'est dans le salon du Turk odjak de Stamboul que j'ai rencontré le poète Abdulhak Hamid, considéré comme le plus grand écrivain turc de l'heure actuelle.

Il a quatre-vingt-quatre ans. Très haut, très droit, le profil sec et recourbé, la barbe toute blanche, les yeux enthousiastes, il garde l'allure d'un diplomate et la jeunesse d'un poète.

Lui, comblé d'honneurs, et dont toute la Turquie célèbre chaque année l'anniversaire, il aime à répéter : « Moi, je suis une nullité. »

— J'ai beaucoup aimé la France, me dit-il, les écrivains français, combien je leur dois !

Très jeune, il vécut à Paris. Il a connu Victor Hugo, et cette rencontre lui révéla peut-être sa

propre vocation. Lorsqu'il parle de l'objet de son culte, ses traits s'illuminent.

Il étudia aussi la littérature classique.

— J'ai traduit *le Cid* — est-ce traduit qu'il faut dire? J'ai donné le premier rôle à Chimène. Ma pièce s'appelle *Chimène*.

Il fut ardemment romantique. Il a transposé dans la langue turque les procédés de Victor Hugo. Il subit aussi l'influence anglaise tandis qu'il était premier conseiller d'ambassade à Londres. Il aima Byron et surtout Shakespeare.

Un de ses poèmes les plus célèbres, *le Tombeau*, est dédié à la mémoire de sa femme, morte à Bombay, où il était consul général. D'un bout à l'autre de cette œuvre considérable — plusieurs milliers de vers — palpite une douleur maintenue à son paroxysme :

Un jour elle dit dans la souffrance :
— C'est pour mourir que je suis venue aux Indes.
Elle dit « mourir » et j'ai éclaté de rire.
J'ai ri, mais ah! j'ai senti que je mourais moi-même.

Plus tard il épousa une très jeune fille. Et puis la vieillesse est venue. Alors il eut un geste de poète qui veut continuer de vivre en beauté : il demanda son divorce et il maria sa jeune femme à un jeune homme. Il est resté leur meilleur ami.

Aujourd'hui, il parle de sa jeunesse avec une

tendre sérénité. Sa jeunesse, c'est la lutte passionnée sous le signe de Victor Hugo. Le romantisme représentait pour lui non seulement l'émancipation littéraire, mais aussi la liberté de la pensée, l'individu s'évadant de toutes les tyrannies, celle des traditions étouffantes et celles d'un régime périmé. Les écrivains romantiques lui apparaissaient comme les apôtres du libéralisme occidental. La voix puissante de Victor Hugo, dominant les autres, clamant les droits imprescriptibles de l'homme, l'avait pour toujours persuadé. Un poète lui rendait sensibles les idées de la Révolution française. Poète lui-même, il se donnait la tâche de les révéler à sa patrie opprimée...

Je songeais en l'écoutant à ce mystérieux pouvoir du Verbe, à ces ondes vivantes qu'il propage à travers les pays et les âmes.

### *La tradition ottomane.*

Abdulhak Hamid est le survivant de ce groupe de poètes et d'écrivains qui préparèrent longtemps d'avance l'avènement de la République. Résolument, ils rompirent avec les traditions littéraires de la Turquie ottomane, immuables depuis Fou-

zouli, le plus grand poète turc, qui vivait au temps de Soliman le Magnifique, vénéré aujourd'hui encore par tout le monde musulman : poésie lyrique et savante, observant la sévère prosodie persane, vers harmonieux et parfaits, chantés en l'honneur d'Allah, du Prophète et du Padishah. Fouzouli écrivit aussi des vers d'amour. Délicieux et subtils, ils échappent à toute traduction ; ils font rêver à une essence précieuse dont le parfum s'évapore tandis qu'on la verse dans un autre flacon. Après lui, les Bakhi, les Nedim, les Nef'i, les Cheik Galip, continuèrent de composer des *Divans*, c'est-à-dire des recueils de poèmes conçus selon des règles strictes, et qui commençaient toujours par la louange de Dieu et celle du Sultan. Poètes de cour, ils se plaisaient à l'exagération lyrique :

O mon Padishah, l'éclair sautillant qui jaillit du fer de ton cheval
A causé un incendie dans la planète Sirius. (Nedim.)

Enfermés dans un domaine unique où tous les mirages de l'Orient les ravissaient à la fois, ils se laissaient submerger par l'abondance des métaphores ; ils s'appliquaient à résoudre les difficultés presque insurmontables de la prosodie et ils ne dédaignaient pas les jeux de mots. Par exemple, ils devaient faire entrer leur nom dans

le dernier distique appelé le distique de la signature, car ces poèmes n'étaient pas autrement signés :

> Ce qui reste éternel, sous cette voûte,
> Ce n'est qu'une voix agréable.

Ainsi s'introduisait le nom de Bakhi signifiant « ce qui est éternel ».

Un seul, parmi ces poètes, s'écarta de la tradition, Nef'i, grand satirique, qui osa railler un vizir et paya son audace de sa vie : il fut étranglé.

Pourtant, dans les profondes masses populaires, s'épanchait une autre poésie qui chantait les exploits des héros, la tristesse de vivre, l'amour traversé de soupçons et de souffrances, épopées naïves, tendres complaintes modulées selon le mètre turc et que les lettrés méprisaient :

> O mon amie, fortune de mon cœur,
> Il y a des traces de regards sur ton visage.
> Qui donc t'a regardée, ô mon amie ?

Cette poésie, venue de très loin, s'est maintenue jusqu'à nos jours. On répète encore, dans la région d'Adana, les vers irréguliers d'une femme poète, une illettrée, morte il y a un demi-siècle; ses complaintes, transmises de bouche en bouche, ont un accent de résignation douloureuse qui

s'accorde à l'éternelle nostalgie de l'âme turque :

O les mauvaises actions de la Fatalité...
Tout ce que fait le Néfaste est néfaste.
La Fatalité a frappé et, de nouveau, fait pleurer
Ceux qui avaient eu tant de peine à rire.

### *Les poètes révolutionnaires.*

Ce n'est pas à ce courant de poésie autochtone profondément humaine que se rattachèrent Abdulhak Hamid et son groupe, Namik Kémal, Chinassi, Zia Pacha, d'autres encore, les écrivains de la révolution. Ils se mirent à l'école de l'Occident, et surtout de la France. Chinassi traduisit des fables de La Fontaine, et Zia Pacha, l'*Emile*. Il donna un *Tartuffe* en vers turcs. Ahmed Vefik Pacha adapta plusieurs comédies de Molière. Son *Mariage forcé* turc est, paraît-il, un chef-d'œuvre. Le plus grand parmi ces poètes, Namik Kémal, qui se battit pour la France en 1870, écrivit des romans turcs où l'on reconnaît l'influence de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. Tous, ils rapportaient en Turquie l'amour de la liberté et le répandaient à travers leurs œuvres.

D'abord, il leur fut permis d'exprimer l'idéal nouveau. Mahmoud II, le sultan libéral qui échangea le turban contre un fez (on m'assure que c'était plus difficile encore que d'adopter le

chapeau) et créa un ministère de la Justice indépendant de la juridiction religieuse, avait en quelque sorte préparé l'atmosphère où ces écrivains pouvaient se développer. Peut-être même les influença-t-il. Abdul Hamid les persécuta. Namik Kémal eut particulièrement à souffrir. Lorsqu'on joua son drame, *Silistrie*, et que 30.000 personnes entourant sa maison l'acclamèrent, ses amis s'attendirent à le trouver mort le lendemain.

A la fin de sa vie, il fut déporté et son œuvre interdite.

Il y a quarante ans, on ne pouvait prononcer son nom en Turquie. Mais ses vers circulaient sous le manteau, chuchotés par des lèvres ferventes. Les adolescents, les enfants mêmes les savaient par cœur. Le Président central des Turk odjak, lorsqu'il avait huit ans, les copiait dans un carnet et les relisait en cachette.

Mustapha Kémal aime à les réciter :

O Tyran, redoute d'aller contre les patriotes.
Leur sang est tellement plein de feu
Que le sabre de l'oppression dont tu te sers,
Dès qu'il répandra le sang, sera fondu.
O Liberté, quelle magie exerce la beauté de ton visage!
Il est vrai que nous avons pu nous émanciper de l'esclavage,
Mais nous sommes aujourd'hui les esclaves de ta beauté.

Namik Kémal exprimait l'âme nouvelle, encore latente, l'aspiration profonde vers la liberté, avant

que son peuple en eût conscience. Il le guida jusqu'au seuil de la révolution. Ainsi, les chants d'un poète exilé, des mots qu'on se répète, des rythmes qui continuent de marteler les cœurs, se révélèrent-ils plus puissants que toutes les armes du pouvoir absolu.

Vint ensuite l'école de Tewfik Ficret, un groupe d'écrivains artistes, quelque peu dilettantes, qui s'efforçaient de rénover la forme, de moderniser le vers, et de bannir les vocables arabes et persans. Leur chef, Tewfik Ficret, un bon poète lyrique, brisa l'ancien vers et inaugura l'enjambement. Eux aussi se tournaient vers la France. Halid Zya bey, qui vit encore, a écrit des romans selon la formule des Goncourt. Mehmed Emin, comme Ficret lui-même, admirait Coppée et destinait aux masses ses vers d'une inspiration très simple et d'un ton familier. Pour la première fois il parlait à son peuple de la personnalité turque qu'il rêvait de rattacher à l'Europe, et il invoquait le sentiment national. La génération actuelle, qui a cessé de le suivre, l'entoure de respect.

### *Les poètes d'aujourd'hui.*

Entre les jeunes écrivains et le cénacle de Ficret, il y a un abîme. Ce n'est pas en Occident

seulement qu'on assiste à de telles réactions. Les romanciers, Yakoub Kadry, par exemple, subissent l'influence de Dostoïevsky, de Barrès, de Proust. Ils sont volontiers journalistes. Ils choisissent une langue claire, flexible, aérée. Quelques-uns s'inspirent de la guerre et des malheurs de leur patrie. Yakoub Kadry a donné un roman anglophobe dont l'intrigue se déroule au temps de l'armistice : *Sodome et Gomorrhe.* M[me] Halidé Edib prit pour cadre d'un de ses romans la guerre d'indépendance : *La chemise de feu.* Réchad Noury bey peint les mœurs actuelles de la Turquie.

Le vers turc, à force d'être assoupli par les Tewfik Ficret et les Mehmed Emin, finissait par ressembler à de la prose. Les poètes d'aujourd'hui, épris de formes parfaites, s'efforcent de lui rendre sa noblesse. Ils recherchent une frappe très pure. Ils aiment Mallarmé, Verlaine, Moréas. Ainsi, Yah ya Kémal, admirable styliste. Ainsi, Ahmed Hachim, amoureux de symboles :

Un fleuve comme du feu coulait
Entre mon âme et cette âme-là ;
Mon attitude lui a parlé sans rien dire
De cette blessure inattendue de l'amour.
Lorsque ce fleuve se réflétait en elle
Je m'enfuyais de ce regard, de cette bouche,
Je la regardais silencieusement de loin
Quand cet amour se réflétait en elle.

Ahmed Hachim écrit aussi de fort bonne prose,

des articles au tour paradoxal. Il célèbre le Ghazi dont il admire avant tout la jeunesse : « Cette tête-là a fait une énorme révolution ; elle seule n'a pas été atteinte par la révolution. »

Comme Zya Gök Pök, un de leurs aînés, doctrinaire incontesté du nationalisme politique et littéraire, les jeunes poètes sont tous nationalistes. Ce n'est pas en vain qu'ils ont assisté, qu'ils ont pris part au périlleux sauvetage de leur patrie.

Naturellement tu le connais comme tout le monde,
Maïs tu ne peux pas le comprendre parce qu'il est à nous,

s'écrie le poète Mithad Djémal, apostrophant le sculpteur Canonica qui a érigé la statue de Mustapha Kémal :

Il faut que sa taille soit d'un homme, mais qu'elle touche [les cieux,
Et que sur sa poitrine on puisse remarquer les propor- [tions grandioses d'une nation.
Ses épaules doivent être plus importantes que des mor- [ceaux de montagne,
Car sur son dos j'ai toute ma patrie.

Le poète Akif chante l'indépendance et l'un de ses chants devint l'hymne de la République :

Si une muraille d'acier encercle à l'Occident l'horizon
J'ai pour garder ma frontière ma poitrine qu'anime une [foi ardente...

Est-ce à la source pure de l'ancienne poésie populaire que vont puiser quelques-uns d'entre eux ? Certaines effusions mélancoliques ont l'accent des vieilles complaintes turques. On croit le reconnaître en écoutant ces vers d'un poète de vingt-cinq ans, Kémal Eddin Khami :

Je suis le gardien
De ces nuits fraîches et noires.
En mon cœur il n'y a pas de blessure
Plus profonde que l'exil.

Celui-ci n'a pas peur de la mort
Qui meurt chaque jour de nouveau.
Pourquoi comme un verre de vin
Finirais-je en un seul trait ?

Je n'ai ni amour ni espoir.
Je suis tel qu'un œillet brisé.
Ce n'est pas moi qui suis en exil,
C'est l'exil qui est en moi.

Maintenant qu'à l'école de l'étranger les écrivains ont renouvelé et élargi les cadres de leur littérature, simplifié la langue, assoupli le vers, sentent-ils que c'est en présence de l'âme profonde et secrète de leur race qu'ils se trouveront eux-mêmes? et comprennent-ils que c'est à force d'être eux-mêmes qu'ils apporteront leur part aux trésors de l'Occident? De leur sol doit surgir leur vertu. En Turquie, la poésie s'épanche tout naturellement. Elle jaillit d'un rocher comme

une source. On la respire avec le vent du matin ou la brise nocturne. Elle est l'hôte royal des misérables villages en torchis. Le moindre paysan se révèle un créateur d'images à rendre jaloux nos stylistes. Il a une façon à lui, tendre et parfois ironique, d'exprimer sa lente pensée. Les silences où il s'absorbe lui permettent d'accueillir les voix de sa terre, mystérieuses, et venues de si loin... Ces voix, les poètes les entendent aussi.

— Aujourd'hui, m'ont dit des artistes et des écrivains, nous ne pouvons encore qu'imiter et traduire...

Aujourd'hui, peut-être, mais demain !

Demain, sans doute, verra grandir une littérature originale, aussi riche que celle des *Divans*, une poésie turque aussi pure que la poésie ottomane de Fouzouli, mais vivante, expression spontanée des âmes visitées par le dieu.

Déjà la poésie retourne à ses longues habitudes de perfection. Déjà les poètes sont conscients des résonances intimes qui les appareillent à leur peuple.

S'ils s'attardaient à suivre les sentiers de l'Occident au lieu de découvrir leur propre sentier, s'ils se réfugiaient sous notre ciel au lieu de chercher le coin de ciel qui leur appartient et nous est

interdit, ils savent déjà qu'ils mourraient de nostalgie en répétant les vers désabusés de Khami :

Ce n'est pas moi qui suis en exil,
C'est l'exil qui est en moi.

## VI

## « TELS QUE NOUS SOMMES »

*Dans la villa d'Ismet Pacha.*

— La victoire, dit Ismet Pacha, c'est comme un objet de verre que l'on tient dans ses mains.

Il s'est penché vers nous. Il étend ses mains fines qui semblent offrir avec précaution quelque chose...

— Un objet très précieux, très fragile, continue-t-il. Vous le tenez, mais si vous le laissez tomber il se brise. Et le malheur est irréparable. Vous ne pourrez pas refaire ce qui a été détruit.

Il sourit. Son sourire est une jeunesse nouvelle rayonnant de toute sa personne.

En l'écoutant, je revois la maison d'In-Eunu, la seule maison blanche d'un pauvre village au nom désormais légendaire, et la chambre conventuelle qu'Ismet avait choisie, qu'il habita pendant des mois, préparant sa victoire. A chaque fin de

jour, penché à l'une des six fenêtres, il regardait l'immense plateau vide, où devait se fixer le destin de la Turquie. Dans l'échancrure des montagnes lointaines, les trois pointes de l'Olympe de Brousse, inscrites sur le ciel d'or vert, semblaient veiller avec lui, — jusqu'au soir où Ismet Pacha rapporta dans cette chambre la plus puissante des joies humaines... et la plus fragile.

Depuis lors, il ne cesse de prodiguer ses soins à l' « objet précieux » qu'il ne faut pas laisser choir. Il l'emporta à Lausanne et réussit à le tirer des risques d'un tel voyage, des périls d'une conférence internationale, des chausse-trapes d'un traité de paix.

Une seconde fois triomphant, le général diplomate fit édifier sur une terrasse de Tchan-Kaya, au-dessous de la maison du Ghazi, cette villa discrète, entourée de gazons et de fleurs, et dont les larges baies regardent la plaine où règne la cité auréolée de la double victoire. Sans relâche il continue de travailler à l'avènement de la Turquie nouvelle. La magnifique aventure dont Mustapha Kémal, Faezi Pacha et lui-même furent les héros, n'est pour eux qu'un prélude : des campagnes d'un autre ordre déjà sont engagées, préparées avec le même enthousiasme qui passionne leurs actes, poursuivies avec une semblable ténacité.

Dans le salon noir et or aux tentures de style, tissées en Turquie, Ismet Pacha a cessé de sourire.

— Il y a tant à faire encore!

Cette parole revient sur ses lèvres et ponctue la conversation. Ses yeux, tournés vers la fenêtre, contemplent dans le lointain la ville en devenir, tout enveloppée de projets et de rêves.

— Il y a cinq ans... dit-il. Si vous aviez vu Angora, alors... Ah! dans cinq ans... Angora dans cinq ans!

Il sourit à l'image de la capitale ressuscitée pour qui cinq ans marquent une étape importante dans la course au progrès. Cinq ans... Et sans doute voyait-il au delà d'elle, au delà des cinq ans escomptés, les vastes plateaux de l'Est gagnés à leur tour, arrachés à leur songerie, à leur vide millénaire, se couvrant de forêts, de villages heureux...

— Il nous reste beaucoup à faire, redit-il.

Nous marchions dans le jardin, entre des bordures de fleurs.

— Elles ont un peu souffert, dit tendrement Ismet, malgré nos soins.

Déjà je savais qu'il ne néglige aucune joie, pas même les plus menues : le regard d'une corolle l'enchante. D'ailleurs, n'est-ce pas encore une victoire, ces gazons frais étagés autour de la terrasse, ce beau jardin créé sur le flanc nu de la colline ?

A l'instant de monter en voiture, je me retournai vers le président du Conseil.

— Est-il vrai qu'à un journaliste étranger qui demandait sous quel jour vous désiriez qu'il peignît les Turcs, vous ayez répondu : « Tels que nous sommes. »

Le rire juvénile, si joyeux, d'Ismet Pacha fit resplendir ses yeux noirs. Il parla, en hésitant un peu, selon sa coutume, avec le scrupule de trouver le mot français correspondant exactement à sa pensée.

— Oui... quelqu'un m'a posé cette question. Nous ne travaillons pas pour l'opinion des autres... Nous faisons ce que nous pouvons... ce qui nous semble bien dans l'intérêt du pays. Nous ne demandons rien. Si l'on veut parler de nous... eh! bien oui, c'est cela : « Tels que nous sommes. »

### *Lumière d'Allah.*

— Oui... mais il vaudrait mieux leur apprendre le latin...

Chaque fois que nous visitions une école primaire toute neuve, un lycée modernisé, muni d'appareils à douches, et qu'on nous montrait les travaux des élèves, Lumière d'Allah branlait la tête et redisait cette parole :

— Il vaudrait mieux qu'ils apprissent le latin.

Lumière d'Allah est un jeune Turc, de cette catégorie qu'on appelle chez nous des « intellectuels ». Il parle un français nuancé; il connaît Proust aussi bien que tous les proustiens de France et professe pour Victor Hugo et Sully-Prudhomme un mépris éloquent. Devant une citadelle hittite, il commente un vers de Paul Valéry, il se remémore une parole de M. de Charlus ; et, toujours absent de la minute présente, dédaigneux du passé qui n'est pas le passé romain, absorbé dans son abondante culture occidentale, il chemine, indifférent au paysage même. Il dira : « L'Asie me fait horreur. » Ou bien: « Je ne m'intéresserai à ces montagnes que lorsqu'elles auront été transposées par un peintre. »

La nature le rebute. La marche le fatigue et l'humilie; l'effort physique le révolte. C'est à regret qu'il nous suit sur les pentes des collines. Il n'a jamais eu la curiosité de monter à la citadelle d'Angora. Mais la littérature française moderne n'a aucun secret pour lui. Il connaît tous les livres, la vie ne lui apparaît qu'à travers les livres. Il a des yeux noirs de myope et de gratte-papier, singulièrement brillants, une grande bouche intelligente remplie de citations, un corps toujours essoufflé.

— Lumière d'Allah, vous faites du paradoxe.



MAISON DE FAMILLE D'ISMET PACHA, A MALATIA

Songez à la nuit sans sommeil que vous avez passée dans telle école... Vous n'aviez pas de *fly-tox*... Comment voulez-vous qu'après des nuits semblables ces pauvres enfants entreprennent les déclinaisons latines? Il y a tant d'autres rudiments plus nécessaires à leur inculquer!

Lumière d'Allah, obstiné, plisse son front.

— Justement, répond-il, c'est en apprenant le latin qu'ils arriveront à lutter contre la vermine.

Je revois ces petits écoliers d'Anatolie, nés dans les villages de pisé que séparent d'immenses distances, issus de longues générations illettrées : leur apprendre à lire et à écrire leur langue paraît déjà un prodige! J'évoque ces jeunes instituteurs animés d'un zèle apostolique qui s'en vont au désert pour que les enfants des paysans et des caravaniers reçoivent quelques notions d'arithmétique et d'histoire. Leur imposer le latin pardessus le marché, quelle folie! Je regarde Lumière d'Allah absorbé dans son idée fixe et je pense : « La littérature lui a tourné la tête... Son amour de l'Occident le fait divaguer. »

Après des semaines de voyage à l'intérieur du pays, d'un lieu à l'autre, plateau après plateau, j'ai mieux compris la pensée que Lumière d'Allah enfermait dans ces vocables absurdes : « Il faudrait avant tout leur apprendre le latin. » J'ai

senti davantage la valeur de deux mille ans de précision latine.

Une telle découverte, je la dois à ces gens d'Anatolie, aux manières pleines de charme, au dévouement toujours prêt, qui s'efforçaient pour nous plaire de sortir de leur rêverie et n'y parvenaient qu'à demi : cette absence de netteté dans les réponses à nos questions réitérées, ces renseignements vagues, erronés le plus souvent, et que l'on essaie en vain de recouper... ce manque total de curiosité...

— Combien de maisons brûlées dans ce village?

On ne sait pas.

— A quelle date s'est passé cet événement?

Personne ne peut le dire.

— Comment s'appelle cette montagne?

Des noms divers prononcés au hasard : la montagne de l'Étoile... la montagne du Prophète... la montagne des Frères... la montagne pointue. Vous pouvez choisir. Choisissons la montagne de l'Étoile, le nom est si beau!

— Quelle altitude?

Mon Dieu! que ces questions indiscrètes devaient fatiguer nos amis turcs, les déconcerter, leur sembler oiseuses! A quoi bon un nom, une date, un chiffre? puisqu'ils ne monteront pas sur cette montagne, puisque l'événement est déjà loin. A quoi bon déchirer le voile d'imprécision

sous lequel il fait si bon vivre ? l'incertitude propice au rêve? Cette curiosité passionnée des étrangers, ce besoin de savoir, de construire, d'enfermer les choses dans une limite exacte, leur paraissait un dérèglement de l'esprit.

— Pourquoi vous fatiguer ? On s'informera plus tard. On demandera des renseignements. D'ailleurs qu'importe?

Ces évaluations de distance toujours approximatives... cet employé de chemin de fer qui ne savait pas l'heure du train et nous le fit manquer, ces attentes exaspérantes... le « papier » promis depuis la veille et qui n'arrivait pas... tout cela, toute cette indolence équivalait à une perte du temps si précieux, si court!

— Nous n'aurons plus la possibilité de voir ceci... Nous ne connaîtrons pas cela!

Avec tant de bonne volonté, tant de gentillesse, ils nous répondaient :

— Vous vous désolez parce que vous ne pouvez pas aller à tel endroit? Mais c'est un trou sans intérêt. Parce que vous n'êtes pas montés à cette citadelle? Il faisait trop chaud. Parce que vous ne verrez pas cette mosquée? Il y en a tant d'autres!

O Lumière d'Allah, serait-ce nos deux mille ans de précision latine qui nous rendent si avides de connaître, si soucieux de ne pas gaspiller le temps?

Les Romains, eux, considéraient la valeur du temps. Ils le mesuraient jusque dans leur style, au rythme de leurs périodes. La discipline logique qu'ils imposaient à leurs pensées, à leurs discours, est née de cette même inquiétude qui nous obsède aujourd'hui : épargner le temps.

Vous aviez raison, Lumière d'Allah! et vos propos, que j'avais tenus pour des paradoxes, me sont revenus à l'esprit aux heures d'impatience; apprendre aux enfants le latin, vous vouliez dire : les habituer à la précision.

Mais n'est-il pas d'autres méthodes, moins onéreuses pour les écoliers d'Anatolie?

Ce pays a si longtemps rêvé! Aujourd'hui que ses dirigeants tentent de l'arracher à son rêve et de l'adapter à la vie moderne, ne le réveillez pas trop brutalement! ne lui imposez pas en bloc une culture qui ne répond point à la sienne. Méfiez-vous des dogmes, ô Lumière d'Allah! songez que la lettre n'a jamais cessé de tuer l'esprit.

Un peuple pour qui les contingences n'existent pas, ou si peu! qui tient les vérités de l'âme pour les seules vérités, auprès desquelles la vérité des faits vacille et s'échappe... des hommes habitués à vivre en dehors du temps et le voyant couler avec indifférence, résignés à sa fuite, au vide des heures et des jours, sentant peut-être obscurément que l'éternité leur appartient : toutes les

ambitions humaines leur apparaissent comme ces colonnes de poussière qu'ils regardent traverser leurs plaines et qui s'évanouissent dans l'espace. Auprès d'eux, notre avidité européenne semble blasphématoire, et, puéril, notre souci de remplir les jours, d'affirmer nos volontés, nos choix, nos êtres qui s'ignorent eux-mêmes.

Il n'est pas qu'une seule culture, Lumière d'Allah. Votre peuple a la sienne qui est noble; vous pensez qu'il doit tout apprendre de l'Occident? Peut-être faudrait-il envisager aussi ce que l'Occident pourrait apprendre de lui?

## *La civilisation du caractère.*

Le poète Abdulhak Hamid m'avait dit :

— En Anatolie, vous trouverez la civilisation du caractère. A Stamboul, vous avez la civilisation européenne, les costumes européens, les habitudes européennes, tout cela... mais la civilisation du caractère est au-dessus de tout cela.

La civilisation du caractère : cette politesse, cette aménité du paysan d'Anatolie, nous l'avons constatée jour après jour.

L'ouvrier qui descend du sommet d'un mur sur lequel il travaille pour nous indiquer le chemin;

la vieille femme, au bord de la source : pendant tout notre repas, elle s'est défendu de lever les yeux, parce qu'il n'est pas décent de regarder ceux qui mangent (on a l'air de leur reprocher leur nourriture et de faire des comparaisons) ; le jeune homme refusant la cigarette offerte, indiquant d'un regard qu'il ne fume pas en présence de son père; cent menus faits observés le long des routes, cueillis comme des fleurs sur la terre brûlante d'Anatolie ; le gant oublié à la préfecture d'Adi-Yaman et qu'on m'a rapporté 80 kilomètres plus loin, dans les défilés du Taurus. Et ce paysan, venu au secours d'une automobile égarée : debout sur le marchepied, quatre heures durant, il indiqua la route au chauffeur jusqu'à ce qu'il eût retrouvé la chaussée. Alors il descendit.

— A présent, que vas-tu faire? demanda le voyageur, évaluant les 75 kilomètres qui séparaient cet homme de son village.

— Je marcherai toute la nuit et demain soir je serai chez moi.

Il s'en allait déjà, n'imaginant point qu'il pût attendre une récompense.

— C'est mon devoir de montrer le chemin à celui qui s'est perdu.

Le poète avait raison. Les poètes ont toujours raison. Elle existe encore en Anatolie, cette civi-

lisation intérieure, cette culture morale que détruit trop souvent la civilisation.

— Ce que je reproche surtout à ce peuple, dit un étranger établi en Turquie, c'est qu'il n'a pas de besoins. Il se contente de ce qu'il a. Le paysan laboure la terre pour lui et sa famille, pas davantage. Un peuple qui ne se soucie pas de s'enrichir, comment voulez-vous qu'il progresse?

O résignation du peuple turc, qui fut pressuré pendant des siècles et trouva le moyen de vivre, de cultiver l'honnêteté, l'hospitalité, vertus que dédaignent les gagneurs d'argent. Les paysans acceptent leur sort et s'en accommodent. Est-ce leur endurance et leur désintéressement qu'on leur reproche?

« Tels que nous sommes », a dit Ismet Pacha avec une fière modestie.

Un peuple qui n'a pas voulu mourir; des dirigeants qui cherchent à rattraper le temps et se jettent dans la civilisation occidentale avec la même ardeur, la même opiniâtreté qu'ils ont mise à défendre leur sol. Et, entre eux, la masse des fonctionnaires encore pliés aux habitudes d'autrefois, et qui ne savent pas au juste en quoi consiste cette civilisation à laquelle ils aspirent. Peut-être ne se rendent-ils pas compte encore qu'elle doit commencer par être intérieure et que

les paysans qu'ils administrent pourraient en remontrer à beaucoup...

Les dirigeants, afin de rendre impossible une réaction, se pressent de couper court avec le passé, de trancher les longues racines qui attachaient ce peuple à ses traditions. Il en résulte un certain déséquilibre. On procède par bonds successifs. Et cette course au progrès, d'une allure qui va toujours s'accélérant, ne laisse pas de surprendre le peuple, malgré son bon vouloir.

Désorienté, il voit ébranler les croyances qu'il tenait pour sacrées. Cependant il a confiance. Il suivra le Ghazi dans sa guerre contre le passé, de même qu'il l'a suivi au fond des plaines d'Anatolie en côtoyant la mort.

Faut-il plaider, contre les Turcs, la cause de l'âme turque?

Ne doit-elle pas aller vers le progrès par ses chemins à elle, qui ne sont pas exactement les nôtres? Peut-on d'un trait de plume abolir le passé? Peut-on dépouiller un peuple de son passé sans détruire quelque chose de son âme, que de longs héritages ont formée? Ce sont nos morts qui nous apprennent à vivre. Priver un peuple de ses morts, c'est l'isoler dans l'existence, lui retirer ses soutiens invisibles.

Évidemment, ce sont là les accidents d'une crise de croissance trop rapide. La Turquie



Photo Henri Martin.

CIMETIÈRE TURC

adopte notre civilisation de cette manière foudroyante qui fut toujours la manière turque.

Mustapha Kémal a beau admirer l'Europe et les généraux de l'Europe, ce n'est pas elle, ce ne sont pas eux qui lui ont dicté sa guerre. Ce sont « les rapports nécessaires » dérivant de la nature de son pays, de son peuple, de lui-même. Ce furent sa foi et son amour.

L'expérience contemporaine atteste que, plus les élites perfectionnent leur civilisation, plus elles s'éprennent de leur passé, témoignent du respect à toutes les reliques épargnées, vénèrent les monuments anciens, recueillent le moindre indice de la vie d'autrefois, jusqu'aux légendes mêmes, ne laissant rien perdre du folklore de leur pays — comme ces hommes parvenus à l'âge mûr et qui se penchent vers les temps révolus pour tâcher de surprendre l'âme inconnue et véritable que laissait affleurer leur enfance.

La Turquie, dans sa fièvre de renouvellement, sa hâte de bannir les rappels de l'époque ottomane, et, tout absorbée par l'œuvre formidable d'instaurer son avenir, ne prise pas encore une part, précieuse entre toutes, de son patrimoine. Elle laisse abattre d'antiques murailles et tomber en ruines des édifices sacrés.

Citadelles millénaires portant inscrites à vos façades des pages de son histoire; tombeaux,

mosquées, minarets découronnés, dont les guirlandes de faïence s'effeuillent chaque jour... vieux hans hospitaliers qui voyez dérober vos pierres pour construire une chaussée, que de fois j'ai déploré l'indifférence que l'on vous marque et gémi tout bas sur votre misère ! On vous regarde comme les symboles de l'oppression, alors que vous êtes chargés de l'amour des générations disparues. On oublie que c'est à l'histoire que vous appartenez désormais : grâce à vous, cette nation déchiffrerait un jour quelque chose de son mystère.

Mais le moment viendra, sans doute, où la Turquie se cherchera elle-même en interrogeant les siècles passés. Qu'il ne tarde pas trop pour que leurs témoins durent encore ! « On ne peut pas refaire ce qui a été détruit », disait Ismet Pacha.

Peut-on s'étonner que la Turquie d'aujourd'hui ne s'intéresse qu'à l'heure actuelle et aux promesses que demain tient en réserve ? Elle est si jeune encore ! De toute son ardeur elle regarde en avant, elle appelle son destin. De toute sa foi ingénue, elle demande à l'Occident des conseils, des modèles et des codes.

Cependant, elle est trop avertie pour ne pas connaître l'envers brutal de nos civilisations, elle a vu trop de choses. Elle sait le rôle que joue

l'argent dans les combinaisons occidentales. Elle a institué dans sa maison toute neuve des habitudes de simplicité qui rejoignent la bonhomie des anciennes mœurs turques. Sans doute est-elle déjà consciente que certaines étapes indésirables de notre civilisation peuvent lui être épargnées, à condition qu'elle suive ses propres chemins. Serait-il indispensable qu'elle passât où nous avons passé ?

Le vent des hauts plateaux d'Anatolie est chargé de force vivifiante. Dans les petites maisons de torchis, dans les villages lointains, qui ne sont pas encore des villages modèles, les paysans se transmettent la culture du caractère. Ils ont su répondre à l'appel de leurs chefs ; ils ont sauvé la Turquie. Ils continueront de la sauver.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

# TABLE DES GRAVURES



Imp. de la Cour d'Appel, 1, rue Cassette, Paris. — 1930.

26. II. 32

LA FORTERESSE D'ANGORA



Photo Henri I




*Vient de paraître :*

MARCELLE VIOUX

# AU SAHARA

— AUTOUR DU GRAND ERG —

*Sous presse :*

ANDRÉ CORTHIS

# EN ESPAGNE

— FÊTES ET PÈLERINAGES —

SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE — SALAMANQUE
TOLÈDE — SARAGOSSE




FASQUELLE ÉDITEURS

IMP. CRÉMIEU, R. DES SUISSES, PARIS